U d'/of OTTAWA
39003002416336

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/levieuxgarainrom00roup

A Monsieur G. de Pawlowski
Hommage de l'auteur
Gaston Rouyer

LE VIEUX GARAIN

DU MÊME AUTEUR

Chez Plon-Nourrit et Cie :

Nono (7e mille). . . . . 1 vol.

En préparation :

Siloë. . . . . 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande*

GASTON ROUPNEL

LE VIEUX GARAIN

— ROMAN —

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
BIBLIOTHECA
LIBRARY ANNEX

PQ
2635
.O957V5
1913

A PIERRE MILLE

LE VIEUX GARAIN

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Il n'était pas aisé de faire avouer son âge au père Gilles Garain : « Je suis de l'âge du Denis Poissenot », disait-il. « Mais — lui demandait-on — ce Denis Poissenot... quel âge a-t-il lui-même? » Père Gilles prenait alors son air chercheur et répondait abondamment :

« Le Denis Poissenot était le conscrit de Pierre Létabli, dont vous avez pu connaître encore le frère il y a cinq ou six ans. Leur beau-frère, à ces Létabli, était un Étienne Vorand, apparenté lui-même aux Tiercelin, de Barges.

Leur parenté à ceux-ci n'est pas éteinte, comme on pourrait croire... »

Et le père Gilles continuait ainsi la recherche des parentés de tout un chacun. Il était bien rare qu'il n'en arrivât pas alors à son sujet favori :

« Les Garain, dont je fais partie, ne sont pas de la poussière de grenier. N'appréciez pas en effet la famille d'après les Garain abâtardis que vous trouverez de ci de là, à travers le Pays-Bas, se mêlant d'élever un bétail qui les vaut. Que voulez-vous ?... La race a dégénéré entre les mains d'une foule de bousillous qui ont épousé, par ci par là, au hasard de l'amour, des filles de pas grand chose. Je ne veux pas dire qu'il faille, quand on se marie, être trop difficile, exiger de la vertu jusqu'entre les cuisses, et de l'argent plein les mains. Mais il ne faut pas non plus être trop accommodant. En choisissant sa femme, il faut être attentif, presque autant qu'en achetant une vache. On a même plus de chances d'être volé. »

Après avoir parlé ainsi, le père Gilles s'admirait un instant :

« Je suis actuellement le seul vieil individu du pays en état de raisonner droit. Le François Porte, dit « le Marque-Mal », a bien quelques années de plus que moi ; mais ce sont là des années galvaudées sans nécessité, et on voit bien qu'elles ne coûtent pas cher à celui qui les distribue. Car le Marque-Mal continue sa vie par habitude. On lui embecque sa pitance ; et il a tout juste l'intelligence de savoir digérer la soupe. Il ignore qu'il n'est pas encore mort. Le Denis Poissenot est mon conscrit, c'est entendu. Mais le voici cloué sur son lit avec un ventre monumental, un phénomène comme on n'en a jamais vu dans le pays. Lui, qui n'a pas bu une goutte d'eau pendant toute sa vie, s'en trouve encombré d'une soixantaine de litres, paraît-il. Et dans cette citerne barbote, comme une grenouille, un pauvre petit rien du tout de cervelle. Autant ne plus parler de lui. Il y a encore un Bazouge et un Marquis, qui sont à peu près de mon âge. Mais le vieux Bazouge, dit « Casse-Croûte », est une vieille bourrique à puces. Et quand le père Marquis a dit trois fois de suite : « Ah !... Ah !... Ah !... » voilà le discours fini !

Il lui serait aussi difficile de dire « pipi », et de se comprendre, que d'enamouracher les filles.

Vous le voyez : de tout le canton de Charles X, je suis le seul qui tient bon. D'ailleurs le coffre est solide. J'étais de ceux dont la viande casse les dents, et j'avais une mâchoire à y broyer des médailles... Je n'ai pas dit mon dernier mot. »

Et là-dessus, le père Gilles, de son gros nez charnu et vorace, humait sa prise sur le bout d'un pouce alerte et frétillant qui faisait le pied de nez au reste de l'univers.

Resté fureteur et rôdeur, il s'en allait à travers les Baraques, béquillant et babillard, quêter de porte en porte la goutte à boire, avec une malice sournoise et têtue. Il payait l'écot en racontant les drôleries de son existence. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'entendre les récits qu'on retrouvera tous ici.

Lui et moi, nous nous connaissions en effet depuis longtemps. Au plus loin de mes souvenirs, je retrouve cette physionomie friponne et ravagée. Jadis, je l'ai connu avec le bel entrain

d'une vieillesse sèche. Plus tard, à mon retour au pays, je l'ai revu doucement vieilli, gaiement assagi, résigné sans plus à l'ingratitude de ses fils et aux tracasseries d'une bru hargneuse. Il avait toujours sa figure fripée et fûtée, sa longue bouche tortillée et méfiante, et les yeux qui brillaient d'un éclat querelleur et narquois. Pas beau avec cela, car le visage, feutré de poils ras, était tout gercé de rides qui semblaient des rires de malice partout éparpillés.

Mais il n'avait pas toujours été, paraît-il, ce séchon dépenaillé. Les autres anciens, qui l'ont connu vers 1850, s'en souviennent comme d'un gros gars bien en chair, avec une tête en feu et une tignasse de ramoneur; et pour corser toute cette insolence, un nez canaille troussé et coloré comme une fille d'auberge, des lèvres gourmandes qui en sentaient la sauce, et, empapillotés dans le lard des joues, deux yeux vert-de-gris, où le regard semblait de la graisse pétillant sur la braise.

Le vieux drôle n'était d'ailleurs pas bête. J'ai entendu exprimer souvent bien des regrets. « Ah !... s'il eût voulu !... Avec son intelligence

de débrouillard, et le latin qu'il a failli apprendre... il aurait pu faire bien autre chose qu'un facteur. Il eût fait ceci... Il eût fait cela... Écoutez-le causer !... Voyez-le surtout : il a le visage plein de choses comme un livre !... »

Quand on lui reprochait ainsi son existence de vieux polisson, le père Garain protestait :

« C'est facile d'accuser les gens !... On a vu mes soûleries, mais on n'a pas vu mes soifs. Car j'ai été facteur pendant dix ans ; et j'y ai eu pour ennemis trois terribles coquins : d'abord le soleil qui grille ; puis le poussier qui étouffe ; enfin la route, la gueuse de route, qui vous broie les jarrets avec des kilomètres de plus en plus féroces à mesure qu'on avance. Or, de ces trois coquins-là, personne ne souffle mot, et c'est moi seul qu'on accuse. C'est comme pour le travail : j'ai été un des forts ouvriers du pays. Eh bien !... personne n'en parle ; mais tout le monde se rappelle les jours où je n'ai rien fait. »

En entendant cela, les bonnes gens goguenardaient :

« Du travail !... lui !... Il n'en a pas fait de quoi payer l'eau qu'il a bue ! Et cependant il

n'a jamais fait grand tort aux sources et aux puits. Il est ch'ti, allez!

— Hé ! hé !... — ripostait le vieux — J'en vaux un autre. »

... Oui !... mais quel autre ?...

Le vieux Garain prétend n'avoir été ni meilleur ni pire que les autres gens de son époque. Il prétend avoir été l'homme de son temps.

« Ah! dame !... — déclare-t-il — nous ne valons pas nos anciens, les gens de l'avant-dernier siècle. Ceux-ci travaillaient tellement pendant toute leur vie qu'à la fin il ne restait plus d'eux qu'un petit bout de figure usée et touchante. Il y avait tout juste là-dedans un pauvret de regard couleur de corne, et le reste de la physionomie semblait une pierre à fusil. Le Curé n'avait pas grand peine à bénir tout cela ; d'autant plus que ces nigauds n'avaient pas cessé toute leur vie de pleurnicher pour un ciel pleins d'ennuis bénits et de démons malgracieux.

Nous, nous avons réformé tout cela. Nous avons tout pris à la blague; et à l'ordinaire,

nous avions surtout les émotions qui se trouvent au fond des verres à pied. Nous avons fait notre Paradis sur terre, un Paradis plein de cafetiers bons garçons et de clients rigolards ; et notre Bon Dieu est devenu le roi d'atout. Non... Non... nous ne sommes plus assez benêts pour croire qu'il y a là-haut, dans des baraquements tout en soleil, une sorte de tyran de l'univers, une espèce de Charles X universel et grinchu. Hé oui!... je suis de ceux qui sont allés faire la Révolution de 1830 dans le firmament, et mettre les étoiles en République.

Avec tout cela cependant et tout en rigolant, nous savions faire notre devoir, quand c'était absolument nécessaire, et même travailler, quand on y était forcé.

Aussi tels que nous voilà, nous valons joliment mieux que les gens de maintenant. Car maintenant il ne s'agit plus de faire le joli-cœur ; et il n'y a plus que deux sortes d'individus, les bigots et les révolutionnaires.

Or, vous voyez les hargneux cagots brandir le crucifix comme un casse-tête, et prêcher la paix de l'Évangile à coups de matraque!... Leur

Bon Dieu est une espèce de maniaque tracassier, aigri, grognon, qui a ses gens, et qui ne sort guère du quartier Saint-Michel à Dijon.

Mais les autres, les révolutionnaires, ne valent pas mieux. Ils sont tous baptisés au vitriol ; et, pour avoir un peu de considération chez eux, il faut être un vrai Ravachol, ou tout au moins savoir assommer, comme en Champagne.

Voilà les gens de maintenant !... Pour parfaire le compte, ajoutez à ces deux bandes de féroces, quelques bourgeois trop gras pour se mettre en colère, qui ne cessent de digérer du rôti, et qui sont toujours paisiblement et impitoyablement satisfaits de tout.

Eh bien ! nous, entre ces deux abominations — les bêtes à bon Dieu d'il y a cent ans et les furibonds de maintenant — nous ne faisons pas encore trop mauvaise figure. Plus tard les gens diront, en regardant dans les portraits nos nez en trompette et nos airs vivants : « Ces farceurs-là... ce furent cependant les seuls vrais malins. Ils ont conduit le dernier siècle avec une

familiarité sans gêne, bras-dessus bras-dessous avec lui, de cafetiers en cafetiers et de chansons en chansons, jusqu'à ce que tout finisse par la République. »

Ainsi donc, puisque vous voulez me présenter, dites bien que j'ai été un de ces joyeux drilles.

D'ailleurs je ne regrette rien. Si le Père Éternel trouve quelque chose à reprendre dans mon existence, qu'il vienne me le dire !... qu'il n'ait pas peur de me servir la chose !... Je saurais bien quoi lui répondre : « Hé quoi ! — lui dirais-je — c'est vous le Père Éternel, et vous vous occupez de ces misères-là !... Mais ne vous faites donc pas de mauvais sang !... Laissez donc tout cela ! Voyez : vous avez le ciel entier pour vous promener, le soleil pour vous chauffer, l'eau, le gaz et la lumière à tous les étages...vous avez le firmament pour jouer aux quilles... et vous allez vous préoccuper de quelques mandats-poste que j'ai égarés, ou de quelques petiotes avec qui je me suis trop familiarisé !... Mais laissez donc tout cela tranquille, allez !... » Voilà ce que je lui dirais !

Et puis, croyez-moi : l'enfer se fait sur terre.

C'est un enfer sans flammes, crotté et crasseux. Et Satan, au lieu d'être un beau diable, en culotte de feu, poudré avec les étoiles, guêtré dans les éclairs, et la foudre comme couteau de chasse... Satan... qui est-ce ?... C'est votre voisin !... C'est votre cadet !... C'est la porte en face !... C'est la porte à côté !... C'est Monsieur-chacun-tout-le-monde !... Car en fait d'hommes, je n'ai jamais rencontré que des Jean-foutre. Ou bien encore, quand le Diable veut être une idée de moins peigne-cul et une idée de plus rosse... il se fait femme, et sa grande malice est sous ses jupes.

— Alors, père Gilles, vous n'aimez pas les curés ?

— Non ; je leur en veux : ils ne m'ont pas compris. »

Là-dessus, le vieux parlait de « reguillotiner les mêmes gens qu'en 1793 ».

A d'autres fois cependant, le père Gilles retrouvait, en des formes inattendues, un christianisme un peu effarouchant :

« Il ne faut pas toujours interroger le Créa-

teur avec les airs farauds d'un réveille-matin qui crie : « Lève-toi ! » Il ne faut pas croire que le ciel est une simple casquette bleue, posée sur la tête d'un immense jocrisse qui ne pense à rien. Quand on croit au Bon Dieu, on trouve à l'univers un air de sympathie qui ne trompe pas. Allez ! Allez !... Il y a joliment de choses qui défrisent les malins !... Parce que vous avez un bout de jugeotte, vous faites vos embarras, et vous vous montez la tête en songeant à toute la cervelle qui s'y trouve. Mais en fait de cervelle, le veau et le mouton en ont à peu près autant. Ce qui ne vous empêche pas de la leur faire frire au beurre, et de la leur manger, sans vous soucier si, dans votre coup de fourchette, vous n'êtes pas en train de croquer un raisonnement extraordinaire. Aussi, le monde est assez grand pour cacher dans l'intimité de son chez-lui un certain Quelqu'un qui est une forte tête et un bon cœur. « Pourquoi se cacher ? » direz-vous. Hé ! hé !... Ce ne serait pas déjà si gai d'être le suprême Juste et d'habiter cette brute de terre. Voyez un peu : la seule fois que Dieu s'y est risqué, il s'est fait crucifier !... »

***

C'est ainsi que le Père Gilles se contredisait sans cesse. Son existence, qui a déroulé ses jours misérables sous le ciel grave et sans âge, ne comporte donc pas de signification.

Du moins je n'en ai pas cherché ; et j'ai repris fidèlement, sans y presque rien modifier, les récits sans art que le vieil homme m'a faits. Ils n'ont pas d'autre intérêt que d'être ce qui a été. J'y ai laissé, suivant l'expression du vieillard, la vie y présenter « sa sincère gueuserie ».

D'ailleurs, le soir même où le vieux Gilles commença de me raconter son histoire, il me posa ainsi ses conditions. Le reste du récit s'ensuit.

« Avant tout, entendons-nous. Je veux bien vous raconter mon existence, en vous disant sans cesse la vraie vérité. Mais je me méfie un peu de vos airs de Jean-la-Grogne ; et je ne tiens pas à vous voir m'accommoder par après ma vie à la sauce catholique. Vous répéterez donc

tout crûment ce que je vous aurai dit. Je vous permets seulement d'arranger un peu parfois les expressions. Car les mots qui nous passent aux levres à nous autres, les Jean-Jean de la terre, sont un peu débraillés. Ce sont de bons bougres, mais barbouillés et crottés. De temps en temps, vous leur mettrez donc une petite tenue bourgeoise, un veston et un faux-col.

Commencez surtout par bien avertir que j'ai été un honnête homme. Je peux ajouter avec fierté que je ne me suis jamais soûlé... J'entends ce qui s'appelle « se soûler » ; car une pointe de gaieté, un brin de folâtrerie rentraient assez dans mon caractère vivant. Hé quoi donc !... j'aimais me donner quelque agrément. Quand on est mort en effet, c'est pour longtemps ; et il est bien tard pour songer alors à plaire aux filles et à se connaître en vins.

Aussi, la plupart des économies que j'ai faites, je les ai mises à l'abri ; et voici ici le ventre qui leur a servi de coffre-fort. J'en ai bu une partie ; j'ai mangé le reste. Sans m'être jamais soûlé, j'ai été pendant quinze ans le plus gai des bons vivants. Vous regardez mon nez : il est bien por-

tant et d'un beau rose insolent. Mais ce rose-là me coûte cher. Ce mignon me coûte plus que s'il était en porcelaine fine, avec des verrues en diamant de tous les côtés.

Cependant le récit que je vais vous faire ne sera pas toujours drôle. J'ai vu mourir bien des gens qui me tenaient de près. Le croquemort est venu souvent me tracasser. Le moment s'approche d'ailleurs, où moi aussi, avec son sans-façon habituel, il me fera rentrer sous terre à coups de pelle. Oui, la vie n'a pas toujours été gaie. Les miens ont disparu un à un ; et, à chaque départ, ç'a été une occasion de se faire du mauvais sang.

Mais j'ai fait aussi mes petites farces ; et c'est là où je vous attends. J'ai été l'intrépide perce-cœur du pays. Nous le dirons. Hé !... ne ririons-nous donc jamais ?

Et maintenant, puisque vous désirez entendre la vraie vie d'un honnête homme, vous n'avez rien de mieux à faire qu'à m'écouter.

CHAPITRE II

Je suis né à Saint-Philibert même. Je ne le regrette pas. « Diable ! — direz-vous — voilà cependant un bien petit pays ! » Hé bien, ma foi !... malgré sa seule centaine d'habitants, je lui ai vu parfois l'animation d'un vrai centre, et toujours l'air réveillé et vivant. Certes, cela ne vaut pas la Côte, où il semble que chaque maison a l'air chaque matin de rissoler un dinde et de griller un cochon. Mais cela vaut assurément mieux que la Montagne. Il y a par là-haut une quinzaine de villages, dégourdis comme un plat de gaudes, taciturnes comme des bourriques, et rongés par l'inquiétude des chiffres. Pas de fêtes pour eux ; et la Saint-Vincent n'y a jamais dépassé une poule bouillie, mangée à la prussienne,

en grignant les dents. Aussi, avec notre Saint-Philibert, estimons-nous chançards.

Remarquez d'ailleurs que nous sommes quasiment de la Côte. A deux ou trois cents pas plus haut que le pays, vous avez déjà le sol graveleux qui querelle la charrue. C'est là un gravier qui vient de la montagne, et qui en tient, le coquin, car il est dur comme de la corne. C'est déjà la Côte, cela ! C'est déjà la vigne ! Car c'est le sol canaille, le cailloutage têtu et rêche qui s'accommode rien qu'avec cette gueuse de vigne. Les deux vont bien ensemble. Aussi, contre ces deux rosses-là, le Pays-Bas, avec son travail consciencieux et ses vaches paisibles, ne se risque pas : ses denrées en auraient l'affront. C'est le gevrétain qui vient faire son profit de ces terres. Le territoire de Gevrey s'avance en effet jusqu'à cent pas à peine de la première maison de chez nous. Voyez un peu le sans-gêne !... Ils ne craignent pas, ceux de Gevrey, de s'en venir renouveler la vigne jusque sous le nez de nos charrues. Et tout en râclant le fer du fesoû avec la goussette, ils nous criaient : « Hé ! Cadet !... la vache chez vous se porte-t-elle bien... elle qui est

la forte tête de la famille ? » Et nous, on répondait : « Attends... attends un peu, grand risque-tout !... Voire un peu si le vin se vendra toujours !... Si peu que les cassis manquent, tu seras bien aise de venir faire la moisson chez nous, pour reprendre goût au lard. »

Tout n'est pas parfait cependant, chez nous. Car il y a à distinguer un Haut et un Bas Saint-Philibert. Le Saint-Philibert du haut n'est pas exempt de grimaces. Il tire tout à lui. C'est pour lui la route, l'église, le cimetière, l'abreuvoir aux bêtes, la maison commune. Il a presque un château, et il a toujours eu son bourgeois.

Toutes ces splendeurs-là ne vous disent rien à vous. Mais moi, quand j'étais petiot, et que je grimpais du bas vers le haut, je m'intimidais en pensant à tout ce que j'allais trouver là-haut, et que peut-être, avec un peu de chance, j'apercevrais M. Chabrand se promenant en personne dans son parc. Ce fut pire encore, quand je vis se monter, en face l'abreuvoir, un petit bout d'épicerie grand comme un placard. Là, derrière de toutes petites vitres de pauvre, deux ou trois fioles de sucre d'orge se parta-

geaient la crasse du taudis. Ces sucreries crottées me représentaient les grandes fêtes de l'existence ; et c'est là-devant que j'ai senti mes premières émotions et que j'ai commencé à entreprendre des projets.

Mais dépassez voire un peu ce prétentieux petit Paris enfoui dans le fumier et confit dans le purin. Voici un léger mouvement du sol... un faible raidillon... un tournant de chemin... et tout de suite là, c'est chez nous... c'est le petit Saint-Philibert, tout entier occupé à des songeries au frais dans les herbes. Il ne s'émeut pas. Il ne s'épate de guère. Il est paisible. Il a bon cœur, et une innocence comme dans les premiers temps de l'univers, quand le père Adam était tout frais de chair et que la mère Ève était encore demoiselle.

Ce petit Saint-Philibert n'est pas un de ces gros villages de la Côte, emplis de bourgeoisie et de boutiquerie, un Gevrey par exemple, tout fier de ses devantures de modiste et de ses trois charcutiers. Chez nous, c'était un de ces petits riens de village fûtés, coquets et pauvrets, quelques masures qui zigzaguaient de ci de là,

des murs de torchis, des toits de chaume. Mais, par là-dessus, le petit coquin de printemps ébouriffait une malicieuse verdure de rosiers grimpants, de vigne vierge, de chèvrefeuille ; il jetait sur le chaume des toits des gerbes d'iris et des touffes d'œillets.

Tout cela sentait bien un petit parfum farouche, l'odeur aigrelle du prunellier et de la morelle. La forêt en effet était voisine ; et, à trois cents pas de là, elle respirait à pleine futaie. Aussi les coudriers, les ormes, les poiriers des bois nous arrivaient dans nos petits courtils en se bousculant les uns les autres comme des gamins qui sortent de l'école. Dans les années humides, c'était une ruée de lierre, de ronces, de groseilers, de rejets sauvages de toute sorte. C'est bien cela qui a valu à Saint-Philibert sa réputation de pays des poires « creuttes ».

A travers ce petit paradis verduron, passait par devant chez chacun, gazouillant de porte en porte comme une pigeonne apprivoisée, notre cher petit ruisseau : deux brins d'eau bleue, claire comme le ciel et ébouriffée de cresson. Le ruisseau a sa source au pays même. Tout comme

une petite première communiante, fraîche de jeunesse et d'émotion, notre ruisseau sort en chrétien d'une petite chapelle bénite soigneusement chaque année par un curé. A côté, dans un retire-tout grillagé, Saint-Philibert est là en personne, avec ses jambes et ses côtes en frêne. De sa figure en bois toujours la même, il surveille avec nonchalance l'enclos bénit, les eaux, les prés, les lavandières et le linge qui sèche.

C'est là, chacun le sait, un des grands pèlerinages de la contrée. Notre petite source a fait de vrais miracles. Quand l'année est bonne, elle guérit indifféremment les rhumatismes, les maladies de peau, les fièvres et les courbatures. Mais sa grande spécialité était surtout de fermer les vieux ulcères et de rafistoler les varices tapées. Certains lundis de Pâques, j'y ai vu venir des deux ou trois mille pèlerins. C'était une grande armée dépenaillée et crottée, toute formée de stropiats clopinants, toute hérissée de bannières, et qui descendait la Côte en geignant des « miserere ». Toute la journée, dans la cressonnière de la fontaine, il y avait alors un barbotage de tibias pourris et de croupions

galeux. Saint Philibert en guérissait ce qu'il pouvait. Aujourd'hui il se fait vieux, il est sourd, et il guérit chichement.

***

Mais je ne suis pas seulement l'enfant d'un pays qui a du caractère. Je suis né à une époque où on fabriquait des héros un peu dans tous les ménages.

J'ai failli naître en effet sous Napoléon. Mon père a toujours été tortillon. Or, avec un peu plus de hâte chez lui, et en admettant que ma mère se soit prêtée à la chose, et en me dépêchant moi-même aussi, je pouvais encore assister à une ou deux batailles.

Napoléon était alors déchaîné dans toute sa fureur ; et, avec une poignée d'armée, il grignait les dents à l'univers tout entier. La France était pour lui, l'accompagnait les armes à la main, l'encourageait et l'aimait de tout son cœur. Voilà celui qu'il nous eût fallu en 70. On aurait pu aller lui dire : « Patron ! les uhlans sont là. — En voilà une bricole ! — aurait-il répondu — la

Prusse... mais je croquais ça jadis à la croque au sabre, dans un petit déjeûner du matin. » Ce n'était pas qu'il fût méchant. Mais ce qui lui a toujours fait enrager, ce qui lui a aigri le caractère... c'était de se voir arrêté par l'Océan, derrière lequel ricanaient des rosses d'Anglais grognons et pleins de poils.

Voyez un peu : Napoléon a débuté, paraît-il, comme simple gendarme dans les colonies... en Corse. Il y prit des manières de casse-cou ; et une fois empereur, rien ne le retint. C'est lui qui envoya chercher mon oncle, le frère de mon père, un bon jeune homme logé chez nous, qui prenait le frais sur le banc, devant la porte, quand les gendarmes vinrent le chercher. Il partit en pleurant, et ne donna jamais de ses nouvelles. Car tout ce qui était jouvençeau en ce temps-là était ramassé pour porter le fusil et s'enfoncer le bonnet à poil. Il y en avait qui désertaient dans les bois. Mais ils ne tenaient pas longtemps. Car pour échapper à l'Empereur, il ne fallait pas moins que s'en aller à Dieu ou au diable. Il y en a un — à quatre ou cinq lieues d'ici, paraît-il — qui s'est caché six semaines dans un rûcher.

On l'a pris, perdu, repris ; et enfin il est parti pour tout de bon. Il est devenu général ; et je me suis laissé dire que plus tard on en avait fait un roi dans un des pays du Nord. Mais à vrai dire, ce sont là des pays où l'homme tire déjà sur l'ours, et où on ne fait pas de vin. Je ne l'envie pas... le roi de là-bas.

Cependant un beau jour, quelqu'un s'en vint par chez nous, et après avoir demandé des nouvelles des moissons, il annonça que l'Empereur était tombé entre les mains des Anglais. Puis ce fut un grand crève-cœur dans le pays que de voir y venir les Cosaques. Ces sauvages-là ne savaient même pas le français, et parlaient une langue d'avale-tout-cru. Le plus fort... c'est qu'ils se comprenaient. Ils firent du dégât.

Or, en voyant arriver ces gorilles, ma mère, prise d'émotion, s'est couchée, et dans la nuit même, elle me mettait au monde. Au matin, le village m'a trouvé tout gigotant dans un grand panier. Chacun dans le pays en a dit son mot. Les vieux parlaient glorieusement, et voyaient en moi un vengeur de l'Empereur. Les femmes

me trouvaient solide petit gars. Elles avaient plaisir à me voir téter. « Bientôt — disaient les vieux — il lui faudra la goutte à midi et son litre à quatre heures. »

CHAPITRE III

Mes débuts dans l'existence sont sans importance. J'ai eu les tracas de tous les petits porte-culotte ; et j'ai su tout comme un autre faire enrager les voisins.

Un de ceux-ci — un grand imbécile biscornu qui était frotté d'école — s'était mis dans l'idée de m'apprendre à lire.

Ce voisin était un Michonnet ; mais on l'appelait le « Grille-Pattes » ; car son grand travail était de se chauffer au coin du feu. Il passait l'hiver au coin de l'âtre chez tout chacun, occupé à présenter à des flammes qui ne lui coûtaient pas cher, des mains glabres qui n'avaient jamais rien su faire et de grands pieds inquiétants qui n'en finissaient plus.

Quand il faisait beau, le Grille-Pattes rôdaillait dans le pays, avec un petit brûle-gueule chevillé au coin de la bouche. Sa grande affaire était alors de bavarder. La tête toujours penchée vers quelqu'un, comme pour lui grignoter le bout de l'oreille, il racontait et racontaillait avec fureur sur n'importe quoi. Tout lui était bon ; et ses deux ou trois dents jaunes pas difficiles mordaient sur tout chacun, et dévoraient sans malice la réputation des gens. Sa famille lui avait laissé quelques rentes ; mais cette grande saucisse grelottante, qui semblait avoir été fricassée dans du vinaigre de cornichons, n'en profitait pas et menait une vie croupie. C'est cependant à cet imbécile que je dois le début de cette petite éducation campagnarde, qui fit ma réputation chez les bonnes gens.

Chez nous, comme dans tous les petits pays, ces bonnes gens ne manquaient pas. Tout par les autres baraques, il y avait de serviables voisines, un peu chiches, un peu poissardes, mais bon cœur au possible, tant que ça ne leur coûtait rien.

Les gens du Haut avaient plus d'arrogance.

Ils nous ont toujours un tantinet méprisés. « Saint-Philibert a été bien soutiré — disaient-ils — toute la lie est par en bas. » Voyez un peu la prétention!... Il faut leur pardonner. Ils avaient de grands besoins, aimaient Dijon et voulaient les chevaux fringants. Or, les années étaient mauvaises et les fermages durs à payer.

Nous avions en effet de nouveaux maîtres. On appelle cela changer son cheval borgne contre un aveugle. Jadis, en effet, le paysan a été sous la servitude d'une noblesse dépenaillée, hardie et gaie. A part sa fine blague insolente et son art sans-gêne de trousser les filles, il faisait bon la servir. Mais le sans-façon de ces nobles leur coûta cher, et la Révolution les ruina. Ils furent réduits à des domaines grands comme des pièges à rats.

Voyant cela, les gens de ville furent acheteurs. Eux, en effet, au lieu de fêtes, ils avaient travaillé avec l'écriture et la langue. A force de calculs, de marchandages et de discussions, ils finirent par l'emporter sur nous tous, nobles et paysans. Alors le pauvre cultivateur apprenait un beau jour que sa terre — travaillée par lui

du matin au soir et qui lui doit tout — que son bétail, que ses sueurs..... cessaient d'appartenir à des Clermont-Tonnerre, pour devenir la propriété d'un marchand de fromage ou de parapluies. Et pour mener à bien ce tour de coquin il avait suffi d'une séance de trois minutes passée par-devant un fouinard de notaire, face à face avec un bout de chandelle moribond et un gueux de clerc assoiffé d'écrire.

Et là-dessus, arrivèrent au pays, dans des cabriolets, des courtauds bedonnants, avec, sous des chaînes d'or, des ventres qui ne se ressentaient pas de la mauvaise année. Ces rapaces-là furent pour nous des personnages qu'on redoutait plus que Dieu. Celui-ci a sous sa direction l'air et le ciel, où il n'y a pas gras à prendre, tandis que le bourgeois de ville était le propriétaire de la terre qui fait vivre. Or, la grande affaire de l'existence pour nous dans la culture, c'est de payer le fermage ; et je n'ai jamais entendu dire que le « Confiteor », même récité de bon cœur, ait parfois tenu lieu de reçu.

Mais remarquez en passant que les gens de

ville continuent à être nos adversaires par d'autres moyens. Voyez : toutes les denrées de choix sont pour eux. A eux les asperges, les raisins précoces, les jeunes cerises, les choux bien pommés. Et quand un veau sait se présenter et ferait bien notre affaire... arrive un boucher, qui nous le charge sur sa carriole et nous l'emmène fournir de côtelettes le quartier Saint-Michel.

Cependant, pour parler de nos affaires personnelles, mon père était propriétaire de sa petite maison, mais tenait ses terres en fermage, à part deux ou trois bouts de champ. Lui aussi plus tard, en 1826, eut affaire à un nouveau maître, Dijonnais comme tous les autres. Pourtant, un moment on se crut bien partagé. Ce nouveau propriétaire était, paraît-il, presque un parent. De son métier, il était suisse de la cathédrale à Dijon. On le crut chrétien. Ma mère, très sensible, pleura d'aise ; et ma grand'mère, chez qui l'âge faisait du dégât, remercia saint Philibert en l'appelant tout bonnement par son petit nom et avec une voix d'amoureuse. En outre, le grand-père prétendait connaître notre suisse, et l'avoir même un peu dans sa parenté.

Il nous déclara qu'on allait pouvoir en prendre à son aise. Vous verrez par la suite ce qu'il en était de cette aise-là.

Pour aujourd'hui, disons simplement que le bedeau, tout bon bedeau qu'il était, avait fait tous les métiers, sauf le bon. Sous la Révolution, il fut un sans-culotte furibond et s'intéressait au coupe-tête de la Guillotine. Mais l'âge, les écus et l'empereur le calmèrent ; et le roi le rendit dévot. Il ne fut pas le seul. J'ai connu très bien toute la génération des terribles croquants devenus bourgeois par la grâce de la Révolution française. Ils furent d'abord des coupeurs de têtes, qui achetèrent les biens des nobles et de l'Église. Puis, sous le premier Empereur, ils prirent du ventre et de l'assurance, eurent des têtes comme des fesses et furent les amis des gendarmes. Quand le roi revint, il ne trouva pas de plus doux cagots.

Par la suite du siècle, j'ai revu cela. Aussi, il faut se méfier de ceux qui défendent sans cesse à outrance les idées du moment, et les forcent toujours d'un cran plus haut pour mieux y accrocher leur garde-manger.

Mais pour en revenir à mon jeune temps, sachez que chaque petit village eut ainsi son bourgeois. Chez nous, il s'appelait Chabrand. C'était un vieux gueux, blanchi dans la finance, et qui sentait le liard volé et le fripier. Rasé et bedonnant, gras à en bredouiller, il s'avançait la pipe aux dents. La nuque jetée en arrière, il regardait l'univers comme si celui-ci avait été placé sur le bout de son nez en guise d'estrade. Mon pauvre père le saluait très bas.

Mon père en effet était la bonté même, un doux, un timide et un courageux, qui travaillait par amour de la terre et pour ses enfants. Je le revois toujours avec sa figure briquée, penchée de côté, un peu fatiguée, et sur les lèvres, le chétit sourire de ceux qui peinent. Ma mère était une Beaumont, apparentée par un grand-père aux Garain eux-mêmes. Elle était d'Ébarres, près de Saint-Jean-de-Losne, et parlait de la Saône avec presque une tendresse de marin. Cette pauvre chère mère était une femme d'un grand sens, un peu triste, et d'une douceur fiérotte. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait les doigts fins et les yeux pensifs. Elle était la chrétienne gra-

cieuse et résolue, mais pas toujours très confiante dans les choses de par ici-bas. Elle avait raison de se méfier. Elle avait à la maison, chez nous, son père et sa mère, deux vieux bien déraisonnants.

J'avais une sœur plus âgée, à qui j'ai fait bien enrager. Cette pauvre Catherine n'a jamais pu sucer un sucre d'orge en paix. Mais plus tard, d'autres petiots frères et sœurs ont pris leur revanche sur moi. Après moi, il en vint en effet cinq autres. D'abord l'Eugène, qui a toujours eu, même étant très jeunet, l'air ahuri d'un petit chiot. Il fut suivi de près par la Marie, une fille, une fûtée gamine. Après elle, venait le Baptiste, l'enfant sans-façon. Puis voici que vint tout par un beau jour notre Élisabeth, la gracieuse et la mijaurée. Le dernier petiot était le Tiennot, qui fut quelque temps un bon enfant.

Il fallait nourrir tout ce monde-là. Or les années étaient mauvaises, et mes parents s'étaient endettés pour se monter en ménage. Ils travaillaient cependant de leur mieux cette diablesse de terre, rose comme un Peau-Rouge et qui n'a pas plus de cœur qu'un sauvage. Mais les années

1816 et 1817 furent des rosses. Pendant ces deux ans-là, la terre ne rendit que de quoi crever de faim : des épis mal mûris, des blés versés et germés. Le Cosaque, maître de tout le pays, y dévorait les cochons. Les foins sentaient le poulailler, et le ciel malgracieux pissa en grelottant tout un été de pluies malpropres. La vigne, qui n'en demande pas tant, creva avec insolence. 1818 fut pire encore. Après un sournois d'hiver et un grimacier de printemps, l'été ramena les rafales et les averses, qui se mirent à mordre dans les blés, jusqu'à ce qu'il n'en restât que du fourrage moisi. On moissonna à coups de fourche, paraît-il, et au mois d'août, on aperçut, dit-on, à Savouges même, des filets de glace sur l'eau des fossés. Mon père et ma mère ont dû à ces années-là bien des soucis. Là-dessus, les petiots leur vinrent... Il fallait s'ingénier. J'ai eu un costume de droguet, qui, bien des fois rebâti et retaillé, est venu, de dos en dos, finir sur le Tiennot. Il y eut certaine culotte passe-partout où on fourrait indifféremment fille ou garçon.

Pour m'apprendre la consolation des misères,

on m'envoya écouter le catéchisme du curé de Gevrey.

Ce curé était un grand diable de rousseux et de frisé, branchu comme un chêne, et le caractère comme un buisson. Il n'était pas bon en effet. Ses deux petits yeux canailles et voraces brillaient comme du vert-de-gris.

Quand je suis arrivé, amené par une laitière jusqu'en plein catéchisme, il m'a dit : « Ta mère m'avait promis un panier de pommes... Où sont-elles ? »

Là-dessus, il nous a raconté l'histoire des anciens Hébreux, perdus dans le désert, et qui se nourrissaient de petits pains faits avec la rosée du matin. Leur chef, désespéré, s'est jeté la tête contre un rocher. Il en est sorti de l'eau; mais le chef en a gardé sur la tête deux bosses énormes qui flamboyaient dans la nuit.

On n'a pas eu ce curé longtemps. Je ne me rappelle pas son nom, mais de son prénom il s'appelait « Achille » ; et comme il n'avait pas son saint spécial logé au calendrier chrétien, il faisait un peu fête à tous les saints, en ribotant chaque soir.

Il fut remplacé par un jeune vicaire bien endolori et bien souffreteux, mais l'air confiant et quasiment angélique. Il fut tout surpris de me voir lire et écrire tout seul. Alors il m'interrogea, s'émerveilla de trouver, chez un petit rustaud, l'art des répliques. Il me prédit tout de go que je serais curé. Là-dessus, il me chargea de lui servir sa petite messe campagnarde du dimanche matin, à Saint-Philibert. Puis, satisfait, il me fit venir trois fois la semaine à Gevrey pour m'y donner de petites leçons, où il y eut un peu de latin. Mes parents en furent très fiers. Mais le bon vicaire était malade de la poitrine ; et il mourut après m'avoir fait faire une première communion édifiante. J'en suis resté là alors, bien embarrassé de ma demi-éducation.

Pour m'employer, moi et mon latin, on me mit au champ-ès-vaches. Alors j'en fus réduit à l'éducation que me donnait mon grand-père.

Il ne fallait pas compter sur la grand'mère. Elle, ç'a avait été une bonne petite vieille ingénieuse, avec des yeux clairs, une figure ronde et douce comme une pomme, et qui savait se tré-

mousser sans bruit. Mais elle avait fini par tomber en enfance. Je me souviens d'elle comme d'une bonne boulotte qui faisait le bébé, disait : « pipi », brûlait son crucifix et goûtait à sa crotte. Elle n'a jamais su qui j'étais. Mais elle avait derrière elle une longue vie de travail, et avait su élever dignement ma mère.

Mon grand-père, lui, avait usé toute la malice et le courage de sa vie à avoir une belle barbe. Le fort de son travail avait été de la sentir pousser. Une grande peur lui était restée de toutes sortes de choses qu'il ne racontait pas. Cette vieille frousse jamais guérie lui agitait la barbe d'un tic tremblotant. Cette barbe et sa grande politesse avec tout chacun étaient les deux seules choses qu'on put dire de bien sur son compte.

C'est cependant à cette féroce andouille que je dois d'avoir été un peu corrigé. Mais j'avais à peine mon dû.

Je ne faisais rien de bon. J'allais au champ-ès-vaches, c'est entendu. Mais, vers les quatre heures, je serrais le village de près de façon à arriver en coup de vent me tailler une tranche de pain à la miche, poser un bout de lard froid

dessus, allonger à côté un cornichon le plus grand possible. Je me sauvais avec cela.

J'en étais là, vous dis-je, et à quatorze ans, je n'étais qu'un grand dégingandé en mal de grandir encore, un essoti dépenaillé, traîneur de flemme, rossard et geignard.

Je ne me réveillais que dans la forêt, comme un marcassin. Là, grisé de grand air et de l'odeur des futaies, je frétillais comme une source. Je prenais du coup un tempérament de jeune drille, des nerfs de serpent, un cœur de petit casse-cou. J'étais le grimpeur, le ravageur et le dévorant, et je savais traquer le bois comme la braconne en personne. Débraillé et arrogant, je m'en allais, de taillis en taillis, débrancher les nids et harceler les couvées.

Quant à mes trois vaches, que j'étais chargé de garder aux champs, elles se sont débrouillées en plaine comme elles ont pu.

A vrai dire, je n'ai jamais connu trois sales bêtes, trois gueuses de créatures, plus rosses. Il y a de bonnes vaches paisibles qui vous broutent consciencieusement le bord du chemin qu'on leur donne, et s'en tiennent là. Mais mes trois bêtes

étaient autrement révolutionnaires, que cela, et avaient l'esprit farci rien que de maraude.

Je les appelais « Jojotte, Pisserette et Courtes-Pattes ». C'étaient des surnoms de filles du pays. Mais au fond, comme vice, mes vaches étaient pires. Quand elles avaient flairé de leurs grosses lèvres en saucisse les sainfoins d'autrui, j'avais beau hurler et brailler... elles n'en bronchaient pas plus qu'un rocher. A cause d'elles, il n'y a guère eu de luzerne dans le pays qui ne m'ait valu quelque coup de pied au derrière. Elles le faisaient exprès, et n'étaient jamais si heureuses que de me voir en discussion à propos d'elles. Bêtes, feignantes, gourmandes, arrogantes et sournoises... à part cela point d'autres défauts : ni soûlardes, ni bavardes, mais dans le regard l'intelligence d'un fond de bouteille vide. Leur discours était un « mèu... mèu... » qui voulait dire qu'elles se fichaient de tout... Et elles s'en revenaient sans se soucier de moi, quand il leur plaisait, en chasse-mouchant de la queue, et en balançant le pis.

« Voici des bêtes dévoyées », disait ma mère. Mon père me trouvait mauvais vacher et n'en

disait rien de plus. Le pays en pensait pire et plus long ; et il n'était pas gai d'être âgé de quatorze ans seulement et de s'entendre partout appeler « fripouille ».

Mais voici de l'imprévu.

CHAPITRE IV

C'était au début d'août, avec des moissons tardives, de pauvres moissons d'ailleurs, car tous nos blés étaient versés. On rentrait sans cesse, et les grandes voitures à gerbes s'en allaient cahin-caha, en faisant le gros dos, et en criant de l'essieu tout leur content. L'air était lourd, le soleil mou, un orage pas pressé rôdait sans doute dans les montagnes. On sentait l'odeur de grillé des champs dépouillés, soudain cuits par le soleil. On sentait aussi l'arôme de pain frais du blé mûr.

L'après-midi s'avançait. J'étais aux champs-ès-vaches avec le Germain Matrot, mon cadet de quelques mois.

Au lieu d'aider le ramassage, nous conti-

nuions notre petit feignant de métier, préférant les vaches, qui marchent toutes seules, aux gerbes qu'il faut botteler et fourcher.

« Regarde donc ! il y a bien de l'entrain ce soir dans le pays ! » me fit ce Germain Matrot.

Depuis déjà un moment, je voyais en effet par là-bas un vague affairement de gens.

« Hé !... fis-je, soudain attentif. Il doit y avoir quelque chose. Regarde !... voici courir ceux du haut !... »

Il y avait une dégringolade de gens sur le petit raidillon... On criait à ceux des champs de venir... On voyait des bras faire le moulinet d'appel... De menus « hôô... hô... hîô... » de voix diverses s'entendaient.

Il n'en fallait pas tant pour nous faire galoper à toutes jambes, avec l'empressement des gosses heureux de voir du nouveau. Mais tout en courant je me pensais avec un peu d'inquiétude : « On dirait que ça se passe par chez nous. »

J'arrive et je reste saisi de voir ces attroupements de gens impressionnés... Il y en avait devant chez nous, d'autres garnissaient la cour des jeunes Juilliard. Là, en face une belle

grange neuve, une haute voiture de gerbes était arrêtée, toute penaude pour ainsi dire de ce qu'elle avait fait. Le cheval était dételé... Et moi j'arrive... et je bouscule pour mieux voir des gens qui me regardent d'un air d'angoisse, en s'écartant un peu trop bonnement... Et j'ai vu ce que tout le monde voyait : de la paille tachée de sang, éparpillée au pied du mur. J'ai regardé comme les autres sans me douter que le sang qui tachait la paille me tenait de près... Avant que j'aie pu réfléchir, une voisine m'attrapait, et m'étreignait en sanglotant. Et des « Pauvre petit !... Oh ! voyez le pauvret ! » me donnaient la chair de poule.

Un instant après, porté ou poussé — je ne sais plus — j'étais chez nous. Là, je vis, étendu sur le lit, mon pauvre père, aussi immobile qu'on peut l'être dans la mort... Le visage était affreux de pâleur, les yeux stupéfiés ; un grand linge, un peu ensanglanté, recouvrait sa poitrine... Il était là, tel que la mort l'avait fait.

Ma mère était debout à ce chevet terrible... la tête et les bras levés au ciel, immobilisés dans un affreux geste de supplication.

« Maman... Papa... » faisais-je en pleurant.

Alors, les gens comprirent enfin leur devoir, et la Céline Jeanniard m'entraîna...

. . . . . .

... Au dehors, comme si je sentais déjà l'inutilité bébête des compassions, j'écartais d'un geste la compagnie.

Je suis resté quelque temps, assis sur un seuil, et comme le cœur mort. Je ne faisais rien autre que de cracher sec. Les gens voyaient et s'écartaient, disant : « Il faut laisser le chagrin se faire. »

... Et le chagrin se faisait et se défaisait tour à tour, comme chez les jeunes.

On était allé chercher ma sœur Catherine... Elle fit plus de bruit que moi... Impressionné par ses cris, je m'en suis allé rôder dans la cour des Juilliard.

Une trentaine d'imbéciles se répétaient l'un à l'autre des détails archi-connus. Le plus agité était le Grille-Pattes, suant l'importance, gonflé autant qu'un méchant séchon peut l'être... Jugez-en : il avait été le seul témoin de l'ac-

cident, et cela allait rester la gloire de son existence. Il s'empara de moi d'autorité, m'imposa son récit :

« Ton père rentrait la moisson des Juilliard, n'est-ce pas ?... C'est entendu !... Or, tu vois, petiot,... moi, j'étais là... je fumais ma pipe,... ici... à ma porte... tel que me voici... sans plus me biler... et sans me douter de ce qui allait arriver. Mais vois un peu : ton père arrive avec la grande voiture de gerbes... C'est le moment de tourner et d'entrer dans la cour. Il se précipite, court même, saisit ferme la bride, enlève le cheval d'un coup de fouet enveloppant... Et un « Hi oôp... dioî... ieû... êh là... » tourne la voiture d'un seul grand coup... Elle franchit droit la porte dans un cahotement plein d'aisance et de courage... Mais qu'est-ce que je vois alors ?... Eh là, mon Dieu !... la voiture allait droit son chemin... Le cheval, qui avait du sang... qui avait de l'élan... qui avait de la pente... qui avait du poids au cul... continue... continue... Ton père tâche de tourner la bête ; il se roidit à la bride... il braille un « hiôôô... diââ... » presque désespéré,... et puis... ran...

ran... la voiture lancée raide le cloue au mur avec le brancard en plein à la poitrine... Ton père pousse ce hurlement que tout le pays a entendu... qui n'a servi à rien d'ailleurs... Eh là donc !... les os, les côtes, ont crié aussi franchement que le bois qu'on casse... Et je suis arrivé pour voir quoi ?... pour entendre quoi ?... voir un dernier gigotement de bras... un visage convulsé et grinçant... entendre un « brrr... brrr... » après lequel il n'y a plus rien eu, et la tête s'est baissée de côté sans rien dire... On appelle cela être tué raide... Ah ! tiens !... je ne me rappelle plus ce que j'ai fait... Le cheval, qui avait le nez sur le sang, bronchait et grinçait les dents... Oh ! ces chevaux vifs !... Mais pourquoi donc ton père, au lieu d'accepter des Juilliard un inconnu, ne s'entendait-il pas avec sa bonne « Margotte », sa bonne jument, presque doucereuse à force d'avoir bon caractère ?... Hein ?... Dis !... Enfin il est venu des gens, je ne sais pas lesquels, qui ont tiré ton père de là... Mais tu l'as vu sans doute ?... Ah ! un mort, quoi ? Il est bien abîmé, n'est-ce pas ?... Oué la donc !... Être la tête d'une famille

aussi nombreuse et ne pas faire attention !... »

Mais voici qu'aussitôt ce récit terminé, M. Chabrand s'amena. Ne vous ai-je pas parlé déjà de ce coco-là ! Mais l'instant est venu de préciser notre imbécile.

Tous les jours en effet, son déjeuner fini, M. Chabrand s'en allait faire un tour de village en fumant sa pipe, et en ayant bien l'air de faire une de ces fortes digestions qui nous faisaient venir l'eau à la bouche. Alors c'était l'heure des enseignements et du boniment. Ce gros bêta apprenait son métier à chacun. Car la culture du pays n'était pas faite à son idée. Il la refaisait donc, mais en paroles. En paroles, il rensemençait les terres, refauchait et remoissonnait à son idée. Avec lui tout devenait superbe et facile : les champs donnaient à pleines gerbes, les prés s'engraissaient, les vaches vêlaient coup sur coup. Tout cela ne lui coûtait qu'un peu de salive, et pas gros de sueur comme un cil. Et devant ce misérable bavard, nos pauvres moissonneurs, déshabillés de chair et empuantis de sueur, prenaient des airs de

fruits confits et de fraises à la crème, pour répondre avec politesse : « Oui, Monsieur Chabrand... Oui, Monsieur Chabrand. »

Pensez voir alors si le jour n'était pas venu pour lui d'offrir au pays une grande leçon d'enseignement sur le métier de charretier.

Le voici donc de commencer sa comédie ! Les jambes écarquillées comme à saute-mouton, la pipe à la main, l'œil inspiré, le geste grand comme le monde, il dirigeait sa manœuvre :

« ... Tenez !... voyez !... criait-il, au lieu d'entrer comme ce maladroit en dirigeant droit... j'oblique tout de suite... je rase le pavillon... et voilà !... tenez !... et voilà !... » Et alors avec d'extraordinaires efforts qui gonflaient son visage charnu, il conduisait avec intrépidité une voiture qui n'était pas là, retenait à bout de bras un cheval imaginaire, le tournait avec aisance, et d'un air de triomphe arrêtait alors l'invisible équipage : « Vous voyez !... Vous voyez !... clamait-il en conduisant d'une main sûre sa pipe à travers les airs. Vous voyez : j'arrête net !... » Et le bras attelé de la pipe allait... allait... tournait... s'arrêtait... Dieu que

c'était facile !... « Hé oui !... hé oui !... » faisaient avec politesse ceux des moissons, en suivant la manœuvre de leurs pauvres visages grillés...

Or, moi, devant ce niais bavardage, mon cœur s'ouvrait peu à peu à la haine... Je regardais le coquin... Ah ! c'était bien là le croquant avec une bourgeoisie fraîchement peinte sur la crasse !... Ah ! ces bigots d'occasion !... Celui-là, tenez ! s'est chargé seul des réparations de l'Église... Il nous a fait retaper à neuf la barricade du cimetière, recrépir les murs du chœur, rafistoler l'autel avec une ébénisterie de choix... Si le christianisme est une affaire de plâtrerie et de menuiserie, vous pouvez être sûr qu'il n'y a pas eu de plus forts chrétiens que ces gens-là !... Mais s'il s'agit d'une chose qui se passe dans le fond du cœur... alors, n'en parlons plus. Car dans cette solitude-là, les Chabrand vous auraient assassiné le bon Dieu à coups de crucifix pour lui faire rendre la monnaie d'un liard.

Sur le soir, pour me distraire, le Grille-Pattes,

chargé des démarches funèbres, m'emmena à Gevrey. Il m'assaisonna le trajet de réflexions saugrenues. Il s'en allait, fumaillant et crachotant, grand fantôme biscornu, tout joyeux d'avoir bientôt à Gevrey du racontar à faire, du nouveau à apprendre... Il me consolait de sa petite voix chiche : « Petit!... Petit!... me faisait-il avec zèle, il ne faut pas te faire de mauvais sang : la vie, c'est la vie... la mort, c'est la mort... D'ailleurs il faut bien qu'il y ait un bout. »

A Gevrey, il s'agissait d'abord de prévenir le médecin de l'état-civil, le docteur Robilat. Pour cela, on se rendit droit au café Choineau. On y trouva naturellement notre homme attablé à jouer aux cartes avec trois autres cadets de son espèce. C'était un gros gars portant, avec un visage mastoc mal endurant. A notre arrivée, il fit d'abord le hargneux. Aussi le Grille-Pattes s'assit poliment en arrière, mais chaise contre chaise avec lui. Puis, sans trop le distraire du jeu, il commença, d'une faible voix précautionneuse, à raconter l'accident.

Tout en suivant les cartes, le gros docteur

demanda d'une voix distraite si les contusions étaient graves. Alors le Grille-Pattes souffla l'orage dans sa joue gonflée de jocrisse : « Poû... oû... » Et soudain, se dépoitraillant d'un geste brusque qui effaroucha tout le café, mais sans impressionner ceux du jeu, il montra sur l'animal même comment la poitrine était « écrabouillée... craquée tout au large. » Le gros docteur fit un hochement de tête et prit une bouche en cul de poule qui voulait dire : « Hé !... pas mal ça !... » Là-dessus, il coupa un gros trèfle prétentieux avec un maigre atout sournois, et tout ragaillardi de marquer les points, il nous déclara d'un air guilleret : « Alors c'est un constat... C'est bon... Je descendrai après le dîner... au frais. »

Nous sommes allés ensuite commander le cercueil chez un petit menuisier ébaubi, qui a pris mesure sur notre Grille-Pattes. « Le Garain me venait au menton », lui disait le Grille-Pattes d'un air fiérot.

Puis, on s'en fut chez le curé, où mon compagnon est entré tout seul. Il en est sorti frétillant d'aise.

« Tu vois, garçon ! disait-il. Ça va très bien. Tout s'arrange... Tout s'arrange... »

Tout en faisant ces diverses démarches, mon Grille-Pattes arrêtait tout chacun dans la rue, et tout fier : « Hé bien !... hé bien !... En voilà du nouveau cette fois !... » Et il fixait son homme avec des yeux qui criaient la gloriole. L'autre interrogeait donc. Mon Grille-Pattes déracinait alors brusquement le petit brûlot chevillé au coin de sa gueule ; et finalement y allait de son récit. Après quoi, il y avait un peu de bavardage toujours le même. Le tout continuait par des réflexions relatives aux blés versés. On terminait en se souhaitant le beau temps « pour les rentrées ».

Le Grille-Pattes voulut ensuite entrer dans les cafés « ... car, petiot, il faut bien donner les nouvelles ».

Voyant cela, je l'ai laissé à ses soûleries, et je suis rentré seul au pays. C'est de ce jour-là que par crainte des imbéciles, j'ai commencé d'aimer vaguement les coquins.

... Cependant la nuit était venue. Sous le ciel

plein d'étoiles, chaud et vif, il y avait une vraie douceur à travers champs... Mais à quoi bon?... Et je regardais plutôt avec tristesse toutes ces terres, où mon père avait tant mis du sien...

Pour la première fois pourtant, je m'étonnais de ce silence qui nous tombe du haut du ciel. Ce silence, était-il pas celui de quelqu'un triste?... de quelqu'un attentif ?... Je songeais alors avec émotion à tout ce qu'il y aurait de pitié possible derrière une pareille gravité. Il me semblait que les morts n'étaient plus seuls, que la nuit où dormait mon pauvre père avait ses tendresses.

CHAPITRE V

Quand mon pauvre père fut enterré, la question se posa tout de suite : « Quoi faire ?... » Et tout de suite aussi la réponse : « Aller au plus pressé. »

A la Saint-Martin, il nous fallait acquitter un lourd fermage de huit cents francs, auxquels s'ajoutaient 200 francs d'arriéré. A la Noël, on devait la forte somme à un notaire de Gevrey, un gueux coquin prêt à nous précipiter dans les ventes forcées. Et puis on devait par ci... par là...

Il y avait bien le blé à vendre, un pauvre blé. On pouvait aussi réduire le train... vendre deux vaches, le veau... vendre un cheval... En faisant argent de tout, on n'arrivait pas.

La mère nous expliquait cela, à la Catherine, à moi, aux autres petiots. Le grand-père hochait la tête avec un air d'importance. La grand'mère me pouffait des petits rires de gamine éprise, et faisait risette à tous. Les petiots, eux, voyaient là un voyage à faire à Dijon, d'où on leur rapporterait des bonbonneries, des chatteries. L'Ugène faisait ce qu'il pouvait pour comprendre, mais ne pouvait pas grand chose.

Comme toujours, le grand-père avait son bon espoir en tout de vieux braque imbécile : « Ça va très bien marcher — disait-il — Notre patron est un homme à qui se fier. Il ne nous prendra pas de fermage cette année, et il nous prêtera même l'argent qu'on voudra. Il faut l'aller trouver. » Et là-dessus se bâtissaient de grands projets. En attendant, il fallait des sements.

Aussi, à tout hasard, on fit un peu d'argent en vendant une partie du train. Et on se décida d'aller trouver le propriétaire...

Un peu avant la Saint-Michel, on s'en alla donc à Dijon, par le beau dimanche matin d'un début d'automne un peu fané, qui sentait à vrai

dire déjà le mouillé. « Le temps ne tiendra pas », disait notre vieux.

On s'en alla cependant, et à pied comme de juste. En arrivant en ville, les cloches du matin sonnaient le carillon dans l'air en fête, et le Dijon nonchalant emplissait les vieilles rues.

En ce temps-là, on n'y connaissait pas encore les boulevards. Dijon n'avait que des rues-cocasses, de la vieillerie gaie et des maisons à grimpette. Et il n'y avait pas d'autre électricité que celle du tonnerre.

Où trouver un suisse de cathédrale ?... A la cathédrale, n'est-ce pas ?... Nous y allons... Mais on y disait messe sur messe... On fit alors prévenir notre homme par un petit enfant de chœur. Il nous fit répondre de l'aller attendre sous le coup des midi et demi, au cabaret des « Trois Gigots », chez Pétardier, où c'était son dîner.

« Oh ! le cher homme !... Il invite, » faisait mon grand-père.

L'occasion était bonne cependant d'entendre la grand'messe à la cathédrale.

Nous y avons vu ce que c'était qu'un suisse... Un fameux gars !... Oh ! puissant !... la carrure et les galons des maréchaux de France... les moustaches troussées comme des sabres qui chargent... l'épée au côté... la lance à la main... guêtré et culotté de soie... tout rayé d'or et d'argent... si éblouissant que les robes de femmes se garaient de peur de prendre feu...

Ma mère, émue d'un doute, se pencha alors vers le grand-père : « Dis... Il serait notre parent ?... »

Et le vieux de répondre dans un souffle de gloire : « Parent aussi fort qu'on peut l'être. »

Pas commode d'ailleurs, le bel homme !... Quand il tapait son coup de lance sur le pavé, les vieilles bigotes trégillaient, et un frisson passait jusque chez les anges bariolés des vitrages.

Il marchait comme s'il avait été la cathédrale en personne. Il traînait derrière lui un pauvre petit évêque ratatiné, enfoui dans des chemises de soie, et qui n'en menait pas large. Pensez voir s'il voulait broncher derrière ce gaillard-là !... Celui-ci a été lui taper un coup de lance

sur le pavé à l'endroit où il faut que les évêques se tiennent. Le petit évêque vieillot s'est tenu là... tout coi.

Cependant, malgré le grondement des orgues et le tapage furibond des chantres, ma mère s'était mise à prier, les doigts joints avec ferveur sous son pâle visage aux yeux clos en paix.

Sous le coup des midi et demi, nous entrions chez Pétardier.

Le suisse était déjà installé à une table. Mais ce n'était pas une table pour invités et pour dîners... En guise de vaisselle et d'entremets, il n'y avait là que de vieux papiers... C'est devant ce dîner froid, le seul qui nous fût offert, que nous nous sommes assis. Et en fait d'effusions, notre doux parent d'Église commença de parler chiffres... Le grand-père et la mère y prêtèrent attention : la chose en valait la peine. Moi cependant, je mourais de faim. A défaut de rôti sous la dent, je dévorais des yeux.

Dans la cuisine, où marmitonnait toute

une équipe, c'était le coup de feu du dîner. Dans la salle, il y avait quatre ou cinq belles tablées où on fourchettait ferme, dans un tintement de porcelaine... Ah ! que de notes justes dans cette douce musique !... Les parfums des gigots, des poulets, des ratas, venaient tous, comme des bourreaux grassouillets, me torturer le ventre vide ou me frétiller dans les narines comme des serpents. Et j'entendais la fricassée me crier de la cuisine : « Nous sommes les bons plats... tout chauds... tout bouillants... tout frits, tout confits... rôtis, juteux, graisseux ! »

Près de nous, il y avait six gros silencieux. Ils étaient épanouis en bouquet autour d'une table où étincelait comme un givre le linge blanc et les cristaux. Ils avaient les visages dodus et nonchalants de gens qui mangent à outrance. Ils attendaient notre gendarme d'église pour commencer le feu. Ils avaient déjà la serviette autour du cou et leurs trognes de feignants bien nourris flambaient dans le linge frais.

Le suisse cependant n'avait pas perdu son temps ; il avait travaillé et liardé dur son monde. Ma mère était pâle de désespoir. Le

grand-père perdait la tête. Une grande main poilue était tendue sur la table, renversée, les griffes en l'air. Elle exigeait tout... tout, entendez-vous ! fermage... arriéré... capital... intérêts... Et tout notre argent y passa : l'argent du fermage... l'argent des semences... l'argent du veau... l'argent pour petiots... l'argent des vêtements d'hiver... du bois, du pain... Notre vieux, de son long doigt tremblotant, qui semblait pourchasser sur la table des bêtes à bon Dieu, poussait lentement un à un nos suprêmes écus.

Quand ce fut fini, le gendarme d'église demanda si on n'avait pas encore quelque petite chose à lui donner. Le vieux en larmoyant entreprit alors notre histoire. Mais le dévorant le fixa de ses yeux canailles, et, sans rien dire, avança de nouveau sa grande main barbare. Or, notre vieux gardait dans le creux de sa main gauche, entortillé dans un coin de mouchoir, un misérable reste d'argent, seize francs trois sous, qu'il serrait de tout son cœur. Mais voyez !... le gendarme d'église se leva, se pencha sur la table, et vint tout doucement chercher la

main de notre vieux jusqu'entre ses jarrets, et lui arracher les derniers sous. Et le vieux, bonnement, lâcha tout... Et voilà comme quoi il ne nous resta pas un liard en poche.

Le Suisse empocha l'argent, nous traita de « croquants et de crève-faim », et alla s'installer le ventre à table. La serviette au cou, il commença de précipiter le potage dans sa grande gueule de crocodile.

Le patron de l'estaminet vint alors nous dire de débarrasser le plancher. Nous nous levons donc. Mais le vieux, qui n'en était pas à un affront près, s'attardait à discourir debout, et dans sa bonasserie d'imbécile faisait l'indifférent poli qui parle de choses et autres,... du temps, ... des semences,... des terres et de leur rapport.

Pour toute réponse, le Suisse nous crie, entre deux avaleries, qu'on ait à déguerpir de ses terres l'année suivante, car il en avait assez « de tels feignants et de pareils idiots ». Toute la tablée grondait. La patronne, derrière un rempart de zinc, glapissait aigrement. Le Pétardier furieux nous vint prendre notre vieux par le bras et le jeta vers la porte...

Le vieux, qui avait passé son existence à trembloter de la barbe devant tout chacun, sortit en levant poliment sa casquette de peau de lapin. La mère, elle, partit sans mot dire, avec une sorte d'horreur, et en m'entraînant violemment.

« Ah ! — direz-vous — avec quoi acheter les semences maintenant ? »

... Nous avons rôdé tristement dans Dijon. Le temps se brouillait. Les rues se vidaient. Le vieux arrêta au hasard un passant, le salua d'un doigt bonasse, et lui demanda poliment : « Dites-moi, mon ami... où vous adressez-vous, vous, pour le prêt d'argent ? » Et le vieux commençait de raconter, parlant du père, des blés versés... Le passant, interloqué un instant, jeta une adresse et se sauva. Ensuite de quoi, après bien des tours et des détours, nous avons fini par arriver devant une boutique fermée... Hé oui !... C'était dimanche ; il fallait attendre le lendemain, coucher à Dijon.

On se rendit chez un pays, le garçon Boisseau, qui nous fit de l'accueil, mais sa femme

pas. On eut tout de même un peu de soupe à crédit, et un retire-tout pour coucher. On y a passé la nuit, tous trois sur un même matelas. L'appartement était petit : une cabane à lapins... On ouvrait le placard pour avoir plus d'air. La mère geignait « Ah ! qu'est-ce que fait la Lise?... Qu'est-ce que dit le Tiennot?... Ah ! s'ils allaient au puits !... » Le vieux, lui, jappait un coup sec : « La paix, foutre ! »

Le lendemain on retourna à notre boutique. Il pleuvait et brumassait. Là-bas, derrière un grillage, on trouva tapi en effet un affûteur d'écus, un petit homme crasseux et édenté, qui avait un nez grigné et une figure de vieille fille colérique. Il pencha sa tête par un trou de guichet, et perçant des yeux notre misère, il nous demanda aigrement ce qu'il y avait pour notre service. Le vieux enleva sa casquette de peau de lapin, et dit poliment : « Vous excuserez... Vous excuserez... » Puis il commença à raconter nos misères. Il s'y prit de loin... La mère, impatientée, me serra alors fort la main, et dit doucement en se penchant vers le guichet : « Monsieur, nous sommes d'honnêtes gens de culture. Nous

n'avons pas eu de chance. Prêtez-nous de quoi faire nos semences. »

L'engrillagé demanda alors de quelle somme il s'agissait. Là-dessus notre vieux loufoque reprit la parole. D'après lui, il fallait ceci... et cela... et rétablir un train de culture. Pendant que ça ne lui coûtait pas cher, il nous ajoutait des vaches et des moutons. Mais le petit banquier se fâcha rouge, et lui cria d'un ton roide : « Avez-vous des garanties ? » — « Des quoi ? » — demanda innocemment le grand-père. Le petit homme cabriolait de fureur derrière son grillage : « Des pièces !... Des titres !... quoi !... » hurlait-il. « Ah ! des pièces !... » faisait le vieux en hochant la tête... Là-dessus il tira du fond d'une arrière-poche une peau de cochon gonflée de papiers crasseux. Il prit son temps pour mettre chevaucher sur son nez sa paire de lunettes. Puis il commença avec précaution à dégonfler de ses papiers la peau de cochon. Mais le tire-sous, qui bouillait dans du vinaigre, sauta brusquement sur le tas de papiers, et il y fit voltiger un coup de doigt électrique qui les éparpilla tous... Eh aïe donc ! je te secoue la friperie !... Et le

vieux ch'ti, ramassant tout soudain en un tas, d'un tour de main rageur, le jeta au nez de notre vieux bonasse... Puis il nous ferma le guichet et se remit à chiffrer.

Nous n'avions plus qu'à nous en aller.

Le vieux, qui avait son idée, prit par le Parc, fit deux ou trois tours, et par un miracle de raccourci, nous amena en plein dans les bois, sur le chemin des Romains.

La pluie tombait. On avançait à travers une poussière d'eau, une horreur de brouillasse...

... Et avec ça, pas le sou !... Pas seulement de quoi nous acheter du bois plein la poche !... Et une marmaille nous attendait à la maison : une Marie, un Ugène, un Titisse, une Lise... un Tiennot... A notre arrivée, ils allaient tous lever en l'air vers nous leurs petits bouts de nez roses comme des amandes grillées...

... Quoi leur donner ?... Quoi leur dire ?... Mettez-vous à leur place !... Mettez-vous à la nôtre !...

CHAPITRE VI

Or, ce qui commence ici, ce sont les cinq ou six années de la douleur... les années tristes comme il y en a sur terre...

Une douce maman pâlie veillait chaque soir chez nous. Sous la chiche lueur étriquée de la chandelle, cette pauvre mère reprisait et ravaudait. Toute courbée en deux, le visage près de la flamme misérable, sans cesse, avec un petit acharnement muet qui durait parfois toute la nuit, elle coupait des dents son bout de fil, faisait courir l'aiguille, alignait des rames de reprises à travers des drilles de tricots.

La journée, elle allait en couture, ou lavait pour chez l'un, pour chez l'autre. Ça lui valait douze sous par jour, et des quatre heures au

fromage fort. Que voulez-vous ?... C'était chez nous la vie misérable de ceux qui ont vendu par force leur train de culture. Il en restait une vache, une rosse de rousseutte... Un beau coup!... Moi, je faisais déjà des journées... Je mettais aussi un peu en état nos petits bouts de champ. La Catherine m'aidait et sâclait de son mieux.

Mais la mère n'était pas faite pour les gros travaux. L'eau glacée du lavoir était son bourreau. C'était pitié de la voir taper le linge au rullô, tandis que le mince visage endolori se penchait avec détresse.

Le soir venu, elle s'asseyait au coin de l'âtre, écrasée de fatigue. Sans force pour manger, elle s'attardait longuement sur l'assiette de soupe maigre qu'elle tenait à la main... Voyez : c'était là son seul moment de vrai repos !...

Voilà la vie d'une créature sous les airs de fête d'un univers qui se porte toujours bien, qui se paye un ciel grandiose et dépense le soleil sans compter. Il ferait mieux d'avoir un peu moins d'étendue, de luxe et d'étoiles par en haut... un peu plus de cœur par ici-bas. On ne

lui demande pas d'être infini... S'il était seulement compatissant !...

Mais les gens malheureux n'ont pas d'histoire. Je vois là deux ou trois hivers dont j'ai encore le frisson. Il y eut une misérable année 1833, qui ne valait pas cher : six mois de pluie, un soleil moisi !... Je vois là des semaines où la faim nous écorchait le ventre. La pitié des gens du pays ne nous fut pas toujours inutile. Les bonnes voisines nous venaient trouver, et sans beaucoup d'adresse, s'y prenaient toujours de la même façon : « Hé !... Anna !.... Rendez-moi donc un service. Voyez : j'ai fait une salée de trop !... Voyez donc un peu ce que vos jeunes en sauraient faire !... » Ou encore : « Oh Anna !... Rendez-moi donc un service !... Voyez : j'ai fait du pain... En voici une miche !... C'est le vrai froment. Voyez donc un peu ce que vous en penseriez, vous et votre monde !... » C'est la tâche de Dieu d'excuser et de bénir ces simplicités-là...

C'est vers ces moments que nos deux vieux déraisonnants prirent congé de nous. Vous en parlerai-je ?... A quoi bon ?... Le grand-père

mourut, car un chaud et froid, c'est vite attrapé. Puis son heure étant venue, la grand'mère mourut aussi, sans s'en apercevoir. Sa soudaine agonie drôlatique nous a tous abasourdis.

Mais peu à peu, vers nous, pauvres gens, s'approchait au pas impitoyable des jours, le pire des deuils : notre mère, notre chère mère dépérissait.

Une veuve par chez nous, si peu qu'elle soit chargée de famille, n'a plus qu'une chose à faire : se dépêcher d'élever les plus petiots, et puis après avoir paré au plus pressé, d'aller vite rejoindre son compagnon dans le silence chrétien, au pied des vieux murs de l'église...

Mais chez nous, les deux plus petiots avaient encore neuf et dix ans. Aussi, notre mère, avec de terribles énergies se raidissait, et se défendait de la mort.

... Il lui fallut bien céder... Un pauvre fichu croisé sur sa poitrine, où grelottait une toux exaspérée, elle dut désormais se tenir assise. Les voisines venaient causer. Mais notre mère avait les yeux, l'idée et l'âme

toujours tout entiers avec les deux petiots.

Vers la Saint-Jean, il lui fallut se mettre au lit. Je nous vois toujours la couchant... Elle se plaignait du froid, et on était en fin juin!... On entassa sur elle les édredons de la maison : rien n'y fit.

... La fin arriva vite... Mais voyez : un miracle se fit... non pas le miracle de la santé, car les jours étaient comptés par un Dieu plein de pitié... Le miracle qui se fit fut celui de l'apaisement.

... Un bon vieux curé descendait de Gevrey voir notre malade. « Mes enfants — nous dit-il un jour d'un air renseigné — votre mère sera bientôt appelée par Dieu... ...Il l'assiéra à sa droite... »

Le lendemain il est venu pour confesser et faire communier. Notre mère avait toute sa connaissance. Or l'ouvrage pressait fort aux champs : on achevait de rentrer une pauvre moisson. La mère nous envoya donc aux champs, la Catherine et moi. Elle nous a serré doucement la main, mais elle a demandé qu'on lui laissât l'Élisabeth et le Tiennot.

Quand nous sommes rentrés, sur le tard, le bon curé est sorti à notre rencontre. « Mes enfants, mes chers enfants — nous a-t-il dit — je n'ai pas seulement confessé et administré votre digne mère. J'ai béni sur elle la mort perpétuelle du Juste, au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui sont dans les cieux... Amen!... »

. . . . . .

. . . . . .

Et puis après... et puis après... il faut toujours en revenir au travail de la terre, car les petiots en étaient aux âges où l'on mange.

Mais c'est un bien triste intérieur, celui où l'être le plus âgé est une Catherine qui vient de prendre ses dix-neuf ans, et derrière laquelle dégringolent d'âge six autres petiots, dont le dernier fait à grand peine neuf ans!...

Quand il n'y a plus ni père ni mère, les petiots ont beau être nombreux : ils se trouvent bien seuls.

... Quand le grave visage du père... quand le doux visage de la mère... ne sont plus là ni l'un ni l'autre... ah !... il y a alors un drôle de

regard chez les petiots !... Ils ont tout l'air de trouver que c'est être bien abandonnés sur terre !... Ils se rendent compte qu'il leur faut déjà jouer le terrible jeu de la vie sérieuse... Alors chacun se grandit de son mieux, et attrape le devoir le plus voisin de son âge, le plus à sa portée. Et il s'échine là-après avec des airs touchants de grande personne.

Ainsi, il fallait voir notre pauvre rustaud d'Ugène s'attaquer aux grosses besognes, ne se rebuter à rien, et se donner aux forts charrois de tout son cœur.

Le Baptiste, un petit nerveux miséreux, avait toute la conscience qu'on peut trouver au champ-ès-vaches, et les quinze ou vingt vaches du père Noirot se laissaient garder par lui dans une soumission aussi paisible qu'un pensionnat de demoiselles.

La petite Marie nous faisait un ménage quelconque. Elle cuisinait et torchotait avec aplomb. Mais elle avait ses petits airs querelleurs... ses petites griffes : elle n'était pas commode.

Le Tiennot, lui, était un pauvre gosse qui me suivait pas à pas, et qui semblait se douter qu'il

était le plus ch'ti misérable de tous, puisqu'il était le plus petit... le plus privé... Ne me parlez voire pas de gosses qui restent orphelins dès leur troisième culotte !...

La Lise... elle... était notre gâtée... Elle était notre luxe, notre rayon de soleil... la grâce du logis... Voyez-la !... un joli visage rond et printanier, avec deux légères paupières veinées sous qui vous guettait un fin regard rieur. Avec cela le solide brunissement doré et les petites piaules mutines que donne le grand air... Tout cela mijauré et câlin.

Mais celle qui prit pour elle les grands devoirs difficiles, ce fut notre aînée, notre Catherine. Elle prit en main l'autorité dans la maison... donna en échange son existence et son cœur. Elle renonça pour nous, à notre profit, aux avantages et aux espoirs de ses dix-neuf ans. Pour cette jeunesse, il n'y eut plus désormais ni sourires ni gaieté... Elle nous eut tout de suite le visage sans âge, gâté de tracas, d'une femme épuisée ; et dès après la mort de la mère, elle reprit consciencieusement la misère de celle-ci

sans y rien diminuer. Elle y ajouta même bien des gros travaux de champs.

Et moi aussi j'ai travaillé !... J'ai bûché dur, en ce temps-là !... Celui qui dira le contraire n'aura pas raison. Voyez plutôt : je faisais mon petit métier de cultivateur, et je mettais en état nos deux ou trois bouts de champ. Ça ne m'empêchait pas d'aller en journée chez l'un ou chez l'autre, quand il y avait un fossé à curer, ou que les semences pressaient. Naturellement les moissons étaient le grand coup de feu de l'année. Mais en outre de tout cela, j'allais à Gevrey faire des journées tant et plus. J'allais y faire les fosses d'hiver, y donner un coup de main au renouveler. Je ne parle pas des vendanges, où on se ragaillardissait...

Je rentrais le soir bien fatigué. On mangeait la soupe. Puis chacun avait son bout de pain. Et la purée de pommes de terre était un régal qu'on mettait en tartine. Moi cependant je faisais l'individu au ventre plein : « Ah !... laissez-moi donc avec vos croûtes de pain !... J'ai fait de belles quatre heures chez M. Truchot !... » Et là-dessus, la chaise écartée de

table, je pelais une pomme avec l'entrain distrait d'un appétit qui a son compte. Mais la Catherine me fixait d'un regard gêneur. Ah !... dans cette figure d'affamée, ces pauvres yeux, gros comme le poing, avaient de bien gênantes insistances !... « Mais mange donc voire un peu à ton tour, toi aussi ! — lui disais-je alors — Moi, j'ai déjà une soupe dans le ventre. » Car remarquez bien qu'elle ne s'était encore rien mis sous la dent, elle !... Elle se contentait de regarder les petiots manger à leur faim. Quand tous avaient fini leur repas, elle ramassait alors toutes les croûtes restées libres, prenait une casserole... grattait un peu de graisse au fond d'un pot... et voilà une nouvelle soupe en chantier sur le feu !... Et quand le pain était trempé, tout le nouveau pot venait se verser dans mon assiette... J'avais beau m'en défendre : « Voyons, Catherine !... ce ne sont pas là des façons !... Puisque je te dis que j'ai assez mangé. » Mais elle avait cette autorité silencieuse et têtue, dont on ne peut pas se défendre. Je mangeais donc cette seconde assiette de soupe... quoi donc !... Dans le fond il en restait un peu : c'est ce fond de casserole

que la Catherine mangeait debout, en se bourrant bien vite. C'était ça son souper !...

Hé bien ! voyez-vous !... au milieu de cette misère les petiots profitaient, et moi je ne pâtissais pas. Cette Catherine trouvait même moyen de nous avoir parfois du lard... pas souvent... mais enfin on en voyait. Quant aux petiots, ils étaient roses et frais... et toujours propres, toujours des vêtements en état. C'étaient de beaux petiots portants et drus. Et voilà que tous déjà commençaient de travailler ! Je venais de vendre un blé avantageux... de faire une moisson bien payée... Déjà, une manière de petite aisance s'annonçait au loin. Nos épreuves tiraient à leur fin...

Mais alors, comme si son devoir sur terre était terminé, la Catherine mourut.

... C'était dans l'après-midi. Je venais de racler un champ de pommes de terre, au revers du bois de la Couelle. En Crabasse, quelques semis à sâcler me faisaient une bonne occasion de finir la journée. Je m'en allais donc... tout pani... tout panand... Mais voilà qu'à la sortie de la Couelle, je vois quelqu'un couché sous un

arbre au bord de la route. Je m'approche... Je vois... C'était quasiment bien la Catherine, brâment assise au pied de l'arbre, les jambes allongées à l'aise. — « Qu'est-ce que tu fais donc voire là ? lui fis je. — « Y vais meuri... » me répond-elle.

Il faut vous dire ici que tous les matins la Catherine montait un bon bidon de lait jusqu'à Morey. C'était d'un petit profit... Mais passons !... Or, ce bidon vide était là à deux pas. Cela marquait tout de suite que notre Catherine était là depuis environ les onze heures du matin. Tout cela me donne un coup. Je m'approche encore... Ma pauvre Catherine était bien pâle. « Tiens ! me dit-elle — en indiquant d'un coup de menton. — Tiens !... Regarde ça !... » Je regarde : c'était une touffe d'herbe toute poissée de sang... Tout ce que j'en ai pu dire, c'était... « Oh ! Oh !... On dit que ça passe, ça... Un médecin guérirait ça !... » — « Ah ! mon ami — me répond-elle — il y a longtemps que j'en crache comme ça, et à ct'heure j'ai plus de poitrine... »

Hé la donc !... Je la voyais bien pas très por-

tante... Mais je ne m'en étais jamais dit bien grand chose... Et alors me voilà de pleurer sans plus savoir quoi faire !...

« Porte-moi sous la croix... Veux-tu ?... — me fit-elle... Hé là oui... je voulais bien !... Car — vous l'ignorez, mais les anciens l'ont su tous — il y eut une croix de pierre par là-haut. Un ancien chemin coupait par là. J'essaye donc de soulever cette Catherine, pour la porter à cette croix qu'elle réclamait... Mais à la remuer seulement un peu, un grand flot de sang lui part de la bouche... Et la voilà qui crie : « Oh ! les petiots... Oh ! les pauvres petiots !... »... Elle criait... elle criait... et de l'écume sanglante lui fusait de la bouche... Alors elle s'est tue... j'ai senti trembler le bras que je tenais... Puis il y eut un peu de râle... et la vie sur terre prit fin...

... J'ai appelé !... Mais dans les quartiers de la Couelle, allez donc vous faire entendre d'un chrétien !.. J'ai pleuré aussi, car il n'y avait pas de quoi être gai. Enfin, découragé, j'ai fini par aller au pays chercher une voiture à bras. C'est là-dessus que j'ai rentré notre aînée, en la

cahotant à travers un bien mauvais chemin.

Eh bien !... Qu'est-ce que vous en dites de tout cela? Moi j'en dis ceci : c'est que la famille a ses héros, qui valent bien les militaires.

... Tenez ! en ce moment même, il y a de braves femmes en France à la tête de sept ou huit petiots, toutes seules sous le soleil indifférent, et qui font des prodiges. Dispersées dans les quartiers pauvres ou les villages miséreux, elles livrent une bataille autrement plus terrible que Solférino... Il y en a pour qui c'est tous les jours l'assaut de Malakoff, un assaut sans tambours et sans clairons, et sans jamais d'avancement.

Mais ce pauvre dévouement qui s'use à des ravaudages, et meurt de la lessive faite au froid... il n'y a personne qui célèbre cela... C'est d'un trop petit rapport. D'ailleurs c'est loin de Paris, et ça sent le crasseux. On trouve même tout naturel qu'il y ait sept ou huit petiots à crever la misère, et une pauvre mère qui se tue à les élever : ça paraît rentrer dans les habitudes tranquilles du croquant.

Et quand les gens bien rentés, pour se distraire après dîner, sont pris par l'envie d'admirer et de pleurer — au lieu de s'adresser chez les veuves... dans les petits ménages... dans les quartiers pauvres — ils ouvrent le journal pour lire le feuilleton. Ou bien ils ouvrent le roman d'un auteur... un chieur d'encre quelconque qui a tiré le courage et la douleur du fond de son encrier !... Et souvent après sa mort, ce foireux-là devient une belle statue, et s'en vient faire des gestes en bronze au milieu de la place publique pour y gêner le marché !... Oui, voyez-vous, la Gloire, elle... n'a pas encore été mise en République.

Il ne faut pas non plus que les pauvres gens comptent trop sur le Ciel,... du moins sur le Ciel tel que les hommes l'ont fabriqué... le Ciel pour bigots de bonne société... le Ciel hargneux des cagots, plein de paperasses, de formalités et de jeûnes règlementaires.

Mais au-dessus de ces imaginations d'archi-prêtres rageurs et tortillons... bien loin... bien haut hors des atteintes de la niaiserie et de la rancune, il y a le Père silencieux de tous les

misérables, qui compte les larmes et bénit la douleur.

. . . . . .

. . . . . .

Et maintenant, si vous le voulez bien, laissons les années passer avec la gravité paisible des nuages qui circulent... Tout autour de moi la petite maisonnée grandissait. J'avais fini par avoir autour de moi une belle jeunesse, sérieuse, d'une robuste endurance et d'un grand secours.

L'Ugène était un fort gars solide qui s'entendait aux bêtes. Il était un tantinet sourd. Mais cela lui fut avantageux. En effet, il tira un mauvais numéro qui l'aurait fait partir sept ans soldat. Ce fut son oreille un peu dure qui lui permit de rester au pays, et de continuer à y parler aux chevaux.

Le Baptiste était un courageux, un peu chagrin, mais qui aimait la terre, et lui grignait, en la travaillant, les seuls sourires de sa vie. Or, lui non plus n'était pas chançard : il tira à son sort un bien bas numéro. Mais il avait pour lui de grosses varices entortillées autour de la

jambe. Ça lui valut de rester au pays à faire le faraud.

Le faraud?... Oué la!... Lui et l'Ugène étaient deux dégourdis, qui en étaient encore à bredouiller devant les filles. « Hé diable!... — leur disais-je — faites donc voir un peu les gracieux, bougres d'andouilles!... » Un soir cependant, le Baptiste faillit se lancer au bal. Il s'approcha d'une fine jeunesse, et d'un air de brute : « Danser nous deux?... » fait-il en crachant dans ses mains, et tout prêt à empoigner.

Voyant cela, j'ai bien vite marié mes deux nigauds. L'Ugène épousa d'un air ahuri une fille débrouillarde de Morey, qui sut se faire obéir. Le Baptiste épousa en grognant un gros lourdaud de Couchey, qui était tout juste la bonne bête de femme qu'il fallait.

Mais les filles se débrouillèrent à leur idée. Il ne fut pas besoin que personne s'en mêlât.

La Marie fit son petit coup en sourdine. Elle choisit un gros prétentieux de Gevrey, bien fanfaron et bien renté. Le gars croyait d'abord à un petit jeu gratis et coquin, dirigé par le prin-

temps. Mais notre rouée mâtine sut conduire sa bourrique par le bout du nez jusque chez le maire et le curé. Après quoi, ce jocrisse de Carriot fut mené serré, et mit à profit sa vigueur de mâle pour travailler les vignes.

L'Élisabeth n'y mit pas tant de rouerie, mais à elle cependant le prodige !...

Un soir, je vis entrer chez moi le cadet des Champchenis. Il me dévisageait, avec une stupeur de brute, de ses gros yeux rouillés... Ils étaient trois grands gars ainsi mal endurants, mais qui avaient de grands biens au soleil. Par la suite, le cadet revint chez moi geindre d'attendrissement... Il fallait bien lui donner cette Élisabeth !... Où s'étaient-ils connus ?... Comment ?... Qui le saura jamais ?... Un jour la petite Élisabeth était, paraît-il, à sa fenêtre et faisait la mignonne... Ça avait commencé ainsi... Cela a fini par le mariage. Les deux mariés ont été s'installer à Talant, où ils ont fait les richards en narguant les Dijonnais.

Là-dessus, il me restait donc tout juste le Tiennot. Mais avec ses vingt ans et sa figure de

demoiselle, toutes les filles en raffolaient. Hé bien! ce petit polisson a été s'amouracher... de qui?... de qui ?... d'une Jeannotte !... une Jeannotte frisée, délurée, aux yeux flambants et câlins — entre nous un petit démon de caresses... Elle fit tôt jaser... Je me méfiais d'elle. Elle le vit et se moqua. Naturellement je n'ai pas eu le dernier mot. Un dimanche de juin je les ai trouvés en plein bois, à la traverse du Bois Viennot... Ils se promenaient comme un vieux ménage... Mon Tiennot baissa le nez comme une couenne. Mais elle, la coquine, riait... riait... et toute fiérotte, tapait de la main sur son petit ventre de demoiselle : « Oh ! ça y est !... allez !... c'est dans le sac. » Quoi répondre ?... Quoi faire ?... Se dépêcher de les marier !... C'est ce qu'on fit. Ils furent d'ailleurs heureux. Notre Tiennot a bien été obligé de partager un peu ses plaisirs de ménage avec le voisinage. Mais il finit par y trouver son compte. Grâce à la Jeannotte, le ménage a connu une honnête aisance.

Et après cela, je suis resté seul... tout seul... C'est alors que M. de Marandon m'est venu trouver. « Gilles, tu t'es bien conduit... Veux-

tu être facteur ?... Nous en cherchons un qui ne se soûle pas. Il n'y a que toi qui puisse faire notre affaire. »

... J'ai accepté, pour rendre service au pays.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

J'ai pris mon service un jeudi de l'année 1845 et en plein mois de mai, juste au moment où venait de commencer le système de la lettre à timbre-poste.

Mes quatre collègues m'attendaient avec amitié en face du café Michelin. Allez donc refuser à de braves anciens d'arroser le service ! Pour ne pas paraître chien, j'ai offert le bon vin et le casse-croûte. Cinq ou six ou sept ou huit bouteilles furent sifflées là avec tout l'entrain des courageux débuts.

... Les quatre ont fini par m'emmener bras

dessus, bras dessous, heureux d'aller présenter à leur rêche receveuse le fameux débutant qui ne se soûlait jamais... Au bureau, j'ai trouvé, chez la receveuse, un accueil dolent et surpris... et même de la grogne. Du coup, j'ai vivement protesté : « Hé là !... Soûl, moi ?... Mais, mon pauvre lapin, vous déraisonnez !... »

Là-dessus j'ai commencé à chavirer les sacs à dépêches et à y trier à tour de bras, comme pour charger des gerbes.

... Je suis sorti du bureau en assurant à la receveuse que j'étais tout à fait l'homme qu'il lui fallait... un débrouillard et un déluré... Je lui ai affirmé qu'en travail comme en amour pas un n'avait autant de cœur que moi : « A votre service !... » ai-je ajouté en la bourrant amicalement.

Et je suis parti là-dessus, le képi en bataille, la moustache troussée au vent, pendant que les quatre facteurs, entre les bras desquels la receveuse était aux trois-quarts pâmée, riaient à en crever.

Mais je n'en avais pas fini avec Gevrey. Dans

ce fameux café Michelin, j'ai retrouvé une société qui cassait la croûte et buvait le vin blanc. J'ai trinqué un instant avec eux à la santé de je ne sais qui... En continuant mon chemin, ma chance m'a fait rencontrer un ami,... un frère... Germain Matrot, avec qui je suis entré boire un verre au café Martin-Palliot... Enfin, à la sortie du pays, de braves gens, le ménage Simon, m'ont fait boire un coup pour me donner du cœur ; et deux pas plus loin, la mère Mignotte en fit autant pour me donner des jambes.

Me voici enfin en route pour Morey, sur ce chemin de la Côte, que j'ai trouvé un tantinet zigzaguant, tandis que le soleil jetait feu et flammes pour m'abasourdir. Malgré tout je suis courageusement arrivé à Morey.

Ah ! Morey n'est pas un croquant de pays !... C'est le pays aux gens causants, vivants, liants... Vous y trouvez de grosses figures tendres, appétissantes comme du chasselas, et avec des regards de sucre candi. Il faudrait avoir du

pétrole dans l'âme et de la dynamite dans le caractère pour ne pas s'attacher en un rien de temps à ces gens-là. Chacun y est là devant la porte de sa cave, prêt à dorloter n'importe qui,... une bouteille d'une main,... et le cœur sur la main de l'autre côté. Et ces bons gros pères vous parlent avec une facilité et une douceur à faire croire qu'ils ont dans la cervelle de la crème et des liqueurs !...

Or voilà le pays dans lequel je suis arrivé, sur le coup des onze heures, tout cuit de soleil et avec une soif de régusoû !... Tout de suite, dès les premières maisons, on s'est pris de sympathie pour moi, et on m'a offert le vin frais qui désaltère.

Mais la maison de l'accueil chaleureux, ce fut le café Limousinot. C'était jadis la bonne gargotte connue, archi-connue. On faisait deux jours de diligence pour venir y manger un poulet en sauce. J'étais prévenu : tous les jours le facteur avait là sa table et son dîner gratis. Aussi j'y suis entré la bouche en cœur.

La Fanchette Limousinot était un père et une mère pour tous les gens qui passaient.

C'était une bonne grosse femme avec de paisibles bajoues qui descendaient sur les épaules en dodelinant comme des cloches. Les yeux, les bons yeux larmoyants, avaient le regard ruisselant, fondu et pitoyable qui plaignait et aimait sans cesse tout le monde. Et les soupirs de tendresse se mêlaient chez cette Fanchette à ceux d'un gros asthme, qui la ramonait et la gargouillait comme une pompe à vin.

« Pauvre gros, me fit-elle, assieds-toi bien vite !... Tu dois être fatigué, pauvre petit !... Charlot !... ma petite cocotte !... presse bien vite le dîner : c'est le nouveau facteur... Vois-le, tiens !... Quel brave enfant !... C'est notre bon petit Gilles... (de Saint-Philibert)... »

Le père Limousinot, dit Charlot, dit la petite cocotte, pesait trois cent quarante, et remplissait la cuisine d'un bedon formidable. Ce grand ventre le gênait, car c'était un timide et un tendre, qui voulait toujours s'effacer. Je l'ai effarouché tout de suite rien qu'en lui demandant le prix des vins... Il s'est remis bien vite à casseroler, car c'était sa vie : il aimait ses sauces et ses rôtis comme ses enfants...

Tout en parlant de ma sœur, en pleurant, en s'essuyant les yeux au coin de son tablier, la Fanchette me servit un repas formidable, arrosé d'un petit vin blanc têtu et déraisonnable qui tracassait les idées. Les bonnes gens du pays allaient et venaient tout par le café. La Fanchette, assise près de moi, pleurait tout son saoûl : elle pleurait sur mon père, sur ma mère, sur ma sœur... sur les morts... sur les vivants... sur la ville... sur les campagnes... Elle pleurait sur tout, et sanglotait en disant des: « Hé là ! Jésus ! mon Dieu donc !... » tandis que son asthme faisait une pétarade affolée de sifflets...

« Te voilà un peu remis d'aplomb !... hein, mon pauvre gros ! » me fit-elle, tandis que, me levant de table, je sentais tout à coup mes jambes s'inquiéter et s'écarquiller sous le poids d'un ventre que je ne m'étais jamais connu.

A mon départ, elle s'alarma : « Petit !... fais attention au Papinot !... c'est la porte à côté... Le sais-tu : il te soûlerait !... » Hé oui ! je connaissais la réputation de ce Papinot... Mon prédécesseur lui devait d'être révoqué... Papinot et lui, pendant quatre ans, à quatre heures

par jour, avaient goûté et regoûté les crus, sans pouvoir jamais finalement décider lequel était le plus fruité du 1821 ou du 1826.

Papinot me fit un drôle d'accueil... « Qu'est-ce que c'est que ce cadet-là ?...

— C'est votre nouveau facteur », fis-je innocemment.

Là-dessus l'original m'envoya une bordée d'injures... Il n'était pas content que le gouvernement lui ait changé son facteur sans le prévenir.

« ...Me changer un ami contre une bourrique comme toi !... Qui m'a fichu d'ailleurs un croquenouille pareil ?... » me hurlait-il.

« ... Tiens ! ajouta-t-il. Avale vite ce verre de vin, et sauve-toi, que je ne te revoie jamais !... »

Les injures ne m'ont pas empêché d'apprécier cette merveille de petit vin : « Patron, fis-je, je vous autorise à me donner tous les midis un coup de pied au cul accompagné d'un verre de ce vin-là... »

Là-dessus le vieil original se part à rire :

« Hé cadet !... serais-tu toi aussi un vivant ? »

Et du coup la sympathie le gagne : il reverse... Je rebois... Je risque une santé... Il riposte... Un, deux, trois autres vins surviennent généreusement coup sur coup... Et voilà comment j'ai fini par me trouver attablé avec le bonhomme... Notre amitié était touchante...

Soyons justes : ce Papinot était intéressant. C'était le bourgeois un peu grognon et un peu ébouriffé, avec une figure rasée et pâlotte, avec un nez rosé grignoté de petites verrues, de petits yeux cocasses et chicaniers. La Révolution lui avait en partie pris sa fortune. Elle lui avait laissé la tête, mais après en avoir enlevé les trois-quarts de la cervelle. Les malheurs lui avaient en effet tourné les idées.

Pour lui faire plaisir, nous avons goûté et apprécié toute sa cave... Vers le soir, je me suis mis à pleurer : « Monsieur, vous êtes bon... disais-je, Monsieur, vous m'attendrissez... » Mais nous avons goûté alors une petite liqueur rose grenat... Ah ! il est sorti de ça une flamme étouffante... Que vous dirais-je ?... Au second verre, c'était comme si une jeune diablesse toute nue et toute bouillante m'avait serré l'âme sur

son poitrail. Quelque chose d'héroïque s'est levé en moi du cœur, et je me suis frappé la poitrine à tour de bras. « Bon ça... faisait le bourgeois. Bon ça, mon ami!... Moi aussi je connais ces élans-là !... » Et avec la sympathie d'un frère, il me parlait de ses misères. Il me racontait que sa femme était un vieux chameau avec deux ou trois ou quatre bosses... il ne se rappelait plus. Voyant cela je lui ai offert de le débarrasser de son carnaval de femme en l'étranglant. Il n'a pas dit non. Il m'a même serré la main et a parlé d'aller au café.

« C'est ça, faisais-je. Viens chez Limousinot, je te paye un verre. »

Mais voici mon homme qui se fâche :

« Bougre de croquant!... tu tutoies ! — hurla-t-il dans une clameur de brute, et en se dressant de son haut. — Tu tutoies un Rohan-Villars!... »

Et du doigt il m'indiquait un bonhomme peinturé au milieu d'un grand cadre cabossé et ébouriffé de coquilles dorées : « Celui-là c'est papa... » fit mon Papinot d'une petite voix radoucie et pleurnicharde... Puis il pleura, se moucha et soudain avec effusion :

« Viens... cher petiot !... Viens chez Ragonin !... »

Ragonin, c'était l'autre cafetier. On y a goûté et comparé je ne sais combien de crus... Les anciens du pays sont venus nous donner un coup de main et fumer vers nous leurs courtes pipes sympathiques. Le Papinot trônait. Il fallait le voir déguster... mirer son verre... laper la gorgée... rincer les dents... se gargariser du palais... gargouiller de la langue !... Quand le cru en valait la peine, il fouaillait rageusement le parquet avec ses demi-bottes ferrées... dérapait, rabotait et ravorchait nerveusement de tous côtés... Tout cela pour en finir ensuite par dodeliner la tête et réfléchir dévotement en sirotant avec douceur !...

... Je ne me rappelle plus comment, sur le tard et en nuit, je me suis trouvé sur la place, occupé à distribuer mon courrier aux galopins du village, qui se disputaient et s'arrachaient les paquets de lettres. Ensuite de quoi j'ai flanqué mon carnier dans le puits en braillant : « Au feu !... j'ai soif !... » Il est venu des gens...

J'étais heureux de leur serrer la main à tous, car je me soutenais droit en me rattrapant de gauche à droite sur des poignées de main à tout le monde.

... Et je ne me rappelle pas davantage comment je me suis trouvé par la suite tout seul sur le chemin des Chambertins... Cette gueuse de route remuait et gigotait comme une vipère traquée... Tantôt elle se gonflait comme une amoureuse... Tantôt elle se tortillait comme un serpent grimacier... Puis elle se cabrait avec les airs rageurs d'un étalon rétif... Trois pas plus loin tout ça sombrait, avec les vignes et le firmament pêle-mêle, dans un précipice inouï. Il n'en sortait plus par la suite qu'un méchant séchon de sentier de cauchemar tout droit dressé... Je m'accrochais après lui avec désespoir. Mais il se secouait comme une drille et me rejetait aux tas de cailloux... Puis il tournait... tournait... avec la gueuserie d'une mécanique... Allez donc arrêter ça !... D'ailleurs, impossible de continuer cette lutte d'un homme seul contre tout l'univers en révolte : « Ce n'est pas fini, ces singeries ?... » criais-je.

J'ai pu cependant m'accrocher à un buisson, que j'étreignais à pleins bras en sanglotant comme un jocrisse. Le buisson... lui du moins... m'a compris... Il s'est penché... Il m'a doucement posé sur terre, dans l'herbe tendre du fossé. Et du coup je me suis trouvé englouti dans un sommeil dur comme de la corne...

... C'est un gendarme qui m'a trouvé là le lendemain, au jour... ayant déjà la tête grillée d'un large coup de soleil... Il m'a réveillé à coups de pied dans les côtes.

. . . . . .

. . . . . .

Ce n'est pas gai d'être mis à pied dès le premier jour... J'étais penaud... M. de Marandon n'était pas content... Il s'est amené avec une figure grinçante et hurlante comme une bande de loups. A travers cette furie déchaînée, cette colère qui aboyait à hue et à dia,... je n'ai pas pu trouver un mot à placer...

Mais les gens les plus colères ne sont pas les plus méchants. En outre le maire de Gevrey connaissait son Morey et le savait plus coupable que moi. Il sut m'excuser auprès de qui de

droit... Et après quinze jours de mise à pied, je repris mon service comme facteur de la Montagne.

Hé là !.. avoir tant travaillé pour finir facteur dans la Montagne !... Les gens ne me ménageaient pas : « Soûlard !... tu n'as pas eu le cœur de tenir coup sur la côte !... Hé bien ! voici les roches maintenant !... Grimpes-y donc, feignant !... C'est tout juste bon pour toi !... »

Les autres facteurs me chinaient, surtout celui que je remplaçais, un rossard hargneux, avec un bout de tête malgracieuse, gercée et rissolée comme une poire creutte. Lui, prenait ma place à la Côte... Moi, je le remplaçais là-haut. Pour lui la mère Limousinot !... Pour moi les villages de crève-la-faim : Chambœuf, Curley, Corboin, Reulle, Urcy !... Ecoutez grincer tous ces noms-là comme une bande d'ours !... Aussi, pensez un peu si le ch'ti gars me raillait férocement :

« ... Tu vas faire des grimpettes tout ton content... Attends, attends... gros dégourdi !... La côte de Curley va te faire lever le pied pire qu'au

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

bal... Va !... va !... la montée de Chambœuf te fera les cuisses souples !... T'aimes le vin, il paraît ?... Hé bien ! t'en auras là-haut un fameux qui n'é-tête pas !... C'est tout à fait le gracieux pays qu'il te faut... Ah ! gros vorace !... t'en vas faire des ripailles !... des rôtis de pommes de terre !... des salmis de choux-raves !... Va !... va !... il y a là haut des carottes fourragères toutes prêtes pour te graisser les tripes !... Et il y a des demoiselles étoffées et charnues comme des serpes !... gracieuses comme des charrettes !... hé ! hé !... polisson !... »

Moi je répondais : « Il y a bin de l'hasard de tout ça !... » Mais je n'en menais pas large...

Or, en ce temps-là, n'entrait pas qui veut dans la Montagne. La route de Lavaux était un fichu chemin. Arrivé au fond de la combe, il fallait faire l'acrobate et se débrouiller dans les roches sans trop perdre son sac à dépêches. Toutes ces combes sont les mêmes : elles se creusent jusqu'à la racine des montagnes, et elles se tortillent rageusement en mordant le plateau de tous les côtés avec des à-pic de quatre-vingts pieds. Et même, la nuit, quand on coupe par les friches,

il faut faire grande attention à tous ces trous-là...

Arrivé en haut on se trouve face à face avec de grands plateaux déguenillés... Ce sont les friches, piquées de méchants buissons... entrelardées de bois de chaignots...

Par derrière cela il y a tout un fourbi de vallées et de côtes... un pays plus rempli de bosses qu'une armée de chameaux. Enfin, de grimperies en grimperies, vous arrivez à l'Arrière-Côte !... A quoi ça vous avance ?... Vous avez là une rangée de villages grognons; tout en pierres sèches, à peine plus façonnés que de la rocaille. Ils crient misère au pied d'une côte farouche et broussailleuse. De maigres bois nerveux s'y débattent et griffent de leurs racines la roche et les cailloux... Il y a cependant là des vignes, dira-t-on !... Hé oui, çà et là une vigne grelottante dispute aux pierrailles d'aigres verjus, dont le vin râcle les boyaux comme des chevrotines...

Il y a bien aussi quelques bouts de champ. Il y a même quelques creux d'une terre avantageuse. Mais tout cela est assorti à une bande de crasseux.

Le montagnard n'est pas gai. C'est un grand ours barbu, qui a l'indifférence d'un rocher et qui liarde jusqu'à en tondre les cailloux. Il bûcheronne et braconne. Aussi la forêt a communiqué quelque chose d'elle aux gens ; tout le monde a là-haut un air de bûche. On cause rarement de peur d'user la langue ; et il n'y a pas d'autre grand plaisir que d'avoir chaud aux pieds.

Vous ne les aimez guère, me direz-vous ?... Hé !... et eux... m'ont-ils aimé ?... Quand je demandais un second coup à boire : « Soûlard !... » répondaient-ils... Hein !... voyez-vous ça !... Ils trouvaient que je me soûlais trop... que je mettais trop de temps à faire la tournée... que j'étais trop bavard... Bref, ils ne m'ont pas compris... D'ailleurs, voyez-vous, ce ne sont pas des hommes comme nous. Le ciel, à côté de qui ils sont logés, entretient chez eux cet air de nonchalance qu'on voit aux gens dans les enterrements... Nous, que voulez-vous, nous sommes des vivants !... Mais tenez !... ce pays de là-haut m'a toujours donné comme une sorte de vertige... Je n'aime pas être si près que ça du ciel : on ne s'y sent pas chez soi...

Ah! j'ai eu là-haut de bien fâcheux moments... J'y ai fait trois ans de pénitence...

Cependant peu à peu les gens semblaient s'habituer à moi. Aidé par les forestiers et les chasseurs, je donnais de la gaieté aux fêtes. On comptait sur moi pour mettre un peu d'entrain dans les noces. Je m'étais fait des amis. C'est ce qui m'a perdu.

Vous l'ai-je dit? Ma tournée habituelle durait deux jours. Je couchais à Semezanges, à l'auberge de la mère Renard. J'y prenais un petit dîner assez avantageux, et j'y faisais de grands dodos gratis, dans le lit toujours le même d'une bonne qui changeait de temps en temps.

Donc, par un certain mois de juillet, il s'est trouvé par là-haut un quartier de chaleur féroce. Tout le pays sentait la rocaille frite et le buis frillé. Avec une facilité donc bien excusable je me suis grisé un peu à Chambœuf... Or, à Quemigny, une noce m'attendait et comptait sur moi. Je me suis laissé aller. C'est le lendemain soir seulement que j'ai pu gagner Urcy. Mais là m'attendait un ami, un frère... le charron d'Urcy... le vrai vivant... le vrai compa-

gnon des jeux de quilles. Il m'attendait pour me dire à demi-voix : « Un chevreuil s'est fait prendre : il y a un coup de gueule à donner... Entre vite !... » Je suis donc bien vite entré chez lui... J'y suis resté deux jours... J'y ai perdu mon sac à dépêches... On l'a trouvé onze ans plus tard en curant un creux de mare.

En revenant à Gevrey, je songeais à la receveuse. Je me disais : « Qu'est-ce que je vais bien dire à cette gâte-fête ?... »

J'arrive... « Hé bien ! que je dis. En voilà une affaire !... Il y a un ours qui tient les bois de Quemigny-Poisot et de Quemigny-Laberchère... Il m'a bloqué sur un érable. J'avais l'air tellement décidé qu'il n'a pas osé grimper. Je lui ai même jeté mon carnier à la figure. Je croyais qu'il ne mangerait que le cuir ; mais il a croqué le cuir et les dépêches... tout ensemble. Voilà : l'ours est mort ; le charron d'Urcy vous apportera sa peau pour la Saint-Martin. Je vous la donne. Elle est à vous... Mais j'ai été trois jours entre les branches : j'ai eu froid... j'ai eu faim... Il me faut une indemnité. »

C'est là-dessus qu'on m'a remis à pied.

CHAPITRE II

J'ai passé une partie de mon hiver à Saint-Philibert. Il a bien fallu reprendre les sabots, refaire des journées, aller battre au fléau. En fait de festins, il a bien fallu aussi en revenir à barboter dans un pot la soupe à la graisse, en soufflant sur la cuiller d'un petit souffle chiche et économe.

Pour se reposer de battre, on allait écouter geindre le Grille-Pattes qui s'occupait de mourir. « Mon vieux !... Mon pauvre vieux !... nous faisait-il, ça va joliment mieux maintenant. Je suis tiré d'affaire. Mais il fallait voir il y a huit jours : je n'en menais pas large. » Il nous disait cela, chaque fois, de sa voix de plus en plus épuisée et grenouillante. Enfin, à force

d'aller ainsi mieux, un beau jour il ne lui restait plus qu'un rien du tout de souffle grelottant, et un bout de soirée à vivre. Sa belle-sœur, —une sèche et une pointue qui piquait et grinçait de tous côtés— s'amena alors. Avec un aplomb du diable, ce démon l'obligea à lui rédiger un testament en bon ordre, et écrit sur du papier tout ce qu'il y avait de plus timbré. Aussi, pensez un peu si le Grille-Pattes fut enterré par elle de bon cœur!

Cependant, M. de Marandon s'occupait de moi, comme c'était son devoir. Il avait le bras long; et au mois de janvier 1848, je fus réintégré. On me confiait même une fameuse tournée. Je devenais le principal facteur du Pays-Bas. J'avais Saint-Philibert, Broindon, Noiron, Corcelles, Savouges et Épernay... six villages que je rattachais de mon mieux au reste de l'univers. Il me devenait ainsi tout à fait avantageux de coucher à Saint-Philibert, car c'est seulement le matin que nous apportions à Gevrey le courrier du départ. La receveuse me vit rentrer sans trop de chagrin, car j'étais encore, de tous

les facteurs, celui qui sentait le moins l'eau-de-vie.

Voyez cependant : un mois plus tard, et M. de Marandon n'aurait rien pu pour moi ! A la fin de février en effet, la Révolution s'en vint effaroucher les bourgeois.

C'est moi qui en ai porté la nouvelle au Pays-Bas. J'avais planté un petit drapeau tricolore dans le coin de mon carnier, et j'avais mis le képi en bataille en l'honneur des barricades.

« Eh bien voilà ! — disais-je — cette fois nous voici enfin en République !... Ce n'est pas dommage : depuis le temps que j'en endure !... Oui, cette bourrique de roi est parti en emportant son coffre-fort. Mais il y a une poudrière qui a sauté : la moitié de Paris est mort. »

Les hommes s'en vinrent alors de la charrue en baguenaudant. Ils m'écoutaient, enlevaient leur casquette, se grattaient la tête, et ne semblaient pas très décidés à rien dire de tout cela.

Quelques-uns cependant se risquaient à donner un avis :

« Pourvu qu'on ne nous mette pas d'impôt nouveau !... Ah ! qu'on y prenne garde : tout est cher maintenant pour le cultivateur. »

Les vieux surtout se méfiaient. Ils avaient connu Robespierre ; et de leurs petites voix brisées ils chuchotaient : « Nous connaissons ça !... Nous connaissons ça !... En 89, on s'est d'abord tous entr'embrassé... Et puis ensuite il n'y avait plus moyen de sortir de chez soi sans se faire au moins à moitié guillotiner. »

Par ci, par là, quelques bonnes âmes sanglotaient de joie en parlant de la fraternité et de Ledru-Rollin.

Les femmes, elles, s'épouvantaient doucement : « Mon Dieu donc !... » disaient-elles. Moi je les rassurais : « Allons !... Allons !... Pas de chouineries surtout !... Il y a des ordres pour qu'on proclame partout l'Égalité etla Fraternité... Allons, trinquons !... »

A force de proclamer ainsi la fraternité, le soir venu, j'étais soûl comme un âne.

Dans les jours qui suivirent, Gevrey prit de l'animation. Une bande de gredins le parcourait avec des airs de pille-sous et de coupeurs de

têtes. Voyez un peu ! La veille, la justice les traquait. Aujourd'hui ils partent vers la mairie, archi-soûls, marchant de travers, crachant le tabac, et criant que le pays est à eux !... Il était d'ailleurs sérieusement question de partager les propriétés : « Que ceux qui ont travaillé les vignes aient à leur tour les maisons bourgeoises et les parcs ! »

Un des plus enragés fut un certain Vaissin, un Vaissin aîné de deux frères. Du fond du Pays-Bas il s'en était venu à Gevrey tenir des séances dans un arrière-fond de café. Déjà une petite bande de jocrisses et d'assommeurs y faisait à son commandement la manœuvre des litres. Lui, le capitaine-croquant, parlait peu, buvait fort, crachait sec. Dans l'ombre on voyait luire hargneusement ses yeux jaunes et saignants.

De temps en temps il envoyait chercher un bourgeois. On le lui amenait en grand équipage de bourrades, avec, comme calèche, des coups de pied au derrière. Le bourgeois était obligé de payer à boire à tout le café. Il trinquait avec nous en tremblant, et nous grignait de petits rires de garçonnet, tout en claquant des dents.

Il y eut cependant d'aucuns bourgeois que personne n'alla chercher... M. de Marandon par exemple. C'est à lui cependant qu'on en voulait le plus. Mais on se borna à aller tous les soirs faire le tapage devant sa porte. Pour ne pas me compromettre, j'y suis allé aussi. On m'accusait déjà en effet d'être un protégé des bourgeois.

Mais à la fin des fins, le maire finit par rétablir l'ordre. Puis il y eut en juin un gros massacre de Parisiens. A la suite de cela, on revit dans le pays un commissaire de police, et on reprit goût à la vie. L'année suivante, en 49, on planta les arbres de la Liberté.

Cette même année, j'ai vu passer le premier train. Tout le pays était descendu à la Gare. Le bon curé Thevenin, qui devait être notre curé pendant quarante-deux ans, était là, lui aussi. Les petiots mettaient leur oreille sur le rail pour entendre le train sortir de Dijon.

Cependant un grondement ronronnant nous arriva des tranchées de Perrigny. Puis là-bas apparut un convoi qui nous sembla un vrai

monstre. Il s'amena dans un fracas rageur et ferrailleur, en trépignant des roues et en crachotant la fumée avec fureur. Il passa avec arrogance, et s'enfuit sur les rails, vers Chalon, en remuant éperdûment sous son aisselle sa courte patte d'acier. Et peu à peu s'effaça au loin la chaîne de wagons noirs et le roulement têtu.

Deux ans après, en 51, passa un premier express, qui effaroucha bien des gens et bien du bétail.

Moi, sans me biler, j'en ai continué mon petit métier de facteur.

***

Il y en a qui disent : « C'est simple d'être facteur »... Moi je dis qu'il y faut une autre malice que pour terrasser la terre ou dompter la vigne.

Voyez un peu : le facteur est dans un pays le grand distributeur de joie et de chagrin. C'est une manière de Père Bon Dieu, avec l'éternité en moins, les guêtres et le képi en plus. Le

facteur arrive en effet le carnier tout gonflé par des lettres d'amitié. Il y a là les tendresses des familles, les poignées de main des amis, les baisers des amoureux... Il y a là dans ce carnier à dépêches des affections qui viennent de tous les départements, et même parfois des colonies ou de l'étranger... Il y eut une vieille maman de Broindon, à qui je montrais de bon cœur, du plus loin possible, la lettre de son zouave. Et je lui criais : « Elle a passé l'eau, celle-là !... »... Rien qu'à voir certaine enveloppe qui sentait sa garnison, je criais à de belles enfants : « Voilà !... voilà !... Jolis yeux, ne pleurez plus : le gars vous écrit. » Je demandais un baiser pour prix de la commission. Quelquefois on me faisait bonne mesure, et on s'embrassait gaillardement à la santé de l'absent. Parfois même je soulignais la chose en troussant un peu.

Mais je n'étais pas toujours de bonne humeur. J'avais aussi dans mon carnier de quoi faire grincer les dents : des factures, des avertissements, des billets doux d'huissiers ou d'avoués... Enfin, il m'est arrivé d'être comme l'avant-garde

du croquemort; et plus d'une fois j'ai tendu avec hésitation la lettre qui allait tirer les larmes... Mais pour sentir tout cela, il faut avoir de la tête et du cœur. Il est vrai qu'on s'y fait; et à la fin je trinquais de bon cœur, aussi bien pour porter la santé des gens que pour noyer leur chagrin. D'ailleurs, voyez, le facteur de la troisième République n'y regarde pas de si près. Il vous distribue avec la même indifférence un courrier tout fumant de joie ou de colère et les prospectus des magasins.

Le soir venu, remarquez que je prenais ma tournée en sens inverse, et que je ramassais partout la réponse du Pays-Bas à ses lettres du matin. Ce retour-là n'allait pas sans malice. Souvent j'aidais à faire la réponse. Quand il s'agissait d'une jolie fille et d'amour à la dérobade, j'aidais avec gaillardise... et il arrive alors souvent qu'un clou chasse l'autre.

Et tout cela à vrai dire n'est encore qu'un côté du métier. J'étais en effet bien autre chose qu'un porteur de dépêches. J'étais un approvi-

sionneur du pays. Les gros appétits de Gevrey comptaient tous sur moi. Rien que de penser à moi, l'eau leur en venait à la bouche. Gevrey en effet retirait déjà du Pays-Bas, pour ses bourgeois, l'essentiel des volailles et du gibier. Je revenais donc chaque soir tout débordant de victuailles. Cela se payait, m'entendez-vous; et je m'intéressais suffisamment à mes fines volailles pour qu'il m'en restât parfois autre chose que les plumes.

Bref, je ne vois pas comment le Pays aurait pu se passer de moi, ni personne qui y rendît plus de services.

Mon centre d'approvisionnement était l'auberge Turcotte. Elle existe toujours. Ne la voyez-vous pas ?... dès la sortie de Noiron ?... Il y a là une croisée de chemins avantageuse. Tout le Pays-Bas est obligé de passer par là. C'est l'auberge des meuniers et des charroyeurs. Il n'y a pas un trinqueballe avec ses bois, un maquignon avec ses cochons, un boucher avec son veau à tuer, qui ne soit forcé de s'attabler là pour y casser la croûte et connaître ce qu'il

en est des choses à vendre au bois, des coupes, du bétail sur pied et des gens. L'endroit est bon. C'est un centre. L'hiver, je m'y attardais donc. J'y buvais un coup pour me réchauffer. L'été, je le buvais pour me rafraîchir.

Dès le premier matin, Turcotte et moi nous fîmes une de ces cordiales connaissances qui ne se renient jamais. C'était un beau gars : des joues comme des fesses, un nez croche de bambochard, de petits yeux charnus et cocasses, et avec tout cela un immense menton pendu en cascade sous une paire de moustaches héroïques comme une crinière. D'ailleurs, pas fier. Il s'en allait tout à la douce verser ses paisibles consommations en traînochant d'une table à l'autre. Il n'allait pas vite, car son gros ventre n'avait jamais voulu entrer dans sa culotte ; et celle-ci s'attachait au croupion par pure complaisance... J'eus peu de meilleurs amis que ce gros père. Quant à sa fille... ah ! petite gueuse !... Mais nous en reparlerons.

En tout cas, c'est de bonne foi que j'avais repris en main mon métier. J'étais décidé à faire un sérieux facteur. Je songeais même à me marier.

Car j'étais bien seul sur terre. Mais, me direz-vous, et les autres petiots ? Et le Tiennot, l'Élisabeth, la Carriote, le Baptiste, l'Ugène ?... Hé ouè là-donc !... Chacun de ceux-là ne s'occupait déjà rien qu'à tirer de son côté. Et puis ma grande soûlerie de Morey avait mis un froid entre nous : on ne se causait guère. D'ailleurs ils étaient jaloux.

J'avais bien encore une vieille tante au pays, une sœur de mon père. Cette tante Élisabeth était bien d'un bon cœur. Mais à quoi servait-elle ?... Elle était depuis longtemps aux trois-quarts aveugle. Ce n'était pas valide. C'était béquillou et geignard en diable. Ça vivait je ne sais pas comment. Enfin, comme c'était le seul reste appréciable de la famille, et comme il y avait peut-être là un petit héritage pauvret à recueillir, j'aimais cette vieille tante. Ce n'était plus une jeunesse, avec sa ch'tite figure rousse comme un puceron ; là dedans deux regards pâlots et lavés, et une vieille dent cornue toute seule pour attaquer les rognures qui faisaient le repas.

« Mais, direz-vous, je croyais la parenté des

Garain nombreuse! » Hé oui ! J'avais un grand cousinage répandu un peu partout à tort et à travers. Mais c'était là une parenté qui ne donnait signe de vie que pour trinquer. Alors, le verre à la main, on se traitait de « cousin » : ça durait la vie d'un litre.

Malgré ses airs de pénitence, la vieille tante m'aimait, et aurait voulu me voir marier. Elle avait son idée. Elle pensait à la Jeanne Mailloche. « C'est ce qu'il te faudrait — me disait-elle — vois : c'est si bon enfant !... Et puis elle est habituée à la misère : elle est si peu heureuse avec son père ! »

Le Mailloche en effet n'était pas commode. C'était le grand soûlard du pays.

Ce n'était pas un de ces soûlards flageolants, qui font l'andoche ou l'andouille, et s'en vont en roulant et en chavirotant sur des jambes de laine. C'était l'ivrogne nerveux et vigoureux, qui tenait coup, restait droit, tendu et vibrant comme une perche d'acier. Il avançait par saccades redoutables.

C'était en effet un assommeur. On le craignait fort. Pas mauvais cœur avec cela !... Même, sa

grande idée, quand il était soûl, était de protéger : les bêtes et les gens étaient tous alors sous sa féroce protection. Gare à celui qui manquait à son prochain !... Il exigeait une insupportable politesse... Pour un peu de grosse voix à un petiot, à un cheval, à un chien... pour un rire de malice... un clin d'œil suspect. . on était assommé dur. Car la générosité du Mailloche se dépensait en giffles formidables. Il rôdait nuit et jour à travers le village en faisant un vacarme infernal... toujours prêt, braillait-il, « à casser la gueule au premier qui aurait l'air d'être seulement un brin brutal ».

Il était veuf. Sa femme avait été une très bonne personne. Mais à force de recevoir des coups de pied dans le ventre, elle en était morte, laissant sur terre une fillette effarouchée. Celle-ci avait grandi dans la terreur. Ça ne lui avait pas empêché de devenir une luronne. C'était une vigoureuse enfant bien bâtie, haute en couleur, forte en chair, qui portait la santé et la bonté à plein visage. Mais sa bonasserie naturelle et l'habitude des coups avait donné à cette grosse pucelle appétissante une timidité toujours

en émoi et de gros yeux caressants toujours alarmés.

... Je la voyais facilement, cette Jeannette. Elle aidait en effet dans son ménage la misérable tante. Le soir, en rentrant de tournée, pendant que ma vieille soupe se réchauffait, j'allais alors faire enrager un peu la Jeanneton. Elle aimait cela, et tout de suite elle devenait une grosse réjouie : « Hé, mariez-vous donc ! » nous disait la tante. Cela faisait rougir la fraîche Jeannette. Mais le coquin de printemps vint donner un coup de main à deux êtres qui cherchaient à se rapprocher.

On était en fin mars. Ce n'était pas encore le printemps épanoui avec sa turbulence ; mais il y avait déjà bien des gentillesses ; l'amitié se réveillait chez les oiseaux ; un tout menu bourgeonnement trottait sur les ramures ; la terre sentait le verduron et la sève; des bois nous arrivait l'odeur d'une écorce neuve...

... Ce soir-là, il y avait encore plus de douceur que d'habitude. Il y avait des souffles câlins qui rôdaient avec nonchalance; le ciel était tiède

comme le creux de la main qui serrait avec tendresse la mienne.

... Elle et moi, nous finissions une conversation intéressante. Et j'en restais sur ce dernier mot : « Hé oui !... ce sera facile de se monter en ménage. » La tante qui nous écoutait, enfouie dans son lit, pleurait d'attendrissement; dans de petits couinements drôlatiques elle étouffait de gros sanglots qui lui venaient cependant de bon cœur.

La Jeannette et moi nous étions debout sur le pas de la porte. Les petites étoiles, qui ne perdent pas un geste de ce qui se passe sur terre, clignaient leurs cils d'un air entendu et jeunet. La nuit avait autour de nous une ombre chaude et hardie... Soudain, une étoile filante passa sur le couchant, rayant le ciel d'un trait de feu...

« Jeanneton !... Jeanneton !... as-tu confié ton souhait à la petite étoile qui passait pour nous?...

— Oui ! » fit-elle... Et c'est alors que ses lèvres se sont enfin rencontrées sous les miennes.

... « Ma Jeannette, nous ne pouvons pas res-

ter ici », lui fis-je doucement... Comme elle ne répondait pas, j'ai insisté... j'ai précisé... « Hé mais !... j'ai une potée à mettre au feu.... ce soir même... Allons ! viens !... viens m'aider !... N'aurons-nous pas bientôt la cuisine à faire ensemble ?... »

Ma pauvre douce Jeanneton est venue ainsi jusque chez moi... Or, j'avais bien en effet ma potée à mettre au feu. C'était l'affaire de chaque soir. Le pot mijotait pendant la nuit ; et au matin je trouvais une belle soupe au lard, toute prête, farineuse et crémeuse. Cela m'établissait un bon fond dans l'estomac. J'ajoutais là-dessus les petits extras gratis que la tournée pouvait procurer ; et le soir je retrouvais là un reste de plat suffisant.

Pour ne pas trop effaroucher ma Jeannette, j'ai donc mis mon pot sur le feu. Je n'ai pas été honteux d'y entrer une livre de lard. Mais j'ai été plus prudent avec les légumes. J'ai toujours été en effet plutôt viandard par goût et comme il convient à un homme. Car le légume rappelle le fourrage, et est surtout bon pour les vaches ; ou du moins il lui faut fréquenter à outrance la

graisse du cochon. Là seulement il prend la tournure qu'il faut et la manière qu'il convient.

La Jeanneton s'effrayait de voir tant de lard entrer en pot chez moi. Pour la rassurer, je l'ai prise sur mes genoux. Elle fut alors une pauvre effarouchée : sa contenance gênée en disait long. Mais cette saine campagnarde, qui était dans tout son printemps et toute sa sève, m'affolait... D'ailleurs j'en avais bien vu d'autres. Chez une jolie fille, ce sont de pauvres défenses que les larmes contre un cadet bien réveillé. Et ma pauvre Mailloche, pas débrouillarde, en était réduite à des sanglots et à des prières qui ne m'empêchèrent pas de la sortir presque tout entière de ses nippes... Elle fut réduite à la simple grâce de la jeunesse et de la peau blanche... J'ai fait alors mon profit de tout cela.

Et après, ma foi, je l'ai consolée, car elle se faisait bien du mauvais sang. Je lui expliquais que le grand coupable c'était la saison, le printemps : « Avec un pareil temps — disais-je — même notre saint Philibert, notre vieux saint, même lui, malgré sa tête en bois peint,... se ris-

querait avec les jeunesses du pays, si on ne lui avait pas grillagé sa grotte. »

C'étaient là, direz-vous, de drôles de boniments. Aussi ma Mailloche en pleurait tout son soûl. Elle devinait peut-être déjà que je n'étais pas un amoureux de tout repos, mais que j'étais d'une allure à dépasser ses tranquilles tendresses. Néanmoins, en voyant ce désespoir d'enfant, les regrets me vinrent comme de juste. J'ai déclaré à la brave fille que tout cela allait rester sans importance. D'ailleurs je me chargeais de tout faire approuver par la mairie, et bénir par le curé. J'y allais d'un beau serment, où je fis entrer pêle-mêle le Bon Dieu, la tante et tous les parents, morts ou sur pied... et patati !... et patata !... L'éloquence du coquin ne m'a jamais manqué.

A mesure que je parlais, cette chère fille, aussi rhabillée que possible, séchait ses larmes, joignait les mains, et les yeux débordants de tendresse, me donnait son âme à la lueur de la chandelle.

Et pendant les six semaines qui ont suivi, j'ai

eu la nuit près de moi cette jeune compagnie. Dans l'intimité de la nuit, dans l'étreinte des bras, une voix douce, honnête et jeune, une voix qui n'a jamais menti sur terre, me murmurait aux lèvres un amour craintif. Et moi qui avais cru tout conduire à ma façon, j'étais conduit... gagné tout doucement par cette affection murmurante... Et parfois il me semblait entendre dans cette légère voix jasante un écho affaibli qui m'apportait des accents et des mots venus de loin, en traversant la mort touchante... C'était parfois en effet comme si j'entendais parler ma mère... C'étaient des mots d'elle... ses idées... ses alarmes... son âme.

. . . . . .

Cependant le pays avait tout appris ou tout deviné. On m'approuvait en riant. Mais d'aucuns finirent par me dire : « Hé !... On n'épouse donc pas?... » La chère créature y songeait, elle aussi. Elle en parlait avec un peu d'inquiétude... Il y avait de quoi...

... « Qu'est-ce qui vous arrête donc ? » direz-vous.

... Ah ! Ah !... Une jeune gueuse... par là-bas... portait sur son visage de quoi arrêter les plus décidés !...

. . . . . .

CHAPITRE III

Une jeune gueuse est par là bas, vous disais-je !... Où donc ?... Oh ! pas ailleurs que chez Turcotte !... Alice Turcotte !... Oué la ! quelle déveine j'ai eue de vous rencontrer ?... Mais venez voir un peu nous dire quelle rosserie Satan sait entretenir sur terre quand il veut s'en donner la peine !... C'était d'ailleurs de la chair légère... tout à fait celle qui convient pour faire des rôtis dans l'Enfer !... Hé oui ! c'était la créature dont l'aspect fait courir le sang dans les veines comme un grand fou qui ne sait plus ce qu'il fait... Dans ma vie, j'ai vu bien des visages mignons, des frimousses friponnes, de gentils caractères risque-tout !... Mais jamais je n'ai vu créature plus savoureuse que cette fine petite gouape !...

C'était une superbe mâtine, bâtie comme un petit lion, bien prise de taille, d'une courte cambrure provocante, et avec un jeune poitrail qui appelait déjà. Avec cela, une tête fine et dorée comme un épi, et l'insolence de la jeunesse sur un mince visage taciturne et fûté, qui avait toujours par là, dans un petit coin, un rien de sourire et un brin de malice. Mais ce qu'il y avait chez elle de plus extraordinaire, c'étaient deux yeux brillants et parlants qui savaient fixer. A eux deux, ils en disaient plus long qu'un régiment de femmes toutes nues.

Aussi, autour d'elle, le café Turcotte bourdonnait comme un rûcher. Tous les trousse-jupes du pays venaient y rôder. Les allants et venants s'y enflammaient du matin au soir. Les rouliers entraient s'y rincer l'œil. Et de vieux polissons s'en venaient exprès en voiture de Dijon, avec des chiens et sous prétexte de chasse.

Au milieu de cette cohue de Jean-Jeans enfiévrés, Turcotte, truculent et paisible, versait à

n'en plus finir, trinquait de tous côtés, et buvait à en crever. Aussi, les sous dans sa poche en un rien de temps devenaient des écus. D'ailleurs il était entendu que tout litre posé par lui sur une table, même pour un instant seulement, devait être réglé tout entier, et plutôt deux fois qu'une. C'était sa belle malicieuse d'Alice qui comptait le prix des consommations. Or, dans ses additions, six sous de ratafia et une œillade câline, ça faisait un franc cinquante ; avec le sourire en plus, c'était quarante sous, et elle vous rendait comme sur trois francs... Personne n'osait lui parler de ces erreurs-là. En tous cas on disait Turcotte riche.

Le soir venu, rengorgée et délicieuse, la belle Alice s'en venait faire à travers les tables un gracieux tour d'honneur. Elle disait finement bonsoir d'une voix douce, et avec un air d'innocence s'en allait faire dodo.

Dans le coin cependant, il y avait toujours un atelier de cartes à jouer. C'est là que Turcotte achevait ses gens. Car il était l'ami chançard des cartes, et les atouts maîtres trouvaient

toujours place chez lui, écarquillés entre ses doigts comme dans un éventail. L'as maître et le roi second était toujours là, tapi au coin du pouce, guettant la levée... On le savait et on y allait cependant. C'est là que les garçons meuniers venaient apporter leur mois, et que les commis de coupe faisaient l'emploi de leur quartier.

... Et c'est là qu'un certain soir Turcotte me coupait le roi-maître d'atout avec un sept de trèfle !... « Où diable aviez-vous donc les yeux ? » me direz-vous. Hé bien ! les yeux étaient toujours à leur même place habituelle... mais les regards et l'idée étaient ailleurs. Depuis le début de la partie, la belle Alice et moi, nous menions un petit jeu autrement prenant que le tarot. Hé oui !... pendant que mes atouts succombaient bêtement, la chance d'amour était pour moi. Là-bas, dans la cuisine, par l'entrebaillement de la porte, la belle Alice me regardait avec des yeux qui criaient l'amour et la femelle. Jamais je ne lui avais encore vu ce pâle visage passionné... Elle était placée derrière la

porte pour que je puisse seul l'apercevoir. Personne autre du jeu ne pouvait la voir.

De temps en temps elle s'effaçait un instant avec douceur, pour me réapparaître presque aussitôt comme un miracle de jeunesse... De là-bas, du fond d'une pauvre lumière, les yeux ardents me fixaient comme deux fous... J'essayai une bonne fois de leur tenir tête, et de les fixer à mon tour... Mais alors ils prirent une flamme telle que je n'eus plus qu'à leur abandonner lâchement mon misérable cœur...

... Et dans les jours qui suivirent, ce fut bien pire, quand je connus la frénésie d'un baiser qui ne se ménageait pas. Aussi le gros Turcotte me prit au jeu tout ce que je voulus... Les tendresses de sa fille me coûtaient cher... Au 15 avril, je devais déjà dans les trente à trente-cinq écus. J'en ai vendu l'armoire et la vieille maie à notre voisine, la Morotte, dite Morotte Carotte, à cause de ses cheveux roux. Deux ans avant, j'avais vendu aux jeunes Coche notre vieux cheval; mais je n'en avais jamais été payé. Je l'ai revendu alors au prix de viande, quatre-

vingts francs. C'était tout ce qu'il valait. En balançant nonchalamment le ventre entre ses quatre jambes raidies, la pauvre bourrique s'en alla porter aux Dijonnais des rondins de bœuf et des entrecôtes de vache.

Mais l'amour de la Mailloche était une drôlerie qui m'arrangeait moins aisément que le reste. Elle m'assassinait chaque nuit de sa pauvre tendresse tremblotante. Chaque nuit en rentrant, vers les une heure ou deux du matin, je la trouvais assise sur le pas de ma porte. Elle m'attendait avec stupeur. Puis elle passait le reste de sa nuit à sangloter, cramponnée sur moi. A d'autres moments, elle regardait son ventre avec découragement. Un bébé était là, semblait-il déjà.

Ajoutez à ces agréments une visite de nuit du Mailloche. Il avait vu de la lumière aux fentes du volet. Là-dessus vacarme : « Ah ! gros cochon! t'es couché avec une femme, hein ?... dis !... gros salaud !... Hé bien, t'as raison !... Trousse-moi ça, vingt dieux !... Et puis ouvre voir un peu ! Lève-toi !... Paye un verre !... Non ?... Ah !... Tu n'es donc pas là, dis ?...

Eh bien ! si tu n'es pas là tu es une carne, entends-tu !... »

Il se décida enfin à s'en aller. Mais la pauvre Mailloche, dans mes bras, n'en menait pas large.

Et qu'est-ce que j'allais donc bien en faire de cette grosse fille ?...

C'est alors qu'arriva la fête de Saint-Philibert. Elle a lieu le lundi de Pâques ; et tous les ans elle ramène chez nous une grande foule de béquillards et de teigneux, qui se débarbouillent toute la matinée dans notre cresson bénit.

Or, cette année-là, Pâques était tardif. Un printemps épanoui accompagnait notre fête. Un joli soleil rosé faisait le mignon, et, comme un jeune, courait gracieusement partout. Notre petite route de Broindon, bordée d'aubépines, était comme une mariée qui s'en va dans les bois. Il n'y avait pas de jardinet qui n'eût, grâce à ses lilas, son air de chérubin. Dans les champs, le blé vert brillait comme un beau garçon. Le village sentait l'odeur de la brioche. Les filles avaient l'œil amusé ; et les garçons, les

mains dans les poches, sifflaient d'un air faraud.

L'après-midi, il y avait bal. En me dépêchant dans ma tournée, j'ai pu m'y trouver sur le coup des quatre heures.

C'était toujours, sur la place de l'Église, sous les trois tilleuls, entre la croix et l'abreuvoir, entre le cimetière et le café, entre la mort et les radotages, la même chiche petite fête de village broussailleux. En fait de forains, une mère Clochard vendait pour trente sous de poires creuttes. Assis à deux tables en plein air, les anciens buvaient pour deux sous de goutte pendant que les petiotes jippaient. Les filles de Gevrey faisaient l'élégance et l'animation de ce petit bal rustaud. D'un air un peu mijauré, elles se trémoussaient sans bruit, et avec de fines gentillesses. Nos bonnes dondons du Pays-Bas y allaient d'un cotillon plus lourd et plus bariolé.

J'avais promis à cette pauvre Mailloche de la faire danser, et de n'en pas faire danser d'autres. C'était entendu, promis, juré, rejuré. Or cela

revenait quasiment à publier nos noces. Ça se fait bien. C'est l'habitude du pays de rendre publiques les accordailles par la danse à la fête. Les mères sourient aux petiotes... Le printemps encourage les gars... Et les bonnes gens, en voyant les couples mêler les pas de danse, apprécient avec bonne humeur les futurs ménages : « Oh ! voyez ! comme ils s'accordent, ces deux-là !... Oh ! belle jeunesse !... Oh ! Céline ! est-ce assez assorti, avouez-le !... »

Pensez alors si notre Mailloche m'attendait avec impatience pour entrer dans la danse !... Mais une plus rusée qu'elle m'y entraîna.

Allez donc résister... tenir tête à une Alice Turcotte !... Car la belle était là... aussi belle qu'on peut l'être sur terre !... Une flambée de jeunesse dans une toilette de reine !... Les yeux de braise de Lucifer !... Le visage touchant de l'amour !... La mousseline et le satin de la Parisienne !...

Elle avait sa jolie tête de petite risque-tout enfouie au fond d'un grand chapeau ouvert comme un cabriolet. Elle avait son hardi petit

poitrail pris avec effronterie dans un corsage ajusté. Une robe en cloche, écourtée, seyante, balayait doucement ses minces chevilles, quand elle levait son léger pas de danse. Ses pieds mignons virevoltaient dans l'herbe. Elle allait, elle allait... si vive, si ailée, qu'on eût cru entendre ses petits pas rapides bourdonner comme une abeille... Tantôt elle penchait la tête comme une clochette de muguet... Tantôt elle jetait la nuque d'un petit geste hardi et fiérot... Parfois les jeunes jarrets trémoussants soulevaient dans un à-coup gracieux un leste petit nuage de mousseline... C'était fait d'un air si jeunet, si fillette, que les anciens en bâillaient d'émoi. Ils avaient tous quitté leur goutte pour venir la regarder; car, par comparaison d'elle, tout le reste du bal n'était qu'un gros trémoussement pataud. Mais les femmes n'étaient pas contentes, et disaient des mots.

Quelqu'un de bien embêté, c'était la pauvre Mailloche... juponnée à la drille dans une cotonnade à l'air frillé et de couleur carotte.

Pendant toute la soirée, elle a rôdé autour du bal. De temps en temps elle perçait le cercle des

regardants, et présentait vers nos danses sa pauvre figure hommasse, dévastée comme si on avait piétiné dessus. Elle venait ainsi se rendre compte sans cesse si c'était bien vrai...

Du coin de l'œil je voyais rôder ce gros revenant inquiétant... Elle traînait derrière elle ma vieille tante, qui n'y comprenait rien. J'entendais celle-ci demander de temps en temps où j'étais... Et ma Mailloche de répondre, me semblait-il : « Je sais pas... » Elle répondait cela d'une voix brouillée et comme elle aurait répondu autre chose.

... Vers le soir, nous sommes allés avec les Turcotte et d'autres amis, casser la croûte au café Terrasson. Mais moi j'ai pris l'essentiel de mon dîner au fond du chapeau en cabriolet. La moitié du temps, j'ai eu le visage enfoui là au fond, jusqu'aux oreilles, et occupé à y dévorer, en guise de brioche, de petits baisers gourmands... Turcotte trouvait cela tout naturel...

Tardet en nuit, j'ai reconduit mon monde par les bois de Broindon. Turcotte nous précédait

avec sa compagnie. Pensez si on s'en est donné à cœur joie !... L'univers entier était encourageant. Là-haut, de tous les sentiers bleus du ciel, sortaient des foules de petites étoiles, qui nous fixaient d'un regard fûté, né, semblait-il, sous des cils de fille... Tout le long du chemin à travers bois, l'ombre heureuse du taillis nous jetait sur les pas des odeurs de fleurs. Près de moi, une belle capricieuse riait et s'amourachait avec un baiser hardi comme un dragon.

... A plusieurs fois j'ai cru tenir enfin le bonheur à pleines mains... Mais soudain tout se dérobait, et je n'avais plus entre les bras, en guise de chérubin, qu'un petit animal cabré... rétif... hargneux... plein de griffes.

... J'en suis rentré me coucher tout démoralisé.

***

Le lendemain matin, à mon arrivée au pays, j'avais à mes trousses une Mailloche sanglotante, qui me harcelait de porte en porte.

Elle suppliait : « Dis !... ce n'est pas vrai,

n'est-ce pas ?... Tu ne m'abandonnes pas ?... Mon ami !... Mon Gilles !... » -

Elle cherchait à m'embrasser. Je me débattais de mon mieux. Ce furent alors des cris déchirants :

« Gilles !... Gilles !... tu me repousses !... tu me repousses, et j'ai un enfant !... Mon ami !... Mon chéri !... »

... J'eus tout juste le temps de sauter dans la voiture du boucher Cornillont... Et là-dessus, fouette cocher !... Mais ma Mailloche s'accrocha d'une main à l'arrière de la voiture ; et on la traîna comme cela, toute hurlante, et dans une galopade enragée, pendant trois à quatre cents pas.

Ce n'était pas gai d'entendre dans son dos ce galop tressautant et ce jappement plaintif de sanglots. Mais cette rosse de Cornillont se faisait un bon sang de tous les diables, et riait comme un boucher, c'est-à-dire en faisant des culbutes de tête, en grignant les dents, et en giclant le rire sur les gencives... « Le petiot va se décrocher ! » faisait-il d'une petite voix mourante de joie.

Enfin la Mailloche lâcha prise, et du coup son désespoir changea ses sanglots d'amour en une bordée d'injures. « Canaille !... Assassin !... » hurlait-elle... Cornillont se retournait et lui envoyait du bout des doigts de petits baisers... Cette pauvre furie rustaude continua longtemps de rugir et de trépigner...

***

Qu'est-ce que je serais devenu, au milieu de tous ces tracas, si je n'avais pas eu la rieuse Turcotte ?... C'est là-dessus que j'ai eu l'idée de lui planter un mai.

... Je suis arrivé sur le coup des deux heures du matin, par une jolie nuit mignonne, alors qu'une bonne lune rougeaude, un peu ébréchée, se levait avec nonchalance sur les bois frisés.

Mais quand j'ai été pour pendre à l'accrochure des volets ma branche de charme, garnie d'un bouquet copieux de roses... j'ai trouvé toute une autre garniture inattendue. Deux superbes cornes de vache étaient là, plantées dans le volet par quelqu'un qui ne fut pas un bousillou...

A côté, une belle troche d'aubépine avec une trique passée dedans.

Cependant, un pas plus loin, pendait à l'anneau des licous, un gros branchage de lilas avec ses grappes de fleurs découragées. En y regardant de près, j'aperçus blotti aussi par là, un tout petit tortillon de bouquet, qu'un pauvre amour pas très hardi avait hasardé là.

... Moi, j'en enrageais tout haut...

... « Viens donc voir par ici », me fit soudain une voix bonhomme.

... Je suis allé, et j'ai trouvé à dix pas de là, assis au bord du fossé, deux paisibles Jean-Jeans accommodants, qui croisaient bonnement les mains sur les genoux, en regardant à la lune et en surveillant la maison Turcotte. Celle-ci, dans la nuit, sous ses rosiers et sa décoration d'occasion, semblait frisée comme une brunette.

L'un des deux était cette rosse de Vaissin l'aîné... ce Basset... ce solide vilain gars, aux yeux saignants, sortis de tête comme pour vous bondir dessus. L'autre, je le reconnaissais mal. Mais qui diable aurait aussi pu croire que ce pauvret de Julien Labrit, dit « Bobo l'Abri-

cot », était amouraché? Eh oui, cependant!... Notre Bobo était là, avec sa mince figure de trimeur et son grand air paisible... De sa ch'tite voix traînochante de pas pressé, il me raconta ses amours... Trois ans auparavant, l'Alice avait, un beau matin, embrassé ce pauvret comme elle aurait fait autre chose. Et ça lui était resté, à ce petit malheureux !... Là-dessus il était venu boire la bière matin et soir chez Turcotte, et y apporter régulièrement le pauvre argent de son mois. Et c'était vers l'unique baiser, perdu à trois ans en arrière, dans le passé, que le malchanceux tournait tout son cœur et ses songeries.

« Moi, me dit le Basset, le baiser a duré trois ans... J'ai mangé six mille francs dans la baraque. Aussi comme je ne suis pas ingrat, tous les premiers de mai je viens ici déposer en accroche-cœur la cornure d'une vache, et un bel arpain avec une trique à bourrique passée dedans. »

Il faut vous dire en passant que l'aubépine ou l'arpain est un mai qui signifie « fâcheuse réputation de fille ». Aussi, je me suis mis en colère :

« Hé !... dis-donc, tu parles bien gras !... Je te dirais volontiers de chercher un peu tes mots. La fille dont tu parles est pour moi une prétendue... Disons même qu'elle s'est promise... si tu permets un peu, Vaissin l'aîné !...

— Hé oué là !... à qui donc elle ne s'est pas promise ?...

— Il n'y a pas de oué là... »

... Un bruit de pas sur la route m'interrompit court. Une grande gouape s'en venait en balourdant. Il s'en vint tout droit pour fixer une troche de charme aux volets. Mais en voyant la garniture, il eut deux ou trois grogneries rageuses. Puis le vacarme commença.

C'était le garçon meunier de Barges... le Rougeot. Dans sa colère, il n'était pas d'humeur à faire des distinctions, et les injures étaient pour tout le pays, la Turcotte comprise largement dedans. Le Rougeot y mettait tout son courage. Le pauvre gros hurlait et vociférait de bon cœur.

Tout à coup, après quelques tressautements, les injures s'entortillèrent à des sanglots rustauds ; et le vacarme finit par un couinement déchirant:

« Alice !... ma chérie !... petite Alice !... »

— Hé, grande bête, — lui fit le Vaissin — amène-toi donc par ici qu'on te console. »

... Mais il nous a bien fallu un bon quart d'heure pour calmer le désespoir de ce Rougeot. Il nous a raconté en pleurant des drôleries sans nom.

Et moi donc, j'avais aussi mes geigneries. « Hé pardi !... tout le pays couche avec cette fille-là ! » disais-je avec désolation.

« Elle ! — répliqua le Vaissin — elle est pucelle !

— Pucelle ?

— Hé oui !... Et même elle te laissera te rendre compte de la chose... Mais ça n'ira pas plus loin. »

... Disons-le tout de suite : la chose était vraie ; j'ai pu m'en rendre compte. Mais, comme disait le Vaissin, « cela n'alla pas plus loin ». Et ce renseignement, qui ne m'était pas essentiel, m'a coûté un retard de treize ans dans l'amour qui m'a rendu heureux.

... Ma foi, le Rougeot et moi nous n'étions

pas contents... Nous nous sommes jetés sur les bouquets, et nous les avons piétinés. Le Vaissin y allait aussi de son coup de pied. Il n'est resté d'accrochés au volet que les cornes de vache, l'arpain à trique, et les deux fleurettes de Bobo l'Abricot. Car, disait celui-ci, « moi... je n'ai pas eu à me plaindre, et c'est une vraie sympathie que j'ai pour cette petite demoiselle. »

A la suite de tout cela, il y a eu un peu de froid jeté entre l'Alice et moi. En fin de tout compte on finissait cependant par se rabibocher à peu près. Cela nous a traînés ainsi pendant tout un été de soleil, coupé de bourrasques, entremêlé de caresses, mouillé par de gentilles averses de larmes.

Au mois d'août cependant, je n'en étais encore guère plus avancé dans mes affaires.

C'est vers ces temps-là que le Mailloche s'en vint un beau soir chez moi pour venger son honneur. Sa fille l'accompagnait, et cette bonne grosse réjouie s'était donné bien du mal pour prendre l'air en colère. Le Mailloche arrivait en

ravorchant nerveusement les cailloux à grands coups de travers de botte. Il avait ce hardi chavirement de l'ivrogne sûr de lui, et un début de tempête dans la voix.

Sa fille lui ouvrit la porte, et tout de suite, en guise de bonsoir, ce furent deux ou trois hurlements rauques, qui signifiaient l'indignation, et un grand coup de bras, où il faisait le geste de s'arracher le cœur pour me le jeter dessus.

« Regarde ça ! — me faisait l'ivrogne en me montrant le ventre déjà étoffé de sa fille — regarde ça ! Cochon, qui qu'a fait ça ?... Qui qu'a fait ça ?... Dis-le !... Dis-le, nom de Dieu !... Dis-le !... »

Et comme je commençais de vagues explications : « Vas-tu te taire !... bon Dieu !... Vas-tu te taire !... Ne bronche pas !... » — hurlait-il... Après quoi, il reprenait de sa grosse voix cabossée :

« Qui qu'a fait ça ?... Qui qu'a fait ça ?... Hein ?... Réponds voir !... »

Et il essayait de m'atteindre avec de grands coups de casquette. Heureusement pour moi la Mailloche eut l'idée de vouloir diriger un peu

cette indignation égarée. La colère du grand Mailloche tomba alors dru sur sa fille, et ce fut celle-ci, tout effarouchée, qui reçut les coups de casquette. Pendant ce temps, j'avais la rapide inspiration de placer bien vite sur la table deux verres et une bouteille.

« C'est ça !... Paye un verre ! clamait le Mailloche. Paye un verre ! Allez ! Allez ! paye !... »

La Mailloche cependant se désespérait de voir éteindre la lueur qu'elle avait pu allumer un instant dans l'âme misérable d'un père. Elle suppliait : « Ne bois pas !... Père !... ne bois pas !... » Mais le Mailloche, d'un geste de fureur qui emplissait le monde, me prit à témoin.

« Vois-la cette gueuse !... Elle ose commander !... Et chez les autres... encore !... »

Là-dessus, bien vite, deux ou trois verres de vin blanc, versés coup sur coup, mirent mon homme en tel état que la pauvre Mailloche, injuriée et gifflée, eut tout juste le temps de se sauver en galochant avec épouvante.

... Alors, pendant une heure, Mailloche resta debout chez moi, à me vider toute une petite

provision d'un vin blanc que j'épargnais comme la prunelle de mes yeux... Il avait du feu... Il venait de coteau... Je le tenais de main sûre... Hélas ! le grand Mailloche m'a tout bu. Tout en vidant mes bouteilles, il m'assurait sans cesse de ces deux choses un peu contraires : « T'es un cochon, mais t'es un frère ! » Pendant toute une heure, il n'est pas sorti de ce raisonnement-là.

J'ai pu enfin réussir à le convaincre que chez le petit Crimonois, dit Cri-Cri, il trouverait un autre vin blanc plus fort, plus râpeux, plus fougueux encore... Il s'y rendit... Et pendant longtemps j'ai pu entendre sa colère se déchaîner dans la nuit contre le Cri-Cri. Vers le petit matin, il se mêla à tout cela le sanglot d'une Mailloche qu'on rossait... Et c'est ainsi que se termina ma querelle d'honneur avec les Mailloche père et fille.

« Tu seras puni par où tu pèches, » m'avait dit tante La Grogne, en me montrant les cornes. Or, j'ai raconté à ma friponne de Turcotte la

scène des Mailloche. Je lui ai énergiquement déclaré qu'il lui fallait enfin se prononcer... convenir de notre noce, et fixer le jour. J'ai été catégorique. Hé diable! j'en avais assez en effet d'être sevré, de manquer les bals.

... Alors la friponne s'assit sur mes genoux ; la belle effarouchée risqua des caresses inattendues ; l'ange me sourit divinement. Je reçus, sous des baisers, de délicieuses promesses. Le lendemain même, m'était-il dit, je saurais à quoi m'en tenir sur la date de la noce.

Le lendemain j'arrivais l'âme en fête et la bouche en cœur. Mais je trouve maison close. Turcotte est à un quart de lieue de là, qui fait le raffût sur une route.

On m'explique alors que la belle Alice est partie au petit matin avec un agent d'affaires de Dijon. J'en ai bâillé fort. Était-ce bien là le client désigné : un petit vieillot de chieur de papier timbré, râpé de poil et d'habit, chiche de ses sous, taciturne, pas buveur ? A vrai dire, on le disait cependant assez monté d'écus, porté aux filles, et au fond très dégourdi.

... Quinze jours plus tard, Turcotte partait à son tour. Il s'en alla sans rien payer, et plaça la clé sous la porte de sa maison hypothéquée avantageusement. Il emportait (qu'on m'a dit... je n'en sais rien) un fort magot.

Plus tard le bruit a couru dans le pays que la belle Turcotte était femme d'une espèce d'Africain à moitié nègre, mais immensément riche. Elle lui ramassait des petiots qu'elle pêchait de tous les côtés, en eau trouble. Turcotte père était chez elle une sorte de chef-cocher ou de régisseur qui avait l'œil à tout.

CHAPITRE IV

Mais voici d'autres tracas.

Un beau matin, au moment où je lavais mes bottes, le Tiennot déboucha.

Vous ai-je dit qu'on se voyait à peine : lui et les autres faisaient les ingrats. Je fus donc étonné de le voir, ce Tiennot.

« C'est toi, garçon ?... Tu t'y prends matin...

— Je viens pour le chevau, — me répond-il.

— Le cheval !... quel cheval ?...

— Il y a eu ici un chevau. Il était à nous tous. Il a été vendu sans qu'il y ait eu de partage fait.

— Un partage... »

Tout ébaubi, je regardais mon homme sans comprendre... Je regardais ce misérable visage, calé de travers, avec de grands traits maigres,

raidis et fripés comme de la corde ; et dans les yeux chassieux, un méchant regard ratatiné, qu'on n'aurait pas osé ramasser par terre... Voilà cependant un malheureux qui ne songeait jamais qu'à l'argent !... Tout cet air de rongeur mal nourri lui venait de ses rumineries de comptes. Il n'est pas le premier cocu qui se soit consolé aux écus.

« Oui — grognait-il — il y a eu des tas de choses vendues ici... Et rien n'a été partagé... Je n'ai rien eu, moi !...

— Partager !... Mais partager quoi ? mon pauvre garçon !... Voilà cette vieille rosse de cheval : je l'ai vendu quatre-vingts francs. Puisque tu aimes chiffrer, calcule donc un peu ce qui vous revient à chacun, quand j'aurai déduit de vos quinze francs de part, les dix ans de nourriture que je vous ai donnés !... »

Mais, sans m'écouter, le drôle rôdait à travers la salle, la gueule tordue de tous côtés, et tout occupé d'inspecter et de renifler. Je l'entendais se marmonner à demi-voix : « Il y avot la maie ici... Oh ! Où qu'elle est maintenant ?... Et là il y avot l'armoire !... Bon sang, la belle armoire !...

Tout est vendu, bon sang !... Oh ! mais !... mais !... ça ne va pas passer comme ça !... »

Alors cette fois la colère me prit un grand coup, si bien que j'en ai flanqué mon Tiennot à la porte ; et il eut mon pied au cul.

C'est là le dernier entretien que j'ai jamais eu avec le frère qui avait grandi dans mes bras... jeunet et câlin.

Mais je n'étais pas quitte. Je n'en étais qu'à un début. Huit jours plus tard en effet, le jean-foutre d'huissier m'apporta une citation en justice de paix.

« Quel est le coquin qui t'a chargé d'une pareille commission ? » criai-je. Mais l'autre rossard me répondait qu'il s'en fichait, et que je cherche moi-même. Lui, ce n'était pas son affaire. On s'est chamaillé ainsi tout en allant prendre un verre.

J'ai donc cherché d'où venait le coup. Il y avait certainement derrière cela la Carriote ; peut-être même le grand Ugène. Cette grande bête s'était

pris en effet à me mépriser, et m'appelait « faiseur d'embarras ». Plus battu que jamais par sa femme, il s'en allait tout courbaturé, faire, après chaque séance de trique, d'effroyables trajets à travers le pays. Je l'ai précisément rencontré un matin à la Platière, au cours d'une de ces tournées de relevailles. Il n'avait pas embelli, le cadet, avec sa figure efflanquée de polichinelle. Son gros nez en pyramide avançait encore un pas plus loin. Grand comme un jour sans pain, balourd comme un ours, il avait son air endolori d'accouchée, et avait de la gêne à remuer dans la culotte bouffie son gros derrière triqué.

Mais il y avait de l'inattendu chez lui. Sur ce visage feutré de poussière, couvert d'un fourrage de poils, et sale comme un poulailler... il y avait, sous les sourcils de bourriquot, deux petits yeux madrés et farauds.

Tout de suite en effet il commença de goguenarder, en levant vers son crâne pointu un doigt en crochet : manière de salut !...

« Mossieur l'employé... bin le bonjôr !... »

Sa grosse voix de cuivre enrouée était tout aussi bien la voix barbotante d'un cochon qui grogne.

Il prenait son temps d'ailleurs, et se gargarisait sur chaque mot de son patois.

« Hé, Cadet ! — lui fis-je — je te cherchais précisément.

— C'est pour moué un bin gros honneur, qui m'effraye un m'cheu.

— Ça va, la santé ?

— Ça va c'ment l'eau sur terre : tout à la douce, en coulant tojôr vers plus bas.

— Et ta femme... elle va bien ?

— Que trop bin ! »

Cependant j'ai commencé à lui parler de mon affaire. Mais tout de suite mon grand niais, à qui j'en imposais, crut bon de se dérober et de faire la bête. Il se frappait la poitrine à tour de bras, en me répondant d'ahurissantes clameurs :

« ... Je ne devons ran à personne... J'ons payé la terre... J'ons payé la maison... Je ne devons ran... »

J'ai cru enfin amener mon homme au fait :

« Oué là donc !... — faisait le Jean-jean en hochant la tête et d'un air pleignard — oué là mon Dieu donc !... avoir vendu ce chevau-là !... Une bête c'ment ça !... »

Je me fâche, moi, et je lui dis de finir là sa grognerie... Qu'il me réponde donc, sans plus de grimaces, si, oui ou non, il a l'intention d'aller en justice !... Et je répétais avec insistance : « Oui ou non ? »

« Oui ou non... — reprend alors mon homme en braillant — Oui ou non, le chevau étôt-il bon?... » Et tout de suite la geignerie recommence à un ton plus bas :

« ... Vingt dieux, le biâ chevau !... Avoir vendu ça... » — Et ça continuait, et ça reprenait: « Vingt dieux, le biâ chevau !... Un jarret de chez lui valot eune bête tout entière d'ailleurs... Ça t'y possible d'avoir vendu ça !... Eune bête douce c'ment un mouton !... On la fréquentôt par plaisir !... »

... Hé ! quoi faire ?... quoi dire ? J'envoie au diable l'animal. Alors seulement mon imbécile se décide :

« Oui... Hé bin, oui !... ç'a la lutte !...

— La lutte ?... Pourquoi ?... Qu'est-ce que je t'ai fait, bougre d'abruti ?...

— Te nô z'ai méprizé !... Te nô z'ai foutu dedans toute ta vie !... »

... Là-dessus je suis parti en rageant. Mais à mesure que je m'éloignais, la grosse voix grondait d'injures :

« Je te mettrons sur la paille... Maintenant ç'a à nô d'avoir le fourchon és main, et de te remuer c'ment un fumier que t'es !... Fâgnant !... Voleur !... »

J'étais renseigné, direz-vous. Mais j'ai voulu en avoir le cœur net, et je suis passé trouver les Carriot dans leur vigne de Prandin, au moment des quatre heures.

Ces Carriot n'avaient pas d'enfants ; et comme ils écorchaient chaque liard avant de le donner, ils avaient de quoi. Elle, c'était toujours cette fine petite gueuse dont l'œil mignon et froid et les lèvres pincées ne disaient rien de bon. Assise sur l'herbe, au bord du fossé, la tête penchée de côté et les bras croisés, elle ne mangeait, ni ne buvait, ni ne regardait, et ne disait mot. Mais il y avait un méchant pli sec au coin de sa lèvre hargneuse.

J'apportais de quoi boire un coup. Le gros

Carriot s'en chargea ; et les verrées de mon vin faisaient chez lui de glorieux glouglous. Après quoi son gros œil niais me fixait stupidement.

A force d'insistance, cette petite rosse de Carriote finit par reconnaître qu'elle était informée de la citation. Je lui ai demandé ce qu'elle en pensait :

« Oh moi !... ça m'est bien égal : je laisse faire.

— Tu laisses faire !... C'est commode, ça !... Mais n'ai-je donc pas été pour vous jadis un grand soutien ?...

— Oh moi ! je n'ai rien à en dire...

— Mais pourquoi diable en avez-vous après moi ?...

— C'est à toi de le savoir... »

Et voilà !... La causerie continua ainsi.

Cependant, à la fin, la Carriote finit par me sortir son idée de derrière la tête.

« Ce n'est pas pour dire, mais ça nous a été un bien grand affront d'apprendre qu'on t'avait donné cette place de facteur.

— Un affront ?... Comment cela ?...

— Ça avait tout à fait l'air de nous dire que tu avais fait de grandes choses pour nous, et qu'on te récompensait... Nous ne méritions pas un tel affront. »

Entendant cela, j'en restais le cœur serré. Ainsi, dans ce pays-ci, le bonheur des uns suffit pour faire le malheur des autres!...

Or, le Carriot, qui avait vidé mon litre à lui tout seul, jugea bon de placer alors son mot, et d'une voix grasse d'homme repu et gorgé :

« ...Ton père est mort : c'est bien !... Ta mère est morte : c'est bien !... Toi, t'en as profité... t'as pris tes aises... Mais voici la justice qui s'en mêle !... Il y a un juge dans le pays qui va te mener loin... Car il y en a de l'argent à rendre par toi ... Ce n'est pas avec des cents et des cents que tu vas te tirer d'affaire... J'sons forts nous autres : c'est bien beau si on te permet de garder ta place de facteur !... Ah ! Ah...

— Tais-toi, imbécile !... » interrompit brusquement sa femme. Le benêt alors n'en dit pas plus long, mais il me fixait d'un air satisfait et

ahuri, et dans le gros visage charnu, les yeux sans cils n'avaient pas plus d'expression que de la chair à saucisse.

... J'ai quitté ce joli monde... Ah ! cette Carriote !... ...Coquin de petit séchon !... Gueuse de maigriotte !... Ah, oui !... voilà donc où elle en était !...

Jadis ça avait la mignonne élégance d'une églantine. Je disais d'elle : « Voici notre finaude et notre fûtée !... » Et elle, elle souriait comme une gracieuse et une minaudière... C'était en herbe, en ce temps-là... Mais voilà : la terre les nourrit... le ciel les éclaire... l'âge les grandit... et quand c'est fait, l'ingratitude les prend !... La gamine devient alors une sans-cœur, et le brin de malice s'étoffe jusqu'en une voracité de requin. Le visage reste jeunet : c'est son affaire. Mais là-dessous il y a l'âme d'un gouffre et les tendresses d'un charnier... Et c'est ainsi que va le monde !... Les voilà, les parents ! les bons parents !... Les voilà, ces amis !... ces bons amis !... Et c'est comme ça plein le pays... Le Bon Dieu s'arrange de ça : il n'est pas diffi-

cile !... Hé pardi !... dans sa situation, ils ne lui peuvent rien... Mais moi...

Alors n'y tenant plus, je me suis dit : « J'ai à toute force besoin de voir ce soir même une figure d'honnête homme : allons à Couchey trouver le Baptiste. Il a ses défauts, c'est certain ; mais en lui parlant du passé, et de son jeune âge, et de la mère, et de la sœur, je suis certain de retrouver chez lui le bon cœur. Allons-y !... »

Et je suis donc parti ainsi vers Couchey. J'ai pris le petit chemin de la Côte. On était en fin de juin. La vigne était pour passer fleur. Et peu à peu, ma foi, je me suis apaisé, en regardant cette terre qui fait ce qu'elle peut, et ce ciel qui ne nous veut que du bien.

Le ciel !... Il était là, à deux pas de moi, au bout du sentier, semblait-il. J'y serais certes bien entré tout de suite... et de bon cœur. Serait-il pas plus avantageux en effet d'être là-haut à réciter l' « Ave Maria », que de rester chez les rosses de par ici, à y entortiller des rancunes dans le papier timbré.

Mais donc tout autour de moi brillait ce cher

printemps de la mi-juin, qui fleurit la vigne et engorge l'épi... « Fichtre oui ! me disais-je. Il doit y avoir encore des braves gens sur terre. Sans cela qu'est-ce que ce soleil-ci et ce printemps-là y feraient bien ?... Un joli cadeau à leur offrir que de leur présenter un Mailloche, un Carriot, un grand Ugène, en leur disant : « Réchauffez-moi et éclairez-moi ces trois bourriques-là, car il y a là-dedans le pur esprit, et c'est fait à l'image de Dieu. »

Au soleil couché, j'entrais chez le Baptiste.

Habituellement, j'aimais peu sa rencontre, car c'était une manière de Jean-la-geigne, et tout le temps c'étaient chez lui des grogneries à n'en plus finir : « La terre était ci... la terre était ça... » en temps de pluie « un vrai mortier »... en temps de sec « dure comme de la corne »... en tout temps « basse à vous faire lever le cœur ». La vigne était « une charrette »... le soleil « un feignant »... la lune « une rosse ». Et ce malchançard de Baptiste ne regardait jamais le ciel que pour lui grigner les dents.

A la vérité c'était en effet un malchançard ; et on ne le rencontrait jamais sans en apprendre de nouvelles catastrophes : blés versés... vignes chlorosées... pommes de terre revamées... etc... Avec ça, mal marié. Sa grosse femme, ventrue à en crouler de tous les côtés, à tout bout de champ, pour un oui ou pour un non, s'engrossait encore davantage d'un petiot nouveau. Il y en avait déjà huit, et un neuvième était au métier.

Mes gens étaient à table. A travers le poussier et la saleté, dans un gâchis de vaisselle et de nippes crottées, ils se partageaient une platée d'asperges. C'étaient ces asperges de vigne, vertes et dégourdies, qui ont un petit goût verduron, mais vif et ravigotant.

Chacun dans la tablée piquait au plat. C'était sur le plat d'asperges un piochement continu de petits bras crasseux. Les petiots se bousculaient et fourchetaient des doigts dans le plat. C'étaient toujours les mêmes barbouillés, lavés par la pluie et savonnés par le charbonnier. Car leur mère était de celles qui aiment mieux faire un petiot qu'une lessive.

« Bon appétit ! » fis-je cordialement.

Personne ne me répondit. La bande des petiots était trop occupée pour s'intéresser à moi. La mère faisait celle qui casserole dans l'évier. Et mon Baptiste la Couenne étirait rageusement entre ses dents les fils d'une mince asperge. Il ne cessait ce pauvre petit métier que pour s'entrer à pleine bouche de grands taillons de pain. Il les poussait avec le doigt pour être certain de les faire entrer chez lui. Il gardait sa casquette sur la tête comme un malhonnête. Je contemplais avec pitié ce visage courtaud et terreux, déjà rabougri, déjà vieillot, avec un brin de moustache découragée et deux chétis yeux de pas chançard.

... Cependant je m'étais assis et j'avais commencé à m'expliquer.

« V'là le beau temps !... Le sec se prend. Bonne affaire pour la vigne : elle passe fleur aussi crânement qu'une fille de vingt ans le soir des noces.

— Ouin !... — grognait mon Baptiste d'un air hargneux — ça ne fait pas l'affaire des denrées, ça !...

— Peut-être... mais quel temps pour les foins !...

— Je m'en fiche du Pays-Bas et de ses fourrages... moi qui me crève à piocher pour rien des pommes de terre et des haricots !... Ah ! je m'en vois encore de la déveine pour cette année !... Pour moi encore les sainfoins qui auront l'air d'avoir poussé sur une pelle à feu !... »

Là-dessus il jurait tout son soûl.

« Mais ne te désole donc pas — lui disais-je avec amitié — on annonce sérieusement un quartier de pluie pour la nouvelle lune.

— C'est ça !... C'est ça !... — braillait-il. Et alors, avec quel donc soleil je ferai ma moisson, bon Dieu !...

— Mais ne t'emporte pas, mon garçon !... Tout à l'heure le sec te gênait. Voilà maintenant que la pluie te fâche !... Qu'est-ce qu'il te faut ? »

A ce coup-là enfin, mon Baptiste put partir en guerre... Ah ! j'avais de la chance d'être un sacré facteur !... Rien à faire que de me promener !... Dire qu'il se trouvait un gouvernement pour payer de pareils feignants à tant du kilomètre !... Et l'argent que je touche ne craint pas

la grêle ; le goût de pourri ne s'y met pas...

« Et moi pendant ce temps — glapissait rageusement ce Baptiste — il faut que je m'esquinte. Il me faut suer sur chaque liard pire que dans une chaudière. Va !... Baptiste !... va ! enfant de la terre à râcler !... va ! travaille !... tue-toi de la pioche et crève de bon cœur !... Les autres, on en fera des curés ou des facteurs ; toi... t'es bon pour le champ-ès-vaches !... »

Mon geignard s'interrompit pour distribuer des coups de casquette aux petiots qui se disputaient le reste du plat et se culbutaient jusque dans les assiettes. Toute cette marmaille effarouchée s'échappa alors. Elle s'enfuit par l'escalier du grenier pour s'en aller y dormir dans les nippes, à côté du bois sec.

Cependant, de l'évier sortit un soupir de monstre. Puis une voix, enfouie dans la graisse, plaça son mot :

« Il faut être insolent pour venir reprocher aux gens leur misère. »

Comme de juste, je me suis alors fâché. J'ai apostrophé mes deux brutes :

« Dites-le donc que vous en êtes aussi de

ceux qui me traînent en justice !... Dites-le !... Allez-y !... »

Mais l'autre crasseux, au lieu de répondre, se croisait les bras avec indignation, et semblait me faire responsable de ses denrées :

« Oui... voilà mes fosses d'hiver gelées !... Le cochon ne mange pas... Voici des orges et des avoines qui rentrent sous terre !... En sept journaux je n'aurai pas de quoi prendre trois mille de paille !... Bon Dieu, pendant l'hiver, qui donc va nourrir les vaches ?... Où prendre la bouffe ?... Et les petiots donc ?... Ah ! mais ça ne va pas passer comme cela !... Ah, mais non !... J'en ai assez, moi !... »

« Et moi aussi j'en ai assez »... Et disant cela je suis parti en donnant à mes deux brutes des noms de bétail.

Hé bien ! voilà donc où j'en étais !... En fait de parenté à aimer et à voir, il me restait tout juste cette petite Élisabeth, cette mignonne qui mettait tout son cœur dans ses yeux purs. Les autres... j'étais décidé à ne les revoir jamais. Et

soit dit en passant, il en arriva ainsi. Mais l'Élisabeth, elle, pourrait peut-être s'entremettre, leur parler, les ramener à la droiture. C'était une affaire à tenter que de l'aller voir...

Un soir donc, une fois ma tournée finie, j'ai eu le courage de m'en aller jusqu'à Talant. Un boucher du Bourg, à Dijon, me conduisit en voiture jusqu'en ville ; et de là j'ai grimpé à pied la petite côte.

Au bas de Talant, ce que je vis me réjouit. La lune, avec une rondeur bonhomme pas trop écornée, mettait sa lueur pâlotte sur le pays. Un cher petit pays comme il en faut, perché en plein ciel comme chez lui, au beau milieu d'étoiles, qui semblaient vouloir entrer chez tout chacun !... Les maisons, avec des façons un peu grognonnantes, se serraient les unes contre les autres, et le village aligné là-haut avait l'air d'une banquette de petits vieillards radoteurs. De la pointe des toits biscornus s'échappaient des fumeries grisonnantes, qui s'en allaient porter, chez les chérubins du ciel, l'odeur paisible de la soupe au lard.

Personne dans la cour des Champchenis. On

était tout aux bêtes. Des lanternes circulaient dans les étables. On entendait les garçons fourcher la litière fraîche et parler aux chevaux.

Mais autant vous raconter tout de suite ce qui m'est arrivé dans la cuisine, et vous avertir dès maintenant que je comptais à tort sur le salé, qui cuisait dans la marmite avec une odeur où un cochon — généreux comme un grand homme — avait mis tout son cœur.

L'Élisabeth que j'ai trouvée en effet — assise toute seule dans la cuisine et occupée à y moudre du café — n'était pas précisément une mignonne. C'était une grise petite figure, chicanière et têtue. Ça avait les cheveux lisses, un jeune air cossu. Ça faisait un brin la dame. Mais à un rien je vis que là encore ma cause était entendue d'avance. Alors cela me coupe les jambes... Je m'assieds comme une bête... Je parle comme un imbécile... Je rappelle nos jeunes âges... nos tendresses d'orphelins. Mais la petite gueuse gardait son air farouche, et la tête penchée de côté, feignait de s'occuper rien qu'à tourner la manivelle du moulin crampi entre ses genoux.

Le dépit et la colère me coupent alors la parole.

« Hé bien !... C'est du joli !... C'est du propre !... » faisais-je niaisement.

Mais voilà le moulin à café qui s'arrête, et voici ce que j'entends :

« Oh oui !... C'est du joli !... Oh oui, c'est du propre !... Tu devrais bien avoir honte !...

— Honte de quoi ?... »

Là-dessus je m'entends traiter de misérable... J'entends une sœur me dire que je suis un débauché !... que je suis la honte du pays !... Eh oui !... Hein ! cette Lise !... Rosse, va !... Elle en a dit long !... Elle se montait la tête, et criait de plus en plus fort, d'une grande voix furibonde qui lançait les injures comme à coups de trompette :

« ... Nous n'avons guère été chançards, mais ce qui arrive est le pire de tout : tu es notre croix !... tu es notre honte !... tu es notre infamie !... »

Puis, en fait de mignonne, je n'eus plus devant moi qu'une mince furie dressée debout, qui clamait et maudissait :

« ... Quand je songe que je suis sœur d'un tel homme, le désespoir me saisit ; je me prends la tête dans les mains, et je me dis : Mon Dieu !... mon Dieu !... mon Dieu !... »

... Impossible à moi d'arrêter ce torrent de bêtises.

« ... Mais, braillais-je, parlons donc plutôt du procès !... Car je le vois bien que tu en es aussi de ceux qui me traînent devant le juge de Gevrey !...

— Ce n'est pas devant ce juge-là, prêchait-elle hardiment, ce n'est pas devant ce juge-là qu'il faudrait t'appeler... C'est devant un autre qui juge terre et ciel... »

A ce coup, la colère me saisit, et ce fut à mon tour de crier dans toute la rage du tue-tête :

« Ah ! misérable sournoise !... Gueuse d'enjôleuse !... Chipie !... Tu es pire que les autres !... » Et ma foi je lui ai entassé pêle-mêle toutes les injures de l'époque... Il y en avait de fameuses.

Mais voici ma drôlesse qui se chavire sur une chaise ; et de cette maigriotte de femme il est sorti tout à coup une tempête d'appels :

« ... Au secours !... A l'assassin !... »

... La porte s'est soudain ouverte, et coup sur coup, le petit pâtre d'abord, puis le garçon loué, le grand Cartier, se sont rués sur moi. Le petit pâtre s'est jeté à ma figure comme un vrai chat... toutes griffes sorties. Le grand Cartier m'a saisi à la nuque, et je l'ai eue tout entière enfouie dans cette poigne-là comme dans un panier en barres de fer... Car il serrait dru, le gueurlu !... Et ma gueuse d'Élisabeth leur criait : « ... Oh ! vous me sauvez, merci !... Mais je lui pardonne au misérable : il est fou !... »

Cependant le grand Cartier, s'étant rendu compte que sa patronne n'était pas trop endommagée, m'emporta accroché dans son poing, et me déposa au seuil de la cour.

... J'entendais déjà la dégringolade furieuse du petit bosco de berger, qui avait attrapé une faux, et qui arrivait en rasant terre, prêt à faucher un tibia à n'importe qui...

Le grand Cartier me lança à la volée et jusque dans la rue : « Sauve-toi ! fit-il, et emporte ça calé au chaud ! »

Et cette fois-là, ce fut moi qui reçus le coup de pied au cul.

Pensez un peu si j'étais gracieux en regagnant les bois. Et cependant c'était l'été au moment choisi où il se prend, et les belles nuits. La terre était enfouie au chaud sous l'ombre, comme entre les bras d'un amoureux. Dans le ciel vif, tout y remuait, tout y fourmillonnait, d'un air de hardiesse et de bon cœur.

Eh bien ! Dans tout cet univers, il n'y avait pas un être en vie pour m'aimer !... Pour trouver de l'amitié, il m'eût fallu aller encore plus loin que les étoiles, et chercher dans la mort des souvenirs et des âmes. Sur terre, en fait de sympathie, je n'avais plus à compter que sur celle du Code Napoléon.

Et voilà pourquoi dans la quinzaine qui a suivi, fort de mon droit et sûr de moi, j'ai été où on m'appelait ... à l'audience... y présenter mon cas à la justice du roi des soûlards, le juge de paix Marseillant.

CHAPITRE V

Le juge Marseillant entra cérémonieusement dans la salle. Puis il s'assit à la place d'honneur, et prît un air de bon gros père, prêt à s'amuser énormément. La rosse de Poitou, l'huissier en robe de curé, nous appela notre affaire à tue-tête « Garain contre Garain ». Alors mes cinq coquins s'avancèrent, tous côte à côte et le nez en l'air. Il y avait là en ligne le grand Ugène, le Carriot et la Carriote, le Baptiste et le Tiennot. Le greffier était ce vieux loufoque de père Charbonnier, qui griffait le papier d'un air sauvage. N'ayant jamais ri de sa vie, il n'allait assurément pas commencer ce jour-là. Ses grosses lunettes brillaient comme des disques et effarouchaient les petiots. L'huissier n'avait

rien à faire que d'être rogue, et moi abasourdi.

Tout le reste de la salle était rempli par le pays de Gevrey. C'était toute une bande d'effrontés, en tête desquels ces amis, ces bons amis, goguenardaient : le boucher Ruchard avec son grand tablier croisé hardiment, le charcutier Rabiot, malin et attentif comme un singe, le chef-cantonnier avec sa casquette fortement galonnée, le père Pape l'air vexé, les deux Vaissin comme deux abrutis... Joignez à cela les débitants avec leur sans-façon de bavards, les gens du bâtiment en culotte de faraud, et les vignerons en gilet de malgracieux. Et à travers toutes les jambes cabriolait une équipe hargneuse de petiots.

On nous appela donc, ainsi que je l'ai dit. Or, tout de suite une petite voix canaille clâma avec audace : « Je représente femme Marie Nicolas Champchenis. » Ce n'était ni plus ni moins qu'un avocat dijonnais... un ch'ti gars à qui je garde une rancune de Corse. C'était un court maigriot, avec des yeux pointus de malice, une hardiesse de forban, et de fines moustaches à se faire dorloter des filles.

Ce fut lui qui parla d'abord.

Il commença par flagorner, et déclara qu'il était devant un juge de bon sens. Il n'allait pas plaider... non assurément. Il se bornerait à un simple exposé de l'affaire. Et moi, entendant cela, je disais tout haut : « Hé ! ch'ti gars !... hé ! ch'ti gars !... » Mais le juge me fit taire d'un air grognon qui me rendit coi jusqu'à la fin.

L'avocaillon alors, qui tenait à gagner sa journée, expliqua par tout un détail de chiffres qu'il n'y avait pas eu de liquidation faite, et que j'étais donc redevable. Tout cela fut raconté dans un jargon farouche, où le coquin semblait sûr de lui.

Puis ceci dit, voilà mon petit grêlé de gredin qui se tourne vers moi et qui commence à m'entreprendre avec sa voix de fifre et d'un air de fête. Oh ! la canaille !... Il était à l'aise !... Son petit doigt malingre dansait et voltigeait de mon côté comme une guêpe. Pendant deux bons quarts d'heure il tint sur mon compte des propos sans gêne. Moi, j'étais stupéfait de voir tout ce qu'un adroit menteur peut faire de sa langue... Ah ! c'est un bel outil !... Ah ! il en a

jacassé, l'avocaillon !... Il allait !... Il allait !... un train d'enfer !... Et les mots me pétillaient au nez avec insolence comme un feu d'artifice. C'était l'explosion continue de malices féroces. La salle se tordait de joie. Moi, tout abasourdi, j'avais l'air assommé du dindon plumé qui prête sans plaisir son ventre à la farce truffée.

Il parla de toutes les filles que j'avais plus ou moins connues... de celles que vous connaissez déjà, pardi... de quelques autres aussi, cueillies au vol... et d'une autre fille de la montagne dont je ne vous ai rien dit non plus; car, à l'âge où j'en suis, je ne me rappelle voire pas si j'ai réellement couché avec elle... ou si c'est avec sa sœur... ou si c'est avec une tante.

Tout y passa, vous dis-je. Ce maigrichon de doigt insolent nous promena à travers toutes mes farces, insistant même comme un polisson là où moi je n'avais fait qu'effleurer en passant... Pas un mot d'ailleurs sur les scrupules de tous genres que j'avais de temps en temps !...

... Et le cadet n'y allait pas par quatre chemins. Il me chargeait de toutes les paillardises des trois pays : Côte, Montagne, et Pays-Bas.

Or dans trois pays aussi copieux, il n'y a pas que moi en état de coucher avec une fille, voyons !... Mais non : tout m'était mis sur le dos. C'était au bas mot deux douzaines de bâtards chez qui le Dijonnais reconnaissait ma graine.

Il tira parti aussi de mes légères soûleries. Il voulut y voir un esprit de suite que je n'y mettais pas.

Pour conclure tout cela, l'avocat, d'un air cavalier, prit sur lui d'affirmer que j'avais toujours été, même étant petiot, la belle rosse qu'il venait de présenter. Pour cela, il me ramène du fond de l'enfance deux ou trois histoires de champs-ès-vaches qui ne m'étaient pas très avantageuses... Et il fallait entendre cette parole qui giclait comme le robinet de toute une cuve de vinaigre !... Il me montrait du doigt, l'insolent !...

« Regardez-moi — glapissait-il — regardez-moi un peu comme elle se campe... cette joyeuse figure ronde et canaille, bien rose et bien charnue, qui a toujours un air gourmand d'embrasser les demoiselles à pleine bouche !... Regar-

dez-le s'il est frais, portant et content de lui... ce joli-cœur... avec sa courte farce de moustache troussée à la santé des filles... avec ses petits yeux farauds, bien en chair, couleur de rôti, et dont les regards truculents semblent larder les femmes !...

« ...Le voilà, le grand martyr du pays !... Le voilà celui qui s'est usé les bras jusqu'aux épaules pour élever les siens !... qui s'est usé jusqu'à la corde pour nourrir ses frères et sœurs !... La voilà bien, la victime du devoir !... le héros de la famille !... le bourreau de lui-même !... Le voilà dans tout l'amaigrissement affreux qui suit les grands sacrifices !...

« ... M. le Juge de Paix, il vient vous demander cordialement la permission de garder la bien chétive part d'héritage de ses frères et sœurs... à cause de sa vie de jeûne et de charité... Vraiment, vous ne pouvez pas lui refuser cela !... D'ailleurs il vous le demandera de cette voix grassouillette et amourachante qui obtient tout... qui, dans chaque maison, fait déshabiller la fille, et force les parents à lui tuer le cochon... Ah ! il marque son passage, le fripon !...

Et voilà !... c'est cela une tournée de facteur !... c'est cela sa vie !... Tout pour lui !... rien pour les autres !... »

Or, à ce coup-là, voilà le ch'ti bavard qui s'arrête soudain !... Il change de ton... tremblote les phrases... les mouille de larmes... et, avec des mots apitoyés, avec des gestes bénisseurs, avec des tendresses dans les yeux... il commence un éloge des cinq...

Ils étaient ci... ils étaient ça... Toutes les vertus !... Toutes les soumissions !... Je les avais exploités et dominés : c'étaient de pauvres petiots... des victimes. Et donc ainsi le grand abruti d'Ugène avait, sous son tricot rapiécé, un cœur de martyr... La Carriote était douce comme un mouton... Le Tiennot et le Baptiste étaient aussi des êtres d'élite qui pensaient à bien des choses. Mais, renchérissant sur tout cela, le méchant avocat que la Champchenis payait, déclara que celle-ci était tout bonnement une sainte qui sentait le Paradis à plein nez.

Pensez un peu si mes cinq coquins étaient fiers en entendant cela !... Le grand Ugène, la bouche ouverte sous son gros nez en pyramide,

et les yeux plissés de bien-être, savourait le discours d'un air d'heureux goguenard.

La seule réserve que le méchant séchon d'avocat voulut bien faire, ce fut de reconnaître qu'ils étaient cinq imbéciles : « Ils sont tous les cinq aussi bêtes et aussi bornés l'un que l'autre... Est-ce étonnant, si ce vorace Jean-Gilles les a tant exploités et dépouillés !... »

Mais comme les cinq semblaient surpris de se trouver si bêtes, il y eut pour moi soudain un revenez-y du méchant avocassier. Voilà que je lui parais redevenir l'être intéressant !... Je lui parais la seule forte tête de la famille. J'étais un dégourdi... Il y avait de l'idée en moi : l'avocat ne le cacha pas. Il rappela les études que j'avais faites. D'après lui, j'aurais pu beaucoup... Je l'entends toujours bramer... C'est de l'éloquence que j'ai retenue, car elle me coûta cher.

« ... Ce jovial rossard... cet alerte fripon tout pétillant de gaieté rustaude... cet orateur de café frotté au journalisme des Rouges... ce bon vivant paillard plein de cordialité très roublarde... généreux quand ça lui profite, et franc quand ça lui rapporte... très bon cœur quand

on en reste aux promesses et aux intentions... au fond âpre aux sous, dur aux siens, indifférent à tous... mais c'est notre bon paysan bourguignon tel que le bâtit sans pitié sous nos yeux un siècle qui ne croit plus à rien !... »

...Pensez si notre Dijonnais parlait gras en disant tous ces beaux mots !... Voyez d'ailleurs le malin !... Ne le devinez-vous pas ?... Cette férocité pour nous, paysans républicains... c'était une manière de flatter les bourgeois, et de dorloter le gouvernement. Car le ch'ti finaud flairait déjà dans le Président un Empereur pour l'année après.

Enfin le misérable avocassier s'est assis d'un air qui semblait me dire : « Voilà ma journée gagnée !... A toi maintenant, mon vieux !... Débrouille-toi ! »

Mon tour étant donc venu de parler, je commence d'un ton un peu bourru :

« Eh bien !... Et bien !... Monsieur le juge... voilà donc ce qu'on sait faire en justice, chez vous, d'un honnête homme !... Vous le voyez

cependant : j'ai laissé parler ce bavard... J'ai fait ça pour vous... Mais devant de telles menteries, moi qui ne mens jamais...

— Ouè là là !... » crièrent dans la salle deux ou trois Judas.

Ce petit colérique de père Pape donna de la voix :

« Il ne dit jamais deux menteries à la fois ; mais elles se suivent de près.

— M'sieu le juge — protestais-je — je n'ai jamais volé.

— Oh ! — criait ce traître de Rabiot — il ne vole pas, mais il oublie de laisser.

— Hé ! — répliquait le cordonnier Poinsot — il s'imagine qu'il a oublié quelque chose quand il n'a rien pris. »

Alors moi, voyant la salle rire et tous goguenarder de moi, je perds le sens, et je me mets à leur crier des sottises à tue-tête :

« Tas de brutes !... »

Et comme ils piaillaient tous :

« Tas de soûlards !... »

Cette fois ce fut dans toute la salle un hurlement de joie...

« Hé ! Garain ! — me fit le juge en s'amusant d'un air bonhomme — pourquoi parler de cela ?... Chacun sait bien que vous et moi nous ne nous soûlons pas plus l'un que l'autre. » Hé parbleu ! cette vieille rosse, soûle 31 jours par mois... même en février... eut le succès qu'il cherchait. Mais moi je pris un air sévère, car je n'étais pas d'humeur à rire :

« Monsieur le juge... j'avais trente ans, que je ne m'étais encore jamais soûlé... »

Du coup il y eut une grande huée dans la salle :

« C'est comme pour les filles — braillai-je — il y a un rien de temps que je me suis décidé à coucher avec... »

Mais ce fut alors une vrai tempête de rires et de huées, à en rompre les murs. C'était ma foi bien inutile de me défendre contre un pareil bétail... Tout tremblant de rage j'essuyais l'averse de sueur qui me tombait du front...

« Gilles — me fit doucement le juge — parlons donc de votre affaire !... »

Mais j'étais surexcité. Tout ce que je pus faire et dire, ce fut de montrer le poing à cette

gueuse de Carriote qui levait sa tête de serpent, et de l'interpeller :

« M'sieu le juge... j'ai torché le cul à ça... et aujourd'hui ça me traîne en justice pour un vieux carcan !... »

Ah ! là-dessus voilà les cinq de faire le tapage...

« Dis voir point de mal du chevau !... Il te valot bien !... » grognait le grand Ugène de sa voix cuivrée...

« Ah ça ! — fit le juge — quel âge avait donc ce cheval ?...

— Ce chevau-là ! — vociférait l'Ugène — hé bien ! malgré son âge c'étot une vraie jeunesse !...

— M'sieu le juge — ajouta la Carriote — c'était un cheval grassouillet... qui avait bien de l'entrain... plus que moi... plus que vous...

— Oh alors !... » fit simplement le juge sans rien trouver de plus à dire. Cependant comme les cinq continuaient le tapage, il les fit taire : « Allons !... allons ! vous autres ! fichez-nous la paix, et qu'un seul parle pour tous !... Quel est le plus âgé ?

— Ç'a moué, répondit le grand Ugène.

— Hé bien ! Vous répondrez seul à la partie. »

La Carriote protesta :

« Oh non ! M'sieu le juge ! C'est le plus âgé ; mais c'est le plus bête...

— Raison de plus ! — brailla l'Ugène — je voulons lui répondre à tout ce qu'il dira... Et en voyant c'ment un pauvre imbécile c'ment moué a de force contre le coquin, vô jugerez voire de ce que pourrô faire les quatre autres... la femme surtout... Car rien qu'un quartier de ct'elle-ci, ça bin des meillons de fois plus ch'ti et plus finaud que vô et moué... »

Cependant je me disais en mon par-dedans :

« Hé !... Si c'est là l'orateur de la troupe... bonne affaire !... Nous allons rire. »

Et là-dessus je commence :

« M'sieu le juge, vous voyez devant vous cinq rosses. C'est moi qui leur ai donné la pâtée ; et dans cette bande de gouris, il n'y a pas gros de graisse comme une prunelle qu'elle ne me soit due !... »

D'une voix de gros cuivre cérémonieux, le grand Ugène donne alors la réplique :

« La griaisse que t'ayons mis sur nô,... il y

en a à peu près autant sur une baguette à fusil. Ct'elle-ci, qui fait de l'effet, ça à nô... C'a nô qui nô la sommes fournie avec nos sous.

— Heu la !... c'est pour vous que j'ai usé mes forces et dépensé ma vie.

— T'as usé le soleil, et dépensé d'la langue.

— Hé lâche !... j'ai failli en crever.

— C'est ça !... Il crievôt de bien être dans sa peau, et c'étôt pour not' santé !... Voyez-vô ça !...

— Oh ! voilà qui mérite des claques !

— Avise voire un peu de me toucher iqui !... V'là le juge !...

— Hé ! grand feignant ! C'est pour toi cependant que je me suis surtout privé ?...

— Te priver !... toué !... Mais tout le boñ repas était tojôr pour toué !... Et après, tu croisos tes deux mains dessus ton vientre plein, en ayant l'air de nô dire : « Tout repose là en paix ! »

— M'sieu le juge... Voilà cependant ceux pour lesquels j'ai pendant dix ans été debout depuis le petit matin jusqu'au soir.

— Oué là là... Vaut bin mieux entendre ça

que d'être sourd !... Mais, coquin ! t'as jamais entamé le matin... La rosée était pô toi un ogre ; et le tantôt, le soleil avot la griffe d'un lion.

— Mais voyons !... M'sieu le juge ! Voyons un peu !... Interrogez donc les gens !... Renseignez-vous !... Demandez-le partout, bonsoir de bonsoir, si je n'ai pas été un des forts ouvriers de la terre !...

— Oué donc !... Travailler la terre, toué !... Ah !... si les champs étaient des saucisses, et les carrés de vignes des entrecôtes... ah oui !... alors !... tu les travailleros avec bin de l'amitié même !... Mâ la terre telle qu'elle est... avec du gravias... avec de l'endurance... et située bin loin du bras... jamais te ne t'y ai fié !... Et tu ne l'ai jamais connue dure que quand tu t'as couché dessus !... »

Et en disant cela, mon grand idiot secouait bêtement en air un doigt gracieux comme une corne. Moi j'en étais fou de rage, et je leur hurlais tout mon soûl :

« Gredins que j'ai nourris !... que j'ai grandis !... que j'ai mariés !...

— Ah ça, ça vrai — riposta la ganache — ç'a bin en effet de sa faute si j'ons épousé. Ne pouvant nô tuer, et n'osant point nous faire jarre pire, il nô z'a mariés !... V'là le coquin, tenez !... Il est là tout entier !... »

A ce coup-là, le juge, qui sentait son déjeuner chez lui, fit le geste de cesser le feu. Puis il prononça un leste petit bout de jugement, J'étais condamné à payer vingt francs à chaque coquin. En outre on nous renvoyait nous pourvoir à toutes fins de liquidation. Enfin j'eus les frais par surplus. Et les sans-cœur de Gevrey applaudissaient !... Et voilà la justice !... Et c'est ça un juge !... Gros soûlard, va !... Il s'en allait en ayant encore l'air de se fichtre de moi !...

Le grand Ugène triomphait, et répétait bêtement :

« C'a pas dommaige !... Depuis le temps qu'on étaint volé !... »

CHAPITRE VI

Après le procès, j'en ai eu pour six semaines de tracas. Il fallait une liquidation, paraît-il. Les cinq coquins en voulaient en effet au ch'ti mobilier, à la maison, et aux deux bouts de champ que j'avais gardés. Il se fit alors tout ce qui se fait en pareil cas. Un coquin de notaire descendit de Gevrey. Un calepin et un crayon à la main, il numérota tout ce qui se trouva dans la maison, sans faire grâce à une assiette. Bref, ce furent six semaines de paperasseries, de notaireries et de chiffreries, sans compter un beau barbotage de racontars et de ragotages, dans lequel la langue pointue du pays put fourcher tout à son aise comme en plein fumier.

Puis, la vente aux enchères de notre chez nous eut lieu. Le gros crieur, le Chassaniol, monté debout sur une barrique vide, brailla en notre honneur pendant tout un après-midi de dimanche, en face d'une petite foule. A force de cracher et de vociférer, il vint à bout du mobilier et du petit domaine. Je pus encore coucher pendant dix jours à la maison. Enfin, j'ai dû céder la place au nouveau propriétaire, un étranger, un certain Noret qui était établi dans le pays depuis seulement une trentaine d'années à peine.

Disons-le en passant : ce pays-ci est la proie des étrangers. La Côte surtout a affaire à eux. Peu à peu tous ces villages ont été croqués par des bandes d'ours descendus de la montagne. On a vite fait maintenant de faire d'un charbonnier un vigneron propriétaire. D'autres sont venus de plus loin encore. Ils ne rient pas, sentent le seigle et tiennent du rocher. D'autres parlent auvergnat et font le troc. Ils vont répétant : « Il y a de la rencontre qui vaut du neuf et ça coûte moitié moins cher. » A force de grimaces comme ça, et après avoir fréquenté pen-

dant quinze à vingt ans les vieux fers et les boîtes à sardines vides, un beau jour ils achètent une maison, portent veston, parlent gras et font les Parisiens.

Et moi aussi je suis venu m'installer à Gevrey. J'ai quitté Saint-Philibert. Il le fallait bien. J'ai été louer un petit logement aux Baraques. Les Baraquais m'accueillirent en gouaillant, comme à leur habitude. Mais leur gaieté et leurs repas de cochon m'ont bien vite mis à l'aise. J'avais besoin en effet de consolations. En fait de propriété à moi, bien à moi, il ne me restait guère plus que mon carnier à dépêches. Dans tout l'univers — qui est cependant grand, et qui même n'en finit plus, dit-on — je ne possédais pas grand comme l'ongle de terrain ; et en fait de parenté à aimer, il ne m'en restait pas de quoi en garnir le creux de la main.

Aussi, pour qu'il ne soit plus jamais question de ces coquins de frères et sœurs, terminons-en tout de suite avec eux.

Le grand Ugène, de plus en plus battu par sa bourgeoise, s'est mis à boire la goutte. Il sentait l'eau-de-vie comme une vigne en fleur, et

on pouvait le suivre à la trace. Il s'en alla ainsi, de glouglous en glouglous et de triques en triques, finir au fond du bois accroché à une belle corde neuve. Avec un air d'heureux goguenard, il y tirait une langue d'un demi-pied avec déjà les mouches dessus.

Après une vie rageuse de grippe-sous, la Carriote et son bœuf, le Tiennot et sa garce, sont tous quatre morts sans enfants. Qui diable peut encore penser à eux?

Le Baptiste — harcelé par la guigne et le mauvais temps, et dégoûté des denrées — est parti pour Paris avec sa famille. Ce fut là une équipe d'archi-malheureux, dont on a fini par ne plus jamais entendre parler.

La Champchenis seule vit encore. Elle mène une vie très bourgeoise et très dévote. Elle a hérité en effet de la vieille tante Elisabeth et de tous les Champchenis. A la tête d'une vraie fortune, elle est alors allée à Dijon, s'y retirer, y faire la dame quêteuse, et y fréquenter les petites messes du matin. Quand on lui parle des Garain, ou même seulement du Pays-Bas ou des fermes... elle fait la sourde.

***

Moi cependant je continuais la vie de facteur ; et je me disais en songeant à tous ces gueux : « Ouè donc ?... C'est ça la parenté !... C'est ça la vie !... » J'en voulais à tout le monde, au pays, à la France et à tout l'univers... J'étais dégoûté de tout : « Le gouvernement qui laisse faire ça est un lâche... C'est un grand voleur... La Terre tout entière, et le Ciel par dessus le marché, ne valent pas un litre... Il y a les anges par là-haut, dit-on !... En fait d'ange, je n'ai jamais entendu que le tonnerre qui braille à tue-tête, et assomme à coups de foudre !. . Est-il chrétien, celui-là ?... Et la grêle, c'est-il une première communion ?... »

Peu à peu la colère me vint ainsi. Elle m'empoigna comme à pleine gorge. J'en perdais la tête. Je rageais, je dérageais et j'enrageais sans cesse tour à tour. Sans cesse il me passait dans la cervelle des idées... comme une envie de vitrioler tout l'univers. En mon par-dedans je grondais tout seul : « Ah ! tas de gueurlus !...

tas de grimaciers !... tas de sans-cœur !... Ah ! vous êtes la canaille !... Ah ! vous êtes ceux qui m'ont ruiné, et le pays qui s'est fichu de moi !... Eh bien, attendez voir un peu que je vous fasse grigner les dents à mon tour !... ... Vous avez fait avec moi les démons !... Eh bien ! moi je vais faire le patron, et être le Satan du pays !... Je vais vous dorloter à coups de matraque !... J'aurai la douceur qui assomme, et la générosité qui accommode à la vinaigrette la réputation des gens ! Oui, j'aurai un amour du prochain tout garni de griffes !... »

Vous ai-je dit que je ne croyais plus rien ?... « Le Paradis ?... Ficelle, cela !... J'en ai assez de faire l'effarouché et la bête à bon Dieu !... Et puis, aller vivre là-haut avec rien à se mettre sous la dent que des rayons de soleil frits et le clair de lune en guise d'apéritif !... Et là-haut on trouverait tous les gèneurs, et rien que des filles à grimaces !... Merci donc bien !... J'aime joliment mieux faire mon Paradis sur terre, dans une vie de casse-croûte, de vide-bouteilles et de trousse-jupes !... »

Et c'est alors, qu'en fait de vengeance, je me

suis décidé surtout à profiter de la vie aux dépens des jocrisses. Voyez un peu : j'avais bon pied, bon œil, du nerf et de la dent, un sang chaud, un caractère de casse-cou, une soif de musicien, un gosier à avaler le verre à vitre... « Hé ! profitons-en, que diable !... Hardi ! bon Gilles !... Hardi à la ripaille !... et gare aux filles !... Attention, tas de rosses !... En place pour l'escrime à la fourchette, et la manœuvre du cotillon !... Garde à vous, et en joue... feu partout !... Je ferai ripaille jusqu'à ce que j'en crève !... Je mangerai les cochons comme pour en détruire la race !... Et je ne cesserai de trousser les jupes, que quand je trouverai dessous la figure d'un honnête homme !... »

***

Au fond, voyez-vous, tout cela c'était parler pour ne rien dire. Je n'étais pas si méchant que cela... Et en définitive cela s'est borné pour moi à faire tout simplement la gouape.

J'en avais surtout aux filles. Un à un j'ai éveillé

à l'amour tous les jeunes tendrons du pays. Je crois bien ma foi qu'elles y ont passé à peu près toutes, successivement, l'une après l'autre, maison par maison, et comme il se doit.

Ah ! j'étais malin, brigand. Je préparais d'abord la petite. Par les mots et les caresses, je la mettais à point. Puis, je me faisais aider par le reste de la famille. J'y allais en effet du grand jeu. Je parlais mariage aux parents... Et dame !... un facteur comme prétendu... ça ne se trouve pas au pied de chaque épi !... Je faisais alors le gaillard et le tendre !... Je causais au père avec la larme à l'œil. Je versais de temps en temps sur la mère les petits mots de tendresse qu'il faut. S'il y avait d'autres petiots, je les embrassais tous à plein tas. Bref, l'affaire était entendue, bâclée... La petite, elle, heureuse et nerveuse, ne se tenait pas de joie. Elle faisait celle qui s'affaire au feu, à la cuisine et aux casseroles. La voyez-vous, cette chère fille ? — Car toutes elles se ressemblent — ... Jeunette, endimanchée, la taille pincée, le tablier clair, le petit visage rose et brillant comme une cerise... amoureuse, espiègle... toute au plaisir de me voir et de m'être

promise !... Les parents, eux, se gonflaient.

Et moi je devenais comme l'enfant de la maison. En mon honneur, on tuait le cochon... On saignait les poulets... On coupait le cou des canards... On écorchait les lapins... Et le poêle ronflait, le four chauffait ; tout était feu et brasier ; toutes les flammes de la ferme étaient debout pour me dorer les flans, me saisir les rôtis, me gonfler les brioches et me cuire les civets. Les huiles dansaient dans la poêle sur les beignets et les fantaisies. Et nous deux la petiote — grisés par ces odeurs croustillantes, et par nos caresses, et par le feu de nos âges — nous nous en donnions à pleine bouche... Et hardi donc aussi de cabrioler dans les coins !...

Puis quand le père et la mère commençaient à s'inquiéter et à me tavasser — et avant même que l'enfant gênée vit arrondir sa taille — alors... je me donnais du champ ; et j'allais ailleurs éveiller un autre tendron... lever d'autres cottes.

Toute cette bonne cuisine et cette saine vie me profitait. Les gens disaient de moi : « Comme il est portant, ce brigand !... Le voilà gras et frais, l'œil rosé, la peau tendue pire qu'un cochon !... »

Et ainsi, tout bedonnant du ventre, tout écarlate des joues, la gueule tordue sans façon, je m'en allais de fête en fête et de ferme en ferme, promenant partout mes chansons, mes gaillardises et mes yeux farceurs. D'ailleurs on ne m'en voulait pas ; et les gens aimaient joliment mieux me voir tâter à leurs filles qu'à leurs écus.

Et remarquez même que tout le Pays-Bas m'aimait. Il a toujours en effet aimé les vivants. Et puis j'y rendais bien des services. Car je peux le dire : il n'y avait pas de fête sans moi. Pas un repas de noces ou de fiançailles, de communion ou de confirmation, de baptême ou d'enterrement... pas un repas de cochon ou un tue-chien de moisson, où je ne sois de la tablée!... Dans ce Pays-Bas, rien ne se faisait sans moi : pas possible de rien faire et défaire... de rien bénir, rebénir, surbénir... pas de petiot communié, de vieille femme enterrée, de grosse bête tuée... sans que le joyeux facteur ne soit là pour la mémoire de la chose, et calé un des tout premiers le ventre à table !...

Et que voulez-vous donc ?... Les femmes sur-

tout raffolaient de moi. De par tous les diables, elles n'avaient pas tort !... Je n'étais plus cependant de première jeunesse, direz-vous. Certes oui, je n'avais plus la gaucherie et la nonchalance des jeunes caresseurs. Mais j'en étais à l'âge alerte et narquois, où l'on a déjà tout le pittoresque et l'expérience du vieux drille. Voyez-moi plutôt, tenez, et dites un peu si ce n'est pas là le vrai cadet réveillé !... Voyez-moi avec le képi en bataille, frisé et déluré, la lèvre friande, l'œil canaille, le regard en accroche-cœur, le nez bambochard, la moustache troussée !... Et avec cela, guêtré et grassouillet, le carnier dans les reins, la blouse au vent, et dans l'âme toute la gaillardise du plus fier pays de la terre !...

Par l'ordre de l'Empereur Napoléon III, tout frais couronné, le Pays-Bas commençait en effet partout à se sentir pousser les blés de rapport. La terre rajeunissait à vue d'œil. Les prix des denrées et ceux du bétail montaient à qui mieux mieux. Le veau faisait de l'or. Les betteraves et les artificiels fournissaient les écus. Ah ! il y en eut alors de la santé et de l'aisance dans ce Pays-Bas !... Le samedi, jour de marché à Di-

jon, les routes sonnaient partout sous les carrioles. Le dimanche, partout bals et festins !... On jouait aux quilles jusqu'en plein bois. Le grand Baudoin, dit Baudoin l'Écarlate, rassemblait dans son bois les garçons de peut-être vingt pays. Tout regorgeait de filles et d'écus, de rires et de rôtis. Tout ce pays plat rigolait de partout à pleines dents. Pendant ce temps, dans sa côte séchée jusqu'à l'ongle, le vigneron ruiné par le mildew, suçait son pouce, et crampi près de ses trois poules, il braillait misère en maudissant la Création.

Pensez si j'ai fait mon profit de tout cela !... Cependant je dois dire qu'on m'en a prêté plus que je n'en ai fait. On mettait tout sur mon compte. Dès qu'une fille était mise à mal par un galant marié, elle pleurnichaillait mon nom. Alors on la comprenait et on l'excusait ; car, disait-on de moi... « ce n'est pas un pirate comme celui-là à qui une innocente peut tenir tête »... Je devenais même ainsi la ressource des pays voisins. Moi, comme un imbécile, je m'enorgueillissais. Mais tout de même j'en ai vu défiler un fameux troupeau... J'en ai eu des blanches

et des roses... des brunes et des rouges... des pâles et des rousses... Ce sont d'ailleurs toutes de gros joujoux charnus toujours bâtis de la même manière... le sang fouetté par le démon, et gros de cervelle comme un radis. Allez donc vous marier, et faire de ça une femme de facteur !... Aussi j'ai tout croqué au passage, au fur et à mesure de l'appétit, sans me soucier de me garder une poire pour ma soif.

***

Je fus aidé cependant.

J'ai eu en effet en ce temps-là une bande d'amis tous plus fameux risque-tout que moi.

Le mieux en chair fut le boucher Cornillont. Il n'était pas comme nos bouchers de Gevrey, qui sont aussi bons garçons que leurs agneaux, font le métier par bon cœur, et mettent de l'amitié jusque dans leur façon de tuer les veaux. C'était, lui, le riche boucher dijonnais; et il ne tuait les bêtes qu'en l'honneur de la bourgeoisie. Il n'aurait pas vendu à d'autres gens... même gros comme une puce de faux-filet. Il s'en venait courir en carriole le Pays-Bas, y râfler tout le

veau blanc, et y pirater tout le jeune mouton. A moitié maquignon et aux trois quarts forban, il était le beau soûlard et le fier gueuleur... Je n'ai jamais eu meilleur compagnon...

A côté de ce gros père, les deux Vaissin étaient deux crasses. Ils avaient pris le parti de ne rien faire et ils y mettaient tout leur courage. Mais je vous en ai déjà sans doute parlé de ces deux monstres rageurs, à la gueule de carnassier, et à la figure en coup de pelle. L'aîné, surnommé le Basset, était lui aussi un chéri des dames ; mais il en faisait le cas qu'il faut en faire, quand on aime à être marié avec toutes, pas plus de trente minutes avec chacune. Certaines fois il me fit tort. Un soir par exemple j'étais allé relancer une bonne grosse amie de tout le monde, ouverte au public, mais bête comme un poulailler. Or ce soir-là j'ai reçu à travers la nuit un coup de pied aux fesses qui m'a paru venir de ce Basset. Mais on ne voulait réveiller personne dans la maison. On n'a donc pas soufflé mot ni l'un ni l'autre. Plus tard il ne m'en a jamais parlé. Moi alors je ne l'ai pas voulu gêner, et je ne lui en ai pas causé non plus.

Le cadet était moins féroce, mais pas plus franc. On l'appelait le Fausset. Le regard oblique qui barbotait dans les yeux flasques ne valait rien.

Je leur ai cependant rendu bien des services à ces Vaissin. Je leur ai vendu en mains sûres bien des lièvres de collet. N'allez pourtant pas croire qu'ils étaient les deux maîtres braconniers du pays. Vous auriez ainsi fait bien du tort au père Pitois, un veuf, qu'on surnommait le père Colombe. C'était, lui, tout ce qu'il y avait de doux et de paisible dans le pays. Il avait un bon visage flasque, avec de pauvres yeux touchants tellement couleur de tabac qu'ils en sentaient la pipe. Mais cette grosse tête ronde et grise avait, dans les regards clignotants jamais défraîchis, l'air bon enfant d'une innocence qui n'en finissait plus. Il restait en baraque dans les bois ; et dès qu'il avait trois sous ou deux litres, c'était pour partager. Jamais chez lui un quartaut de vin n'a senti le fond de fût. D'ailleurs il vivait plutôt chichement, et faisait son dîner en croquant trois pissenlits. Une fois l'an, il achetait un litre de vinaigre « pour se dorloter un peu », disait-il.

Vous parlerais-je des autres ?... L'imbécile père Pape qui avait toujours l'air vexé et ne dérageait pas ?... Parlerais-je du Biscuit ? Mais ce n'était qu'un pauvre crève-faim flanôcheur et édenté, qui n'a peut-être pas sorti trois fois par an les mains de sa poche. Le José même mériterait-il que je vous en parle ?... Un grand imbécile, biscornu et méchant, gouailleur et andouille !... Pour tout dire, un Grille-Pattes ressuscité dans un piège à loup !... Le père Ramoneur était peut-être, lui, un ancien Savoyard... Nous avons eu aussi quelque temps avec nous une espèce de farouche forban, une petite tête fripée de bandit insolent. On le surnommait « l'officier » On n'a jamais su ni son nom, ni son pays. Et un beau jour, il est parti comme il était venu, et sans rien dire de lui. Pas bête d'ailleurs, l'homme...

Un jour je lui ai demandé pourquoi il s'était fixé dans ce pays.

« Écoute, feignant ! — me répondit-il — j'ai traversé la terre entière, et tout s'y ramène à deux bandes de gens. Au nord de Paris, il n'y a guère que le brouillard et les ours ; le pays a

a un goût de poisson, et l'homme des airs de saindoux. Au contraire, au sud de Lyon, rien à gagner que des coups de soleil, et rien à fréquenter que le nègre et la crasse. Le pays y est de la pierraille dépenaillée ; et, il faut partager tout ce qu'on a avec ses poux... le reste avec les puces. Mais ce pays-ci du moins est suffisamment entrelardé. Aussi on y a un peu de répit, et j'en profite. »

Avec cela, vous voyez, j'étais bien renseigné !

***

Les voilà donc, mes gens !... Les voilà ces amis ! ces bons amis qui m'ont entraîné aux bêtises ! ... Ah ! il n'y eut pas de ma faute : j'avais un trop bon cœur qui me laissait sans défense, et la canaille en profitait. Tout compte fait, j'étais plutôt l'innocent de la bande. Vous en doutez !... Hé bien ! écoutez un peu ceci !...

C'était par là vers la fin de 52. Les Vaissin et moi nous avons eu comme un besoin d'argent. Or un notaire de Gevrey m'avait donné, de la main

à la main, huit cents francs en me recommandant de les remettre de sa part à un marchand de bois des Pays-Bas. Là-dessus, les deux Vaissin, aidés par le grand José, se sont offerts pour me dévaliser à l'amiable. J'ai accepté, car ils se seraient peut-être passés de mon consentement. On s'est ainsi entendu sur place au coin du bois de Fanagon. Je m'offris tout bellement à recevoir, là, sur le champ, quelques chiquenaudes qui me permettraient de faire l'endolori pendant deux ou trois jours. Les autres gars feraient les dévaliseurs; et, par la suite, me remettraient une moitié des huit cents francs.

Voici donc mes gars qui me tombent dessus. Ils y vont avec un entrain inattendu, à coups de pied et à coups de poing. Ah mais !... je gueulais, moi !... On n'était pas convenu de cela !... Mais ce gros lâche de Basset se contentait de dire : « Il faut de la semblance » ; et il m'écrabouillait la figure à coups de poing, pendant que le Fausset m'enfonçait les côtes, et que le José me broyait à coups de pied... Pensez si j'ai braillé fort !... Il y eut surtout un certain coup de talon ferré sur le tibia qui me le déshabilla

d'un demi-pied de chair. « A l'assassin ! » ai-je hurlé. Mon coup de gueule aurait réveillé des gendarmes jusque dans les Pyrénées. Les gens de Broindon m'entendirent. Cela me fut avantageux. Ces hurlements m'ont plus innocenté que trois semaines de discours d'avocat. On m'a plaint, sans cependant pouvoir me trouver mes assassins.

J'en ai eu pour mes quinze jours d'hôpital. Après quoi, désenflé et cicatricé, j'ai repris ma tournée.

Ma première visite fut pour les Vaissin, à qui j'allai réclamer mes sous. Mais les drôles firent la bête : « Qu'est-ce qu'il dit ?... De quoi parle-t-il ?... »

« Allons !... Allons !... — fis-je — pas de grimaces ! . Payez-moi ou je vous fais coffrer !... »

Mais ils rigolaient. Ils me prétendaient leur complice, et me croyaient les mêmes risques qu'à eux. Je les ai détrompés :

« Votre complice ?... Moi ?... Vous m'avez trop bien arrangé pour qu'on le croie. Voyez un peu mon tibia !... Voyez cette belle cicatrice bleue !... Elle crie ma loyauté tout du long de la

jambe. Vous m'avez écrit tout au large, sur les côtes, sur les fesses et sur la figure, que j'étais un honnête homme, un fort innocent. Allez-vous vous en dédire maintenant ?...

— C'est vrai — fit le José — on a été un peu trop vif. On croyait qu'un facteur avait la peau plus dure. Allons! payons-le !... C'est quatre cents francs à lui donner.

— Voilà parler ! — répliquai-je — mais maintenant il faut ajouter à la somme de fonds, l'hôpital, la voiture... le dérangement... — Les gars se regardaient un peu ébaubis. Mais moi je continuais : — Il y a aussi de petits déboursés : j'ai dû faire les quatre heures à mes frais. Or les quatre heures sont chers ; car, chez les blessés, il faut le bon vin. Enfin, je veux vous faire un juste prix : avec six cents francs, je vous tiens quittes de tout. Si demain, à sept heures du soir, je ne les ai pas, je serai heureux d'avoir une occasion pour aller prendre un verre avec le brigadier de gendarmerie. »

Et je suis parti, laissant mes gens faire les plaisants : « C'est ça !... Attends-nous !... Commande le vin chaud !... »

... Le lendemain cependant, sur le coup des six heures, le Fausset s'en est venu baguenauder vers chez moi. On alla prendre un verre. On causa de choses et d'autres... « A propos — me fit-il — est-ce qu'on ne te devaint pas quelque chose ?...

— Si fait.

— Y vais te le bailler. »

Il m'a paisiblement remis mes quatre cents francs. Je n'ai pas insisté, et on s'en tint là. L'affaire était réglée de part et d'autre avec loyauté.

***

Mais pourquoi donc suis-je allé vous parler de ces choses et de ces êtres ?... J'ai quelque chose de plus touchant et de plus poignant à raconter.

Vous me croyez en effet parti tout droit vers le crime et embarqué dans la vie de coquin.

... Or quelqu'un s'en vint doucement entraver la fête.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Nous en voici donc arrivés au printemps de l'année 1853. Je n'y songe jamais sans un peu de gêne. En ce temps-là commence une histoire qui ne m'est pas très avantageuse.

Serai-je franc ?... Vous le dirai-je ?... Hé bien !... parfois... une sorte de remords m'empoisonne ; et je vais rêvassant à ce diable d'Enfer, où Satan, qui s'ennuie, fait aigrement bouillir dans ses casseroles les malchanceux et les risque-tout.

Certes, je ne suis pas absolument le genre d'individu qui le concerne. Mais chacun a dans

sa petite vie une bricole d'époque où il fit un brin la gouape. Bref, en l'année 1853, j'ai assez sérieusement fauté. Mais dites bien que je me suis repenti. J'ai pris mon temps pour cela ; et j'y ai passé consciencieusement le reste d'une vie tranquille. Quant à me faire du mauvais sang... je n'ai pas pu m'en faire autant que j'aurais voulu, tellement j'ai été occupé à entretenir une famille... à mettre en état les champs... à bûcheronner le bois... et enfin à être la dupe de cette gueuse de vigne qui m'eût ruiné sans ma hardiesse.

... Il y a un plus grand coupable que moi : c'est le printemps... un printemps qui mit la tête à l'envers à bien des gens, et donna un peu partout des idées folles.

Ce n'était pas un de ces printemps malingres et acides qui suintent la pluie... crachent l'averse, et rincent dans le vinaigre le vent aigre de mars. C'était un printemps moite et doux, avec les airs touchants et délicats d'une demoiselle riche... Les arbres dégorgeaient leurs bourgeons charnus. Un petit polisson dénouait les sources,

renflait les écorces. Une petite vie d'ailes pétillait dans la ramure avec le pourchassement des oisillons ; et les hirondelles nous revinrent avec leurs beaux vols bondissants.

Tous les ans à la même époque, c'est une malchance pour moi. Je m'éveille du carême avec la tête farcie de malices de Pâques. « Hé ! — me disais-je — quelles seront nos nouvelles amours?.. Aimerons-nous la blonde ?... Aimerons-nous la brune ?... Faut-il paillarder à Savouges, où les filles ont le jarret intéressant ?... ou bien réserver ses tendresses pour les filles d'Épernay, qui sont toutes un peu gâte-sauces, mais bon cœur ?... ou encore aller s'enrosser tout bêtement à Dijon ?... ou enfin risquer le coup et prendre femme pour de bon ?...

... Je délibérais... je délibérais... Mais le Diable est venu. Il me soufflait à l'oreille : « Saint-Philibert n'a-t-il donc pas ses jeunes tendrons ? » Je répliquais : « C'est jeunet en diable ! » Mais lui, sans se fâcher, insistait : « Hé mais !... Je travaille tous ces cotillons-là !... Et je n'ai pas perdu mon temps. » Et le grand cornu me sifflait alors aux oreilles des airs de chasse à la

fille, avec les noms de une ou deux jeunesses, qui, rien de temps auparavant, me paraissaient encore de petits verjus. Lui, les déclarait intéressantes.

Mais remarquez que pas une fois le nom de Marie-Rose n'est venu se mêler à celui des jeunesses faciles... Marie-Rose !... Il y a bien des années que je n'ai prononcé à haute voix ce nom-là... Ah !... laissez-moi un instant !... Je revois au loin des saisons oubliées !... des êtres morts !... Pauvre fille !...

Disons-le cependant tout de suite : la chose n'est pas venue de moi... L'affaire est née par la faute des autres, et d'une manière de défi.

La ribote en fut cause. La ribote, et un Cabrioche... Oui... un certain Cabrioche la Frousse... dégourdi comme une écuelle... bête comme un panier... un feignant... un poil à la main... un tire-sous, râpé, fripé, crasseux... un Jean-Jean... Et avec cela, de la prétention : une manière de regarder l'univers et de s'en croire le propriétaire, les airs de finesse d'un monteur de coups, un gros nez qui encombrait jusqu'au bas un visage de jocrisse, un regard couleur de crotte,

une allure de potiche : voilà donc de quoi il était fier notre homme !...

Vous pensez si je me suis révolté en entendant l'imbécile s'en prendre à ma réputation. Il bredouillait, en ricanant dans son verre, des allusions qui ne me plaisaient pas. Exaspéré, j'ai fini par lui mettre le poing sous son gros nez de curé. Là-dessus son bredouillement a changé de sens et est devenu de la politesse. Il voulait seulement dire que, dans le pays, certaines filles étaient à l'abri... même de moi... Telle la Marie-Rose Noret.

Ce n'était pas là une opinion bien méchante. Mais j'avais dans le nez des bouteilles d'un hardi vin blanc par demi-douzaines. J'ai fait le tapage. J'ai prétendu je ne sais trop quoi. Cela revenait à dire qu'il me serait facile de coucher... même avec cette Marie-Rose... Entendez cette vantardise d'ivrogne !... Il n'y avait qu'à en rire... Mais le Démon était présent... Il s'appelait « le Basset ». Il n'a pas perdu l'occasion. Il s'est hâté de me ricaner au nez en disant : « Ce n'est pas là un gibier de facteur. »

Voilà les paroles qui sont cause de tout !...

Là-dessus en effet je me suis rebiffé... J'ai crié fort. J'ai braillé jusqu'à ce qu'un pari fût établi : je coucherais avec la Marie-Rose, et le Basset payerait vingt-cinq bouteilles de bon vin !...

... Le lendemain il ne me restait de tout cela qu'un fichu mal de tête. Quant à songer au malheur de Marie-Rose... non, ma foi !... Il me restait assez de cœur pour être honteux de moi-même, et voilà tout !... Mais le hasard criminel la plaça sur mon chemin, alors qu'elle pouvait si facilement être partout ailleurs.

... « Hé ! — me direz-vous — de qui parlez-vous donc ? » Or, voici... Quelque trente ans avant tout cela, un homme, qui n'avait rien à lui que sa figure de brave homme, était venu faire des journées dans le pays. Il venait de terminer sept ans de régiment pour un de ses frères. Il les avait faits par pure tendresse pour un aîné pas très portant. Ensuite de quoi il s'est établi, ici, dans le pays. Il s'est marié. Il a ramassé un petit quelque chose. C'est tout simplement ce Firmin Noret, qui se rendit acquéreur de notre maison. Il avait de la barbe... de l'entrain... mais il fai-

sait un peu trop le glorieux, et s'en croyait. Sa fille était la brave enfant dont nous parlons. Elle avait l'estime du pays ; et tout aurait très bien marché sans doute pour elle, si je n'en étais pas venu à la rencontrer.

C'était donc par un beau matin d'avril et à la sortie du bois de Pennecières. Il y a là une traverse avantageuse. On coupe au court. Tout en marchant gaillardement à travers bois, j'entendais, aux champs de Prandin, une gaie chanson de fille... Une jeune sans doute ?... La voix était fluette, mais un bon petit cœur devait battre par là-bas, car ces simples mots : « *Où vas-tu, jeune chevrière ?...* » étaient tout frémissants de courage, et d'une résonance tendre qui en disait long... C'était Marie-Rose.

La jouvencelle faisait paître. Près d'elle, la chèvre, d'un air de malice boudeuse, mordillait les viornes dans sa barbiche. Un bon grand chien, tacheté de gris, aux yeux sérieux, allait et venait d'un air avisé et loyal. A ma vue, il donna deux ou trois coups de voix ; puis me méprisa, et s'en alla quereller la chèvre, qui donnait son attention aux blés verts.

Sur ceux-ci brillait le fier soleil du matin. Le ruisseau frétillait avec des écailles. Les petits oiseaux chantaient à bec éperdu. Des tas d'histoires se racontaient par eux dans les feuillages en fête. Et moi je regardais de tout mon cœur Marie-Rose et sa grâce effarouchée.

C'était une charmante figure... un peu mince, un peu étroite, toute prête pour souffrir, semblait-il. Mais le visage était si franc et si pur qu'on s'y serait miré comme dans une source. Il avait de tout petits traits mignons et braves qui auraient tenu dans le creux de la main. Le front était sérieux ; les beaux yeux pensifs et berceurs comme ceux d'une jeune maman... Tout cela bleu et blond !... Moi, je regardais sans mot dire, ému de voir devant moi tant de grâce, et quelque chose que je devinais caché dans l'ombre de l'être : un charme qui m'arrêtait gravement.

... Gênée de mon silence, elle prit un air fâché et appela son chien. La bête accourut avec fougue, et entoura sa jeune maîtresse de ses grands bonds souples et silencieux.

... « N'ayez pas peur, Marie la Jolie !... fis-je tout bonnement.

— Et de qui aurais-je peur ? riposta-t-elle avec une sorte de méprisance fiérotte.

— Ah ! Jeunesse ! Voilà bien vos gentilles crâneries !... Hé !... cela va bien à vous !...

— Oh !... croyez-moi : gardez vos finesses pour meilleure occasion, et passez votre chemin. Personne ne vous le dira de meilleur cœur que moi, Gilles Garain... » Et là-dessus, elle se reprit à cueillir son herbe pour les lapins.

« Oh ! j'entends !... Vous êtes un jeune juge, mais sévère et juste... Mais dites-moi, petite Marie, vous plaisez-vous dans notre ancien chez-nous ?...

— Mais oui, au vrai ! fit-elle en se remettant droit et avec une douceur de ton qui me la rendit déjà chère. Vous la regrettez sans doute, votre maison ?

— Petite Marie ! vous avez fait des merveilles avec le jardinet...

— ...Il était en bien mauvais état, quand on l'a pris... Oh ! je ne le vous reproche pas, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Petite Marie !... Jadis, quand j'étais jeune comme vous, j'y travaillais de tout mon cœur.

Je le faisais pour que mes petiotes sœurs trouvent quelque agrément... Je leur cultivais des roses : les gueuses m'ont payé en épines...

— Oh !... Gilles ! Je ne donne pas raison à ceux qui vous ont fait tort.

— Ceux-là... petite fille... c'étaient mes frères et sœurs... J'ai choyé tout cela ; et eux m'ont fait ce que je suis : un bel abruti !... un fameux feignant !... Méprisez moi : vous avez raison. Et si le bon Dieu n'est pas une brute, il en fait autant.

— Oh ! taisez-vous ! fit-elle toute effarouchée. Peut-on parler ainsi ?... Malheureux Gilles, en êtes-vous donc là ? »

Il y avait tant de douleur sur ce mince visage apeuré, que j'eus honte de mon gros mot.

« Pardonnez-moi !... Celui qui a mis sur terre un printemps tel que vous mérite en effet les égards... Mais si vous saviez ce que j'ai eu de malchance des miens... ma pauvre enfant ! »

... Elle le savait. Un attendrissement s'en venait doucement parer à leur insu ses traits mignons. Nous avons causé... Sans m'en apercevoir je gagnais doucement l'amitié du jeune cœur...

Mais cette fois le piège d'amour n'était pas la rouerie d'un complimenteur, le récit d'un glorieux, le panache bariolé et la vantardise imbécile du coq. Il est vrai de dire que j'avais par devant moi quelqu'un autrement plus généreux et fin que mes poules habituelles... Mais c'était ma misérable vie qui réussissait un miracle d'amour rien qu'en présentant sans façon sa sincère gueuserie... Je disais mes peines... ma jeune vie sacrifiée... notre misère d'orphelins...

... Nous n'avons cependant pas parlé très longtemps. Marie... jolie Rose de Mai... s'est remise toute songeuse à sa petite besogne. Car il faut bien penser aux lapins !... Eux aussi font des quatre heures !...

Moi je suis parti, avec dans l'âme une sorte de griserie inconnue... quelque chose de dolent et de généreux qui n'avait pas grand sens.

***

Maintenant laissons la vie continuer paisiblement comme il se doit dans un petit pays. Laissons les foins s'entreprendre...

Voici qu'un matin j'apportais une lettre au père Noret. Marie-Rose était là, avec ses jolis yeux de source où le ciel brille avec confiance...

« Où diable allez-vous prendre vos idées ? » direz-vous... Car il est bien entendu d'après vous que le paysan a droit seulement à l'âme suffisante pour apprécier le prix des denrées. Il a droit rien qu'aux entrailles du croquant... Sa littérature, c'est d'entretenir le lait chez les vaches et le lard chez les cochons. Pour apprécier la douceur de vivre... la jeunesse universelle d'avril... le miracle de grâce et de sagesse d'une Marie-Rose... il faut sans doute avoir étudié dans une grande ville, connaître des Parisiens et faire la cuisine au gaz. Il est entendu que nous autres paysans, nous devons tout prendre terre à terre et tourner chaque chose à ses petits côtés. Le printemps par exemple serait pour nous une bousillerie de jardinier... la forêt est la boîte à puces du bûcheron... le firmament est la fabrique d'allumettes du bon Dieu, et la nuit est fabriquée toute fraîche chaque soir par un charbonnier.

Eh bien ! moi !... je dis qu'il y a autre chose

chez le paysan que la poésie de l'andouille et de la Saint-Vincent !... autre chose dans ses entrailles que la digestion de ses quatre heures !... Allez ! allez !... il y a bien autant de poésie et de miséricorde chez ceux des champs et du grand air que dans les grands magasins...

... Mais tout cela donc à propos de Marie-Rose !... de Marie-Rose debout devant le jardinet ensoleillé où j'avais joué tout enfant !... Hé oui !... Le printemps avait réussi là, avec les fleurs, de vraies petites merveilles... Les rosiers grandis couvraient le torchis. Une petite allée de carentins trottait entre les groseillers... La gueule-de-loup balançait sa galochette... Le chèvrefeuille était dans tout le caprice de son fleurissement. Une gentillesse avait enguirlandé de capucines portes et fenêtres. Marie-Rose en annonçait la fleur prochaine... « ... Mes lis commencent bien — ajoutait la jeune fille — Mais vous voyez la fin de mes giroflées... Les dahlias viendront bientôt, eux... »

Et toutes ces humbles petites fleurs semblaient dire qu'il y a dans le silence clos d'un petit chez soi les grandes amitiés de la vie.

... Bien des fois, dans les semaines qui suivirent, je regardais briller au matin ce cher jardinet... Plus d'une fois Marie-Rose me vit... A cause de son bon cœur elle sut me sourire.

... Rien encore n'avertissait que le mystérieux compagnon s'était joint à nous... celui qui vous rapproche et vous réunit les mains.

... Le soir, en rentrant, j'aimais à regarder le mince brin de fumée roussotte penché au toit des Noret. « C'est la maison de l'honnête homme » me disais-je... Et je me prenais d'amitié pour ce père Noret. Ses yeux vifs et clairs me donnaient confiance... Il était cependant toujours le même broyon, le même bourreau de travail, dont l'entrain semblait dire « feignant » au pays tout entier.

Les moissons s'entreprirent... J'eus un petit congé, et je vins donner un coup de main à Germain, au bon Germain, qui était resté le paysan dodu et flânocheur. Or, sa femme, engrossée de huit mois, et qui ne s'endurait plus

dans sa peau, s'en alla un soir rôder dans les cours à la fraîcheur. Elle vit de la lumière aux lucarnes des greniers. Elle y grimpa, et vit tout son monde de moisson... une douzaine de filles... autant de garçons... tous nus comme la main, et célébrant entre eux, à même le foin, à la lueur des chandelles, ce mariage vif et hâtif, dépouillé de paperasses, que la nature connaît... La Matrot cria, se roula, réveilla le pays, et accoucha coup sur coup de deux jumelles... Elle fit tout cela en un rien de temps. Comme elle était dévote, son mari, pour aider les relevailles, mit son monde trop passionné à la porte.

Mais les moissonneurs partis, les moissons restaient. Alors le pays indigné vint aider. J'en ai été aussi... Des femmes soignaient l'accouchée. Marie-Rose cuisinait. Et voilà pourquoi deux ou trois soirs de suite, j'ai mangé le fromage de cochon et la soupe au lard à la même table que Marie-Rose. Deux vieilles l'aidaient à casseroler. Alors, dans cette cuisine sans façon qui sentait le lait aigre, la beauté de la jeune fille tranchait si fort qu'on en aurait crié : « Au feu! » Dans cette tablée, aussi campagnarde que possible,

cette fine petite avait tous les regards de ces braves gens posés avec émerveillement sur elle. Les vieux surtout étaient ravis. Elle riait et jasait ; et rien qu'à entendre ce rire jeunet, plus d'un sentait en lui se réveiller une jeunesse oubliée... Et le miracle se faisait... qui lève des épaules des anciens le poids des années.

... Mais moi j'avais, je ne sais pourquoi, un cœur troublé et lourd, que l'omelette au lard ravigotait mal.

Or, celle-là nous devina avant nous-mêmes, qui était la créature de l'abandon... La Mailloche eut les yeux jaloux qui voient sans erreur et sans avertissement.

... Elle ne fit pas que voir : elle se fit entendre. Un beau matin, elle ramassa tout bonnement à même les cailloux du chemin, et se mit à lapider Marie-Rose. Elle lui hurla toutes les injures rosses de la ville et des champs...

Marie-Rose qui, paraît-il, tirait un seau d'eau au puits, lâcha tout, laissa choir et se sauva avec épouvante .. Moi, je suis bien vite accouru.

Je suis arrivé assez tôt pour recevoir, à travers jambes, les derniers cailloux du chemin.

Les pauvres Noret étaient chez eux dans tous leurs états. Ils n'en menaient pas large. Leur jardin était saccagé ; leurs vitres brisées. Mais ils n'y regardaient pas... Ils étaient tout entiers à leur pauvre fille tremblante... Ils étaient deux à l'embrasser et à la calmer. Tour à tour chacun des deux la chavirait de son côté pour mieux la dorloter. Et ils se renvoyaient ainsi sans cesse la chère apitoyée.

... Dès mon entrée, le vieux Noret me lâcha un gros paquet de sottises. Entendons-nous : ils ne doutèrent pas un instant de leur fille ; mais ils n'avaient pas confiance en moi.

Or, moi, ... voilà que je retrouve du coup la voix étonnante et l'accent inattendu venu tout droit du fond du cœur de l'ancien honnête homme :

« ... Voyons ! voyons !... Père Noret !... Êtes-vous fou ?... Que diable allez-vous craindre ?... Votre fille a dix-huit ans !... Moi, j'en ai trente-six !... Et pensez-vous que je puisse prétendre à une sainte enfant comme celle-ci ?... Je n'y ai

pas songé un instant !... Elle non plus !... Mais voyons : ceci c'est la jeunesse !... la gracieuse jeunesse !... Et moi, voyez-moi donc un peu !... »

... J'ai commencé alors à dire tout le mal possible de moi. J'ai même exagéré. Mais le vieux Noret n'y trouvait rien d'excessif... « Certes oui... Évidemment... En effet... » faisait-il en branlant de la barbe, et avec une fâcheuse franchise dans ses yeux clairs... Il abondait dans mon sens avec une insistance gênante... Il convenait avec moi que j'étais la pire gouape du pays... Avec moi, toujours avec moi, il reconnaissait que j'étais un feignant et un soûlard... Il me donnait raison quand je prétendais être un coquin... Et quand je parlais de finir mes jours sur la paille, cela lui paraissait l'évidence même...

Nous étions si bien d'accord que j'en étais gêné... Mais lui, heureux de s'entendre une fois par hasard avec quelqu'un, parlait d'aller chercher un verre de vin blanc à la cave... C'est la seule fois de ma vie que j'ai refusé de trinquer...

Car, voyez !... pendant tout le temps qu'avait duré ma misérable confession, Marie-Rose

n'avait décessé de pleurer... Elle semblait presque se débattre entre les deux vieux, comme pour s'échapper d'eux vers un autre être... Elle ne regardait que moi... Son âme était dans les yeux et pleurait désespérément sur moi... A chacune des accusations où je me meurtrissais moi-même,... un sanglot la déchirait... A chaque mot dont je me frappais, se levait vers moi un inoubliable regard... et c'était chez lui, voyez-vous, toute la détresse criante de l'amour !...

Aveugle et sourd eût-il fallu être pour n'y rien voir !... n'y rien entendre !...

CHAPITRE II

Mais voici la journée qui me coûta si cher!...

Ma première erreur, c'est d'être entré au café si bon matin. La faute en est surtout à cette brume d'octobre, qui a la tiédeur engourdissante du coin du feu. Notre petit village, enveloppé dans ce mignon duvet, semblait tout pensif, et un peu penaud comme quelqu'un qui s'endort... Est-ce ma faute si j'étais si peu dégourdi?... D'ailleurs on avait grillé un cochon chez les Charantin, et l'odeur appétissante de ce roussi rendait tout rêveur...

Voyez cependant : je m'échappais déjà... Mais le boucher Cornillont, debout devant le café Terrasson, cornait pour me rappeler : « Toûtt...

Toûtt... Toûtt... » faisait la corne de vache... Cela voulait dire : « Reviens prendre un verre!... » J'ai fait d'abord un instant le sourd. Mais la corne sonnait plaintivement. Pour ne pas la trop désespérer, je suis revenu...

... Et nous voici donc, Cornillont et moi, seuls tous les deux, au chaud, dans le café, à côté d'un poêle qui ronflait avec confiance.

Et alors, de vin blanc en vin blanc, nous nous sommes laissé conduire peu à peu vers un doux bien-être rigolard et farceur. Ce gros réjoui de boucher était assis en face de moi avec une trogne si enflammée, qu'on aurait pu y rôtir une entrecôte. Les petits yeux vifs et madrés avaient leur bonhomie canaille. Le nez croche, qui était la joie des bombances du pays, sortait en triomphant d'entre des joues larges et rissolées comme deux dindes embrochées.

Avec un pareil compagnon, il n'y avait aucune résistance possible contre la gaieté d'estaminet, qui triomphe peu à peu de toutes les finesses du cœur. Et en effet, dans la cordialité de ce tête à tête, et conduit par le vin blanc comme par la

main d'un rossard d'ami, je me suis laissé aller tout doucement à ouvrir mon cœur... à raconter mes amours... les tendresses... les sourires... Tout prenait alors un air rose et grivois... Dans la fumerie songeuse du vin blanc et dans la poésie du ratafia, Marie-Rose elle-même devenait une gaie... une délurée... un appétissant brin de fille..

Cornillont riait à se tordre... Son gros rire pétulant partait par bouffées comme des éternuements... Il chavirait la tête dans des explosions où toutes les dents grignaient, grinçaient et crachaient comme de petites folles. Il ajoutait à mon récit d'amoureux des conséquences effroyables de sans-gêne et de gaieté. Il fallait voir la drôle de cuisine qu'il faisait avec mes tendresses !... C'était à en mourir de rire !... Sa grosse patte me secouait le bras... Il me soufflait au visage des conseils polissons enveloppés d'une haleine empuantie de vermouths : « Hé ! va donc de l'avant !... hé ! bon Dieu, trousse-moi bien vite ça !... » Et là-dessus il se montait la tête... braillait de joie... voyait déjà Marie-Rose prête au lait... imaginait là-devant la

figure du père Noret... trépignait de rire... et se faisait un bon sang de tous les diables.

... Et moi-même, à force de boire, je finissais par rencontrer cette philosophie du jean-foutre et du casse-cou qu'on trouve au fond de la sixième bouteille de vin blanc... Je geignais bien encore un peu : « Ah ! si seulement j'étais certain que cette fille-là ne soit pas quelqu'un de tout à fait spécial... un ange !... »

Là-dessus la brute s'esclaffait :

« Un ange !... Bougre d'andouille !... Laisse, va !... Ce ne sont pas des pénitences du Purgatoire qui lui renflent le corsage !... Et je te garantis qu'il y a là chez elle des cuisses et des jambons qui n'ont pas été engraissés rien qu'avec des « ainsi soit-il ! »

... Et puis il y avait autre chose... Cornillont prit l'air malin, l'œil goguenard... Il y avait le pari !... Hé oui ! il me fallait coucher avec Marie-Rose... Ou bien alors payer vingt-cinq bouteilles de bon vin !... En voilà une idée, ce pari-là !... Mais bon Dieu ! était-ce sérieux ?... Sérieux !... Hé oui, hélas !... et Cornillont sut bien me le dire, en me crachant les injures... J'avais

jusqu'à la Saint-Martin, pas plus... Or nous en étions à la Saint-Charles... Et dans n'importe quel pays du monde, six jours après la Saint Charles, c'est impitoyablement la Saint-Martin... J'avais encore six jours !... six jours !... Grands Dieux ! j'en avais froid au cœur... Six jours !... Vingt-cinq bouteilles !... Et du bon vin encore !... Alors c'était toute la bande des pires crapules que j'allais donc régaler !... Des Vaissin !... Des Cornillont !... Un père Pape !... Ah ! misère !... allez donc éteindre la soif chez une pareille bande de gueurlus, qui ont des gosiers d'avale-tout-cru !... les vraies bouches à feu de l'artillerie !... C'était au bas mot cinquante francs à dépenser !... Car je connaissais la capacité des gens !... Cinquante francs !... Mais où les prendre ?... Et puis se faire foutre de soi !...

... Le remède à tout cela cependant était si facile !... pas désagréable même !... Ah ! si Marie-Rose voulait !... Il y en a tant d'autres à sa place pour qui ce serait un plaisir de me sortir d'embarras !... Et après tout, elle,... c'était une jeunesse... une jeunesse comme les autres... fabriquée au tempérament universel de

la mère Ève, qui croquait les pommes pour faire plaisir à un serpent... Oh là donc!... après tout, il y a bien de l'hasard de tout ça !... Quoi !... Un petit instant de familiarité... et ça me paierait mes vingt-cinq bouteilles !...

... J'en étais donc réduit à de pauvres moyens de défense... J'accusais les parents Noret qui étaient toujours sur le dos de leur fille, et qui m'empêchaient de jamais rien entreprendre de sérieux...

Mais voyez !... Cornillont avait là, tout de suite, un moyen sous la main. De ce pas même il s'en irait marchander la douzaine de moutons du père Noret... Je l'accompagnerais. Pendant que le marché se déciderait dans l'écurie, Marie-Rose et moi, nous resterions dans l'intimité. Moi, je ferais de mon mieux... Marie-Rose y mettrait du sien... Et hardi ma foi !... je gagnerais mes bouteilles !...

« Mais... mais... — faisais-je encore avec un peu d'irrésolution — il faut temps pour tout... » Or Cornillont s'engageait à intéresser suffisamment les Noret aux moutons pour leur faire oublier la fille... « Ils seront une heure dans l'écu-

rie — affirmait-il. — A toi d'en tirer parti, si tu as un peu de cœur !... »

En sortant, il me faisait ses suprêmes recommandations : bien me rappeler ce que valent vingt-cinq bouteilles de franc pinot ; et qu'à côté de ces vingt-cinq flacons, pleins de la poésie de la Côte, la meilleure des jolies filles est une cruche avec rien dedans.

. . . . . .

. . . . . .

Au dehors, l'air vif me ragaillardissait... C'était toujours néanmoins le même automne nonchalant que deux heures avant, avec toujours son ciel engourdi. Mais un petit soleil, dolent comme les vieilles gens, essayait de percer. Pour m'encourager, Cornillont réfléchissait tout haut : « Fichue denrée que la femme ! — grognait-il. — Ah ! mon vieux !... Ne la ménageons pas !... Elle est comme la crème : plus elle est fouettée, plus elle est bonne !... Bien battue, elle est un vrai beurre. »

Cornillont fit chez les Noret son entrée impressionnante... Le gros père adressa cordialement

le bonjour à tout le monde, et fit rougir Marie-Rose avec un compliment qui sentait un peu la foire... On nous fit asseoir... Je voulais me retirer; mais Cornillont ne le permit pas... Les Noret achevaient leur goûter... En un clin d'œil, la petite desservit la table... On trinqua. On commença par causer du temps qu'il faisait. On s'accorda pour reconnaître qu'il n'y avait rien à en dire... On s'accorda aussi pour déclarer qu'il n'y avait rien de nouveau dans le pays, et que le prix du bétail était ce qu'il devait être...

Là-dessus, le père Noret vanta ses moutons... Ils étaient beaux, charnus, jeunes et gras comme des fils de bourgeois... Ah ! Firmin Noret les avait bien devinés !... Il y en avait de la finesse chez eux !... Néanmoins Firmin Noret était l'homme qui se contentait des prix courants... à condition qu'ils soient assez forts... D'un mot il fit l'éloge de son caractère « tout d'une pièce » ; et d'un doigt avisé il montra ses brevets militaires pendus à la muraille, en faisant une sobre allusion à la franchise et à la générosité des anciens soldats...

Cornillont approuvait sans cesse. La mère

Noret admirait. Par l'entrebâillement de la porte de l'évier, on apercevait la petite Marie qui, tout en lavant sa vaisselle, profitait du petit retire-tout pour se laisser aller à sa nature de malicieuse. Elle riait de bon cœur, et, en écoutant son père, se faisait du bon sang sur le compte des moutons.

... Cornillont, qui approuvait toujours, demanda cependant à voir les moutons. On se leva donc pour une visite à l'étable. Mais Cornillont me déclara sans façon qu'il pouvait se passer de moi, et que j'aie à rester là... Il en avait pour deux minutes à peine, dit-il, car il était pressé... J'en suis donc resté seul avec Marie-Rose... J'avais une bonne heure devant moi, avait promis le boucher... Allais-je en tirer parti ?

Mais le Dieu polisson, né dans les bouteilles, et qui débride la langue, enhardit le geste, s'était enfui de moi... A sa place, il n'y avait plus qu'un amoureux trembleur, travaillé par la flemme et tracassé par le vin blanc. Ce fut pire encore quand Marie-Rose sortit de son retire-tout, et, tout en torchant ses assiettes, s'en vint ajouter

à ma gêne la grâce et le silence d'un sourire qui devinait bien des choses...

... Que vous dirai-je?... Elle a passé, l'heure qui marque dans ma vie!... A côté d'elle, l'heure de la naissance est une braillerie de rien, et l'heure de la mort une gêne aussi légère que le gaz qui quitte sa bouteille de limonade... Ce fut l'heure coupée de silences... coupée de paroles... gracieuse comme trois mois de roses et de printemps...

Et il y a ainsi dans chaque vie l'instant où on est disputé entre le Ciel et la Terre... C'est l'instant où l'on sent que tout ce qui se passe paricibas se passe devant Quelqu'un... On sent souffler sur ses maigres idées... sur son âme crottée... sur son petit bout de courage... le souffle généreux d'un grand Méconnu.

... Et puis après ?... Quoi donc ?... Un Cornillont quelconque s'en mèle... Et alors... patatras !... C'est la culbute... On redégringole du ciel sur terre de tout le poids du derrière... On se retrouve sur le poussier... Les étoiles sont au diable... Et au lieu d'avoir le firmament comme

estrade, on n'a plus pour se porter que des tibias cerclés de varices et emmaillotés de guêtres crottées. Alors la perfection — au lieu d'être le Ciel, le Bon Dieu, une Marie-Rose — redevient l'embonpoint querelleur d'un Cornillont...

Eh bien, voilà ! c'est cela, en deux mots, ce qui s'est passé pour moi !...

... Quelle amitié en effet dans les jeunes yeux qui me contemplaient !... Chacun de ces regards bleus était pur comme une première communion faite en Paradis... C'est devant une lumière comme celle-là que se lève sans doute le fantôme du juste.

... Aussi, en face de cela... allez donc vous déculotter !... Je m'en suis bien donné garde.

D'ailleurs, tout ce que je pouvais faire c'était de pleurer de bon cœur les misérables larmes de l'ivrogne !... Marie-Rose les vit, et les comprit. Elle les a néanmoins absoutes d'un regard triste et pardonneur qui était la clairvoyance même... Ce regard disait que j'étais un pauvre Gilles... le pauvre indigne qu'on aime quand même... par pitié.

Moi alors j'ai tendu les bras vers Marie-Rose ; et en sanglotant de désespoir, je lui ai crié mes aveux à tue-tête. Puis tout de suite après ce « Miserere », je me suis mis à déraisonner avec une vraie furie. Ce que je demandais à cette petite Marie-Rose était insensé. Je lui demandais ni plus ni moins que de se marier. Je lui offrais, pour se monter en ménage, mes trente-six ans un peu défraîchis et une belle réputation de soûlard. Et j'offrais tout cela avec le grand sérieux du désespoir.

A ce coup, la petite Marie-Rose s'est prise à pleurer. Les mains jeunettes couvraient le visage, et ruisselaient comme les herbes d'une source. Ces larmes ont fini de me dégriser. Moi qui avais fait la question, j'ai fait alors la réponse. J'ai dit qu'en effet ce mariage n'était pas très avantageux pour elle à cause de mon âge et de mes débauches... Personne ne m'a contredit.

Là se termina la première partie de notre entretien. Le silence qui apaise revint entre nous... Écoutez un peu ce silence !... Voyez comme il est doux !... Mais l'horloge faisait des tic-tac têtus, et nous égrenait, avec la malice hâtive d'une mé-

canique sans-cœur, les minutes comptées par Cornillont.

Cependant, je n'avais pas remué en vain le fond de mon cœur. Deux ou trois bonnes résolutions me vinrent coup sur coup.

« Marie... Petite Marie... — disais-je — tout ceci n'aura pas été des paroles perdues. Vous le verrez : à partir d'aujourd'hui je serai un autre homme. »

Entendant cela, brusquement elle me tendit la main. Elle n'a rien dit... remarquez-le ! Mais tout ce qui peut se mettre de ferme et de courageux sur un petit visage, était là. La générosité aussi était là... comme chez elle. Vous le dirai-je ?... Les yeux ont ajouté au geste une sorte de promesse.

J'en suis resté là. Il n'a donc rien été dit de formel. Mais la petite main qui serrait fermement la mienne était tout à fait celle d'un être qui me voulait du bien. Rien de plus... C'en était assez... C'en était assez pour redevenir un honnête homme... avec un peu de chance, veux-je dire.

« Ne faites pas attention — me dit Marie-Rose, pour dire quelque chose — le ménage n'est pas très en ordre, car j'avais ce matin un peu de savonnage à terminer.

— Mais non — fis-je — tout est propre ici. »

Et je regardais cette bonne salle où tous les nôtres avaient vécu. J'aurais donné de bon cœur toutes les aisances que les Noret y avaient mises, et toute la lingerie entassée dans l'armoire cossue, plaquée de ferrures... pour retrouver là le vieux mobilier branlant des Garain : la vieille maie qui sentait le pain frais, les bruchons entassés, la caisse à bois, les brésillements de sarments et les fumeries de queules, dans la cheminée, en face de la famille songeuse. L'hiver, nos gens aimaient cela... faire le cercle en face de l'âtre archi-cendreux, envahi de vieilleries. Jusqu'à la boîte à sel qui — avec son air enfumé et roussi — en disait long sur la foule des temps qui s'étaient passés à cuisiner là une saine vie de famille... Nos deux vieux, rencoquillés dans le coin de gauche, à force d'y ronronner sans idée un bêta de sommeil, en avaient de petites figures cuites. Nous autres petiots avions toute

notre vie de l'hiver et des soirs réfugiée en gaminant dans l'autre coin. Le chat y était aussi, s'arrangeant de nous comme il pouvait.

Mais aujourd'hui tout est changé. Dans leur furie de propreté, les Noret en étaient venus à faire du feu dans un poêle. La cheminée avait un paravent en papier peint, et elle était coloriée comme un bonbon anglais. Les murs, blanchis à la chaux, étaient aveugles, muets et sourds autant qu'on peut l'être... Rien d'eux ne racontait plus les temps... quand mon père était fort... quand ma mère était gaie...

« Voyez cependant, Marie !... — faisais-je — il y a eu ici dans ce coin le lit où tout notre monde est mort. »

Et voilà un prétexte tout trouvé pour pleurnicher à l'aise en regardant en moi-même où j'en étais ! Voyez-vous !... des souvenirs — qui traversaient la mort pour moi — venaient m'interroger avec une triste douceur.

Et c'était leur répondre, à eux, que de crier en pleurant :

« Ah ! il est grand temps de changer cette misérable vie !... »

C'était aussi l'idée de Marie-Rose :

« Gilles !... Gilles !... redevenez donc un honnête homme, mon ami !... »

— Mon amie Marie-Rose... les anciens qui ont vécu ici me donnent tort... Ils ne seront jamais heureux tant qu'ils me sentiront loin des charrues... Pensez donc à tout le souci qui s'est fait ici à propos des semences !... des denrées !... des rentrées !...

— Oh oui !... Gilles — fit Marie-Rose d'une voix rapide — oui ! Il vous faut reprendre par ici une petite culture !... retourner à la charrue !... »

Là-dessus une idée soudaine lui vint, qui lui éclairait et lui rougissait son cher visage :

« Un jour — reprit-elle avec hésitation — un jour... les parents me donneront tout ceci... Car ils entendent que je continue leur culture. »

Mais elle n'en ajouta pas plus long, et se mit à rougir bien davantage, car elle parlait ainsi de son mariage.

Or, cette simple phrase me donna une vraie émotion. Pour m'en cacher, je dis à tout hasard :

« Nous autres petiots couchions dans la chambrette.

— La voici ! » — fit Marie-Rose en ouvrant la porte.

La fenêtre et les volets étaient ouverts à un chétif soleil. Ses touchants rayons venaient de bien loin entrer dans la chambrette avec des airs meurtris... Dans un bénitier trempait un brin de buis bénit... Une image chrétienne toute simplette racontait que la petite Marie-Rose avait fait sa première communion. Une image de sainte était là aussi... prise au grand sérieux par les Noret. Le lit de fer était voilé de rideaux blancs. Sur la commode il y avait un vrai marbre. Là étaient rangées de petites choses sages : un miroir, une boîte de nacre, de petits travaux d'aiguille. La chambrette proprette sentait comme l'odeur d'un bois fané... Sous la fenêtre, le jardinet conservait avec courage des roses attardées et ses derniers dahlias.

« ... Venez ! — fit Marie-Rose en souriant — venez !... Vous avez assez vu ! »

Et d'un petit geste, tout ensemble espiègle et embarrassé, elle me prit la main... Et moi j'ai

saisi et j'ai porté à mes lèvres ces chers doigts... Marie-Rose m'a tout simplement regardé sans rien dire. Mais ses doux yeux disaient la confiance... C'était, chez eux, une clarté grave, et une tendresse hardie qui n'avait plus peur.

... Or, c'est à ce coup-là que la porte s'est ouverte devant un Cornillont qui braillait, et un père Noret qui rageait. Ils venaient de discuter dur ; ça se voyait : ils avaient des têtes en feu. Cornillont hurlait :

« ... Oui, c'est le boucher la grande victime de ce pays-ci... Mon père a eu une sacrée idée de me mettre là-dedans !... Oh ! je n'avais pas la malice à faire ce métier-là !... J'ai le caractère à être volé... ça, je le sais !... Mais il ne faut cependant pas se foutre de moi à outrance, père Noret !... »

Le père Noret tremblait de la barbe et mâchonnait ses mots avec fureur :

« ... Faut... Faut... Faut... pas non plus se foutre trop de moi !... Je sais encore ce que c'est qu'un mouton. »

Mais Cornillont éclatait :

« Vous savez ce que c'est qu'un mouton, vous !... Vous allez... à moi !... à moi qui fais la vache, le veau et le mouton depuis trente ans !... à moi !... vous allez me montrer une espèce de chien malgracieux qui a un peu de laine par erreur sur le dos... et vous allez me dire d'un air de cafard : « V'là !... Le v'là le vrai petit Morvandiot !... »

— Et puis vous !... gros argonnier ! — criait le père Noret qui me prit à témoin — Tenez ! facteur !... Voilà un argonnier qui s'en vient vous enfoncer d'un air bêta un gros pouce dans le dos de vos bêtes !... Ça tâte à fond, et ça prend l'air grognon et chagrin pour dire : « Ah !... Je « trouve l'os !... Hé ! chien toi-même, va !...

— Oh ! vous n'allez pas recommencer votre querelle ! — implorait la mère Noret déjà aux cent coups. — Tenez ! facteur !... Ces deux sans-raison-là... ils ont cependant discuté comme ça pendant une heure !... »

Cornillont crut bon de prendre tout de suite en effet un air exténué et une voix dolente :

« ... Mais oui... mais oui... je lui ai répété plus de cent fois à ce Noret : « Vous avez un

mouton berrichon... Vous en avez un autre qui est le mouton morvandiot...

— Moi, ce que j'ai — criait à tue-tête le père Noret — c'est presque tous primos et primelles...

— Oué la donc ! — hurla le boucher — et les deux vieilles brebis ?... hein !... avec leurs dents usées ?... C'est-y aussi des demoiselles, celles-là ?... »

Mais le père Noret devenait enragé :

« Facteur !... venez-vous y tout de suite, vous... voir si ce n'est pas là le mouton gigoté tout ce qu'il y a de plus fin !

— Oh ! grands Dieux ! — criait la mère Noret en s'en bouchant les oreilles de désespoir. — Grands Dieux !... taisez-vous donc !... Les voilà qui recommencent tel que tout à l'heure !...

— Oui... mère Noret, fit le boucher qui reprit du coup son petit ton exténué. Oui... En voilà assez !... Finissons-en !... Je m'en vais... Je suis pressé... Mais c'est en ami que je vous le dis... Noret : vos moutons ne sont pas finis... »

Le père Noret s'était assis et s'épongeait la sueur sur le front :

« Boucher !... fit-il. Vous aviez parlé d'un

prix... dix-huit francs l'un dans l'autre... Est-ce votre dernier prix ?...

— Moi !... brailla Cornillont soudain tout réveillé. Moi !... J'ai dit ça ?... dix-huit francs ?...

— ... Oh ! pour ça vous l'avez dit !... criait la mère Noret, emballée elle aussi tout à coup.

— Tu l'as dit !... Cornillont !... C'est sûr : tu l'as dit, faisais-je moi aussi.

— Ah ! si je l'ai dit !... Mais en êtes-vous sûrs ? »

Tout le monde en était sûr.

« Eh bien... alors !... Firmin Noret... je vais vous les payer... ces dix-huit francs...

— Mettez quarante sous de plus », répliqua sèchement le père Noret.

Pour toute réponse le gros boucher fut pris d'une terrible attaque de toux. Les yeux sortis de tête, il aboyait et sanglotait d'effroyables quintes... Mais toute cette série d'explosions s'accompagnait de petits gestes paisibles qui tiraient les écus d'une bourse en cuir... un à un... pièce par pièce... et les alignait nonchalamment sur le bord de la table. Quand ce fut fini, le boucher prit un ton geignard, mais décidé :

« Voici votre compte, Firmin Noret. J'y ai mis dix francs de plus. C'est à ramasser par vous... ou par moi... un des deux ! »

Le père Noret hésitait... Mais sa femme et sa fille le poussaient vivement. Alors, d'un air de gêne et tout contrit, il ramassa les écus un à un, pendant que la mère et la fille préparaient un coup à boire.

***

Un quart d'heure après, nous étions en route pour Noiron. Le cheval énervé trottait avec fureur.

Tout de suite Cornillont m'entreprit :

« Hé ! Gros dégourdi !... Ça y est, hein ?... J'ai vu ça tout de suite à l'air de la fille... Gros coquin !... Raconte !... allons, raconte !... »

Mais je n'étais pas d'humeur à rien raconter. Je gardais un sombre silence. Cependant Cornillont, lui, faisait la question et la réponse. Moi, je grognais je ne sais quoi. Le gros boucher s'enflammait là-dessus, riait et se tordait comme

une rosse... Je l'aurais bien volontiers envoyé au diable... lui et ses bouteilles !...

Mais ma déveine a voulu que nous trouvions au café Grosjean, à Noiron, tous les gueurlus du pays. Une vente de coupe communale venait de se faire. Les deux Vaissin en étaient !... et le père Pape aussi !... Pas une crapule n'y manquait. Et Cornillont, à moitié fou, braillait de joie en me poussant dans le café : « Voyez-le ! — hurlait-il — voyez-le !... Tel que ça !... ça vient de trousser !... tenez !... » En a-t-il vociféré, l'animal ! Tout le village l'entendait crier à tue-tête que ça y était !... que les vingt-cinq bouteilles étaient gagnées !... que la fille Noret venait de passer fleur !...

« C'est pas vrai ! » — grondait hargneusement le Basset. Mais Cornillont se fâcha. Sa furie de bon vin l'emportait. Il jurait qu'il avait vu la chose. Et il le croyait !... Mais le Basset grognait pour demander de vraies preuves.

Alors Cornillont fut pris par l'effroyable quinte d'un asthme rageur. Il était debout... Le bras levé secouait sur la tête du Basset une patte furieuse, large comme une épaule de mouton. La

colère et la toux se mêlaient comme dans un fracas de canonnade... La tête cramoisie se gonflait à en éclater... Les yeux étaient prêts à bondir... Et le Basset, tapi sous cette fureur, n'en menait pas large... Il en était blême... Il appela bien vite le père Grosjean, et lui commanda les bouteilles.

Alors je n'ai pas pu résister au plaisir de faire enrager un peu ce Basset... cette rosse qui triomphait toujours : « Demain — me disais-je — je lui rembourserai ses bouteilles, et je m'expliquerai... Pour ce soir, laissons la petite farce aller... »

Or, plus je buvais ce franc pinot de Gevrey, qui est le magasin de la gaieté, la boutique des délices, un entrepôt pour toutes les consolations... plus je buvais, dis-je,... plus je trouvais la chose farce... Ma gêne se dissipait... La langue se déliait... et les bêtises ont fini par sortir chacune à son tour de bête.

Je ne me suis jamais rappelé comment j'étais parti de ce café Grosjean. Je me rappelle seulement que vers le petit matin je rôdais je ne sais

pas comment sur la route, à l'entrée de Saint-Philibert. J'ai fini par venir m'écrouler au pied d'un petit torchis crotté, à deux pas de chez les Noret... C'est là, qu'une heure après, au grand jour, tout le pays venait me regarder ronfler.

CHAPITRE III

Après ce beau coup j'ai pris une fort sérieuse bronchite. Elle m'a fait garder le lit pendant trois semaines. Ensuite de quoi, l'administration des Postes m'a tracassé de son mieux. Heureusement, cette fois, je n'avais perdu ni le carnier, ni les dépêches.

Mais pendant tout ce temps-là mon histoire avait fait du bruit. Or, qui s'en serait douté ?... Marie-Rose avait ses ennemis. Il y a ainsi, dans tous les petits pays, des gens qui trouvent que la grâce et la beauté chez une autre créature sont une insolence pour eux... De son côté, ma vieille ennemie la Mailloche fit des siennes. Il résulta de tout cela que de bonnes âmes, avec des airs hypocrites, trouvèrent moyen d'informer Marie-Rose de tout ce qu'elle aurait dû ignorer. « Ma disez-meu donc ! — lui disaient ces doucereuses

bourriques — c'est t'y Dieu possible que vous ayaint fauté avé ce soûlard-là pour lui faire gagner vingt-cinq bouteilles ?... Ah ! tant pis !... ça s'est dit, ma fille !... » D'autres variaient un peu : « Ah ! qu'on m'ai dit !... Moi, y n'en sais ran ! » Bref, toutes ces guenons et tous ces carnavals de la vertu ont fait tout ce qu'il fallait faire pour que Marie-Rose prît enfin ce désespoir de honte qui la fit mourir à petit feu.

Mais moi j'évitais donc de mon mieux cette pauvre fille. J'écourtais ma tournée dans Saint-Philibert. Bien des gens m'y dévisageaient avec malveillance. Un jour cependant j'ai fait la rencontre de Marie-Rose. Quand je dis « la rencontre », c'est beaucoup dire. Elle rentrait chez elle. Au moment de franchir le seuil, elle s'est retournée et m'a regardé avec stupeur. Hélas !... stupeur aussi chez moi !... Ce que je voyais n'avait plus ni jeunesse, ni sourire. Alors, j'ai reconnu mon ouvrage, et je suis passé en baissant la tête.

... Et nous aussi, passons !... Passons les an-

nées !... Passons-en bien vite trois ou quatre de suite !... Et parlons bas !... J'ai là, à travers l'âme, des souvenirs crochus que je n'aime pas réveiller... car ils ont des griffes, et sont déchirants. Ah ! les misérables années !... Chacune d'elle, avec sur elle ses neiges et ses fiers soleils, se dresse devant moi, et me dit : « J'étais saine et faite comme toutes les autres. J'avais à dépenser avec les courageux trois cent soixante-cinq jours et des centimes. J'avais un printemps à tendresses pour les jeunes. J'avais, pour les forts, un été avec les denrées à rentrer !... J'avais par chaque semaine six jours francs et droits pour le travail loyal de la terre, et un septième jour, celui du chrétien, réservé au Bon Dieu et à son généreux fils... Mais toi, qu'as-tu fait de moi, méchant ?... Qu'as-tu fait de mes quatre saisons, gâcheur ?... Tous tes anciens ont été des travailleurs !... Leur corps à tous a eu, au jour de la mort, cette usure sacrée que Dieu aime bénir !... Mais, toi, soûlard, c'est le boyau qui travaille et qui s'use !... Attention ! Gueurlu !... »

Et quand je regarde en effet le détail de ces années-là, je revois des jours entiers morts de

boisson, des crapules de nuit. Le cabaret vorace me prenait tous mes sous. Les Vaissin étaient mes amis... Je partageais avec eux des filles de rien que l'enfer de Dijon nous envoyait. Elles venaient vers nous comme elles auraient été au diable, et nous coûtaient à chacun le prix d'une gaufre.

... Et pendant tout ce temps-là, pas loin de moi, marchait vers la mort un petit fantôme de plus en plus dépéri. Marie-Rose en effet continuait de vivre rien que par l'habitude de le faire... Il n'est pas toujours commode de mourir !... La mort ne voulait pas encore d'elle, mais la maladie la travaillait tout son content. Elle toussait... une petite toux sèche, cassante. En un rien de temps elle perdit, non pas seulement sa jeunesse, mais elle cessa pour ainsi dire d'avoir un âge. Elle devint jaune et voûtée, s'habilla en vieille, prit fichu, et fit pitié.

... Eh bien ! cependant... il se trouva encore deux vieilles voraçons pour dire : « Alle est peute maintenant... a se ressent d'avoir fauté. » La pauvre fille eut même à se plaindre des siens.

Les deux Noret étaient en effet ahuris de désespoir. Ils n'y comprenaient rien, et ne savaient à qui s'en prendre. A tout hasard, le vieux me montrait le poing d'un air féroce. Ils en vinrent à douter de leur fille. Ils l'auraient même malmenée... On me l'a dit... Je n'en sais rien...

Or donc, tout comme tout le monde, j'eus l'occasion de l'apercevoir ainsi, cette Marie-Rose... J'eus beau faire désormais... A n'importe quelle heure du jour... à n'importe quelle heure de la nuit... cette figure de détresse était là... présente près de moi comme un fantôme, vous dis-je. Ma seule ressource était d'entrer au café. Là en effet elle n'entrait pas. Mais quand je sortais — toujours pris de boisson d'ailleurs — à peine le seuil franchi, je retrouvais ma compagnie, et celle-ci m'accompagnait plus fort que jamais...

Vous me direz que tout cela c'est manière de parler... D'accord !... C'est entendu !... Mais cependant vous ne m'ôterez jamais de l'idée, que parfois, à deux ou trois reprises, la Marie-Rose qui me tracassait de sa société était en chair et en os. J'ai eu là deux ou trois histoires frémis-

santes auxquelles je n'aime pas trop m'attarder. Je vous le dis : cela ne pouvait pas durer ainsi.

Un beau jour, le père et la mère Noret étant tous deux partis, l'un aux champs, l'autre à Gevrey... j'ai pris mon courage à deux mains. Je suis aller trouver cette Marie-Rose. Elle cassait du fagot dans le bûcher. Elle n'eut point l'air étonné de me voir, et continua son travail. Elle cassait ses séchons d'un air si épuisé, si dolent... que je m'attendais à voir les bras tomber eux aussi en morceaux... Il n'y avait plus là qu'une pauvre figure ravagée par le souci et par la jaunisse... et qui s'encadrait, tout effarouchée, dans un rien du tout de fichu.

« Hé bien ! fifille... — lui ai-je dit pour dire quelque chose — il paraît qu'on a souffert l'été dernier ?... »

Elle me regarda d'un air hébété ; puis haussa les épaules, et se remit à fagoter tristement.

« Hé !... Je vous dis ça comme ça... — je bredouillais, car les mots ne me venaient pas — ... je vous dis ça... c'est surtout pour que vous me laissiez tranquille. Pourquoi par exemple

être venue me tracasser jusque chez les Sylvain-Jossand, pendant qu'on faisait le vin ?... Je me suis levé de table pour vous crier de ne pas entrer : tout le monde m'a cru fou... »

Elle me regarda de nouveau... avec une vraie stupéfaction cette fois... Puis elle haussa encore une fois les épaules, et se remit toujours à son même fagotage. Moi, je suis resté un instant tout coi... Puis, je suis parti.

Cependant l'idée de cette Marie-Rose dépérie et indifférente me travaillait et me meurtrissait de plus en plus fort la cervelle. J'en vins à craindre pour la solidité de celle-ci. La nuit, des cauchemars me réveillaient et me jetaient hors du lit, tout tremblant et tout penaud. Je voyais de drôles d'animaux. Chaque nuit je me débattais sans succès avec des bandes de vipères aux yeux exaspérés. Une nuit, j'eus affaire à mon vieux cheval. J'étais seul à seul avec lui, au fond d'une grande cave, quelque part au centre de la terre. Il était tout blanc. Et cette fois il avait bien en effet l'entrain de la Carriote. Il paraissait fort en colère. Ses yeux étaient en feu. Il avait aux naseaux une bave rageuse, et un rictus de fureur

lui retroussait hargneusement les babines. Vous voyez l'intéressant tête-à-tête !...

Pour calmer cela, je buvais de mon mieux. Mais rien n'y faisait. Au contraire même. Chacun sait cependant que le vin fortifie. Or... moi... voyez : la boisson m'avait tout endolori. J'avais le nez rouge, les yeux cuits, la gorge frite, et il me semblait avoir le garguilleu tapissé de braises jusque dans l'estomac. Le vin me faisait là-dessus un effet de vinaigre bouillant. Bref, pour me sortir de tous ces embarras-là, il n'y avait guère qu'un moyen : la ribote... Je n'étais vraiment heureux que quand j'en tenais une...

Or, c'en était une fameuse... de ribote, que je tenais ce soir-là, chez Terrasson !... Parbleu !... Terrasson était un de ces gros paisibles saucissons à pattes qui vous vendraient de la bière jusqu'à vous en faire crever !... D'ailleurs les chaleurs de l'été compliquent tout de suite les quatre heures. Enfin j'avais eu pour m'aider toute la bande... Un Cornillont plein de boisson, enroué, grognon et cracheur... Les deux

Vaissin, bien calés dans les coins, faisaient, à demi-voix, leurs féroces... Le père Pape rigolait comme un abêti... Le Bufflon rageait... Le papa Colombe était paisiblement soûl... Mais il y avait surtout un bon Gilles !... un bel ivrogne !... avec de la gueule rien que pour lui... pour moi, quoi !... Je ne vous dirai pas toutes les bêtises qui se sont dites... J'étais debout, le verre à la main, et je braillais une chanson, quand la mère Breton est entrée. Pensez si je lui ai fait de l'accueil !...

« V'là mon affaire !... J'ai toujours eu idée sur les vieilleries... Voyez ça !... C'est diablement usagé, n'est-ce pas ?... Hé bien ! C'est encore amoureux !... Oh ! Fanchette !... tu as beau prendre un air grinchu de rince-bouteilles !... Hé ! chérie, va !.... »

Mais la méprisante Fanchette causait avec la Terrasson. Les deux femmes se parlaient gravement... En s'en allant, la Fanchette s'arrêta pour me faire les cornes... Sa noueuse figure têtue eut un hargneux mépris.

Alors le papa Colombe :

« Fanchette ! ça ne va pas, hein... par là !...

— Oh pas du tout — fit la Fanchette d'une voix étouffée... Puis elle reprit — Oh !... voir souffrir pareillement une pauvre petite chrétienne !...Oh !... grand Dieu !... Quelle agonie !...»

Moi... impressionné, je demandais de qui il s'agissait.

« ... C'est la fille à Noret qui va passer, » nous apprit paisiblement Terrasson.

« ... Tiens !... — disais-je — tiens !... Mais c'est sérieux alors ?... Elle aurait donc réellement quelque chose ?... Hein ! voyez-vous ça !... Elle aurait dû se soigner plus tôt. Prise à temps... »

Mais la mère Fanchette, déjà sur le seuil de la porte, se retourna et me coupa la parole d'un furibond éclat de voix :

« Ah ! gueurlu, va !... Tu as de la chance que le pauvre père ne soit pas ici, devant toi, en ce moment !... malheureux !...

— Moi !... Le père Noret !... Mais c'est ma connaissance !... Ah la la !... Il faudrait même que je le voie... Ce serait poli de lui demander des nouvelles... Ça lui ferait plaisir...

— Hé bien ! — fit ce petit gueux de Fausset

— je l'aperçois d'ici qui cause précisément... là-bas... sur la place... avec le boulanger de Gevrey... Voilà bien le coup de l'appeler ! »

Et parbleu donc !... Tout de suite j'étais sur le seuil à brailler à tue-tête :

« Hé !... là-bas !... Hé ! père Noret!... Hé ! venez donc !... Venez-vous en donc voire par ici !... »

Et prodige !... le père Noret m'arrivait tout droit dessus... Mais à mesure que s'avançait le malgracieux, ma voix faiblissait de plus en plus, et je mettais une sourdine effarée sur les derniers mots :

« Venez !... Venez donc !... Arrivez un peu qu'on vous paye un verre, et qu'on vous demande des nouvelles ! Il paraît que chez vous la santé n'est pas ce qu'elle devrait être ?... qu'on dit !... hein !... hein !... Oué là là !... »

Mais ce « oué là là !... » était hurlé de douleur, car le père Noret était arrivé sur moi, et une poigne d'acier me serrait la gorge...

« Misérable !... Misérable !... » braillait-il... Et il me poussait... me poussait... me secouant comme une drille d'épousseteuse... A trois pouces

du nez, j'avais devant moi une figure crachante et hurlante, toute noire de fureur...

Je me débattais, je criais, je râlais ..:

« Oué là !... Au secours, bon Dieu !... Père Noret !... Voyons !... Mais je n'ai rien fait !... rien, que je vous dis !... Je n'ai rien fait de plus que les autres !... Voyons, vous aussi vous avez été jeune !...

— Misérable — vociféra le vieux furibond — tu appelles cela être jeune ! »

Et tout comme s'il y avait eu de la poudre à canon dans son bras ou la foudre dans le poignet, je fus lancé par lui comme un paquet... culbuté les quatre fers en l'air avec la table, les bouteilles et les verres...

... On me releva tout endolori... tout effarouché... mais en partie dessoûlé...

Or, je n'étais pas quitte... Le père Noret me guettait rageusement, tout prêt à me rebondir dessus... Le papa Colombe s'interposa... Pas commode de mettre le holà !... La fureur du vieux Noret grossissait de plus en plus...

« Bandit !... Assassin !... — vociférait-il. —

Laissez-moi, père Colombe !... Bon Dieu ! laissez-moi que je saute dessus !... »

Heureusement le papa Colombe avait saisi mon homme à pleins bras !... Heureusement encore le vieux braco était fort comme un gorille !... Dans ces bras-là Firmin Noret se débattait avec des imprécations, colériques d'abord... larmoyantes ensuite.

« C'est un assassin !... Il a tué ma fille !... mon enfant !... notre ange !... une petite, voyez-vous, qui voulait vivre à toute force, la pauvrette !... »

En disant cela, le malheureux s'était mis soudain à sangloter éperdûment... Écroulé sur la table, j'en faisais autant de mon côté...

« Ne pleurez donc pas... mon ami !... mon Firmin !... — disait le papa Colombe au père Noret, en le serrant dans ses bras comme par tendresse — ne pleurez pas !... Cette pauvre enfant n'est peut-être pas encore pour mourir !. .

— Oh ! mon ami !... — reprenait plaintivement le père — ses heures sont comptées à deux ou trois près !... Un miracle ne la sauverait pas...

— Un miracle !... Firmin !... Et pourquoi pas

un miracle !... Tous les jours, il s'en fait. Il s'en fait à tort et à travers... Tenez ! il s'en fait même dans le jardinage... Les sécheresses, qui tuent tout, ont des respects pour de toutes petites choses toujours prêtes à périr, semble-t-il...

— Oh ! mon ami ! mon ami ! — geignait le père Noret, qui pleurait à chaudes larmes — il ne lui reste pas un mignon souffle de quoi attendre deux jours... je vous le dis...

— Oh ! alors ! Firmin !... pleurez donc !... »

Et il y eut ainsi cette chose touchante de voir deux hommes barbus et d'âge, pleurer dans les bras l'un de l'autre...

C'est à ce moment-là que le gros Cornillont eut affaire, lui aussi à son tour, au démon des ivrognes. Il eut l'idée d'offrir ses consolations. Il mit un brin d'enrouement dans sa voix grasse... Voyez un peu !... Un gros farceur qui se fichait de tout !...

« Eh bien ! c'est malheureux ça tout de même !... Tenez, père Noret, trinquez un coup pour vous remettre !... »

... Je n'ai jamais vu expédier si vite un verre de vin à travers la figure de quelqu'un... Le père Noret le claqua comme un coup de carabine dans la pleine lune de Cornillont...

« Foutez-le-camp !... criait-il en empoignant cette fois une bouteille — foutez-le-camp tous !... Chiens ! Lâches !... Ça n'a dans le cœur ni mère, ni enfant !... ni Dieu, ni patrie !... Et ça voudrait trinquer avec moi !... avec moi !... Foutez-le-camp, vous dis-je, ou j'assomme ! »

Et le petit barbu, grandi d'indignation, tournait une bouteille au-dessus de sa tête, avec un air de maître d'armes et une furie qui firent le vide... Nos gens se sauvaient si vite qu'ils s'en entrabuchaient...

Et ce fut une bien pire bousculade encore quand — m'étant dressé tout debout — je me suis mis à les hurler à mon tour, à leur montrer le poing, à leur crier après avec autant d'entrain que le père Noret lui-même !...

Qu'est-ce qui me prenait ? direz-vous... Hé ! il y a dans la boisson — vous le savez déjà — un fâcheux démon... Mais il y a dû y avoir autre chose... A ce moment-là, me semble-t-il, il s'est

levé en moi, du fond du bourbier, quelque chose de généreux qui bravait la mort.

... En tous cas je gueulais ferme !...

« Oui, Noret ! foutez-les tous à la porte !... Ce sont des misérables !... Ce sont eux qui m'ont fait la tuer, votre fille !... Les gueux !... Ils m'ont fait parier que je coucherais avec elle !... avec une mignonne pareille !... Ils auraient voulu cela, eux !... »

Mais à ce coup-là, mes gens, qui avaient trouvé leurs casquettes, s'engloutirent tous par la porte sans même finir de régler les consommations.

« ... Vous vous sauvez !... tas de lâches !... Mais entendez-moi !... Jamais je n'ai couché avec cette jeune fille-là !... Gredins ! il n'y a que vous qui en aviez l'idée !... pas moi !... Malgré les vingt-cinq bouteilles du Vaissin... malgré les vingt-cinq... malgré vous tous... elle est pure comme au baptême : je le jure !... Que tout le pays le sache donc !... Et vous, père Noret ! crevez-moi donc si vous avez du cœur !... »

... J'en suis resté là... calmé tout soudain .. arrêté court... en voyant devant moi le père

Noret pâle comme un linge. Il me regardait... Un regard affreux!... La mort, vous dis-je!...

« ... Misérable ! — fit-il enfin, parlant presque à demi-voix et entre ses dents — misérable! Tu es cause cependant que j'ai parfois douté de mon enfant ! »

... Mais le père Colombe — qui avait l'œil — n'eut que le temps de lui sauter après : il allait me bondir dessus !... Le vieux se débattait furieusement... Ses souliers ferrés dérapaient de tous côtés, dans des ruades de rage. Mais Colombe le tenait fort... Il lui laissa ainsi passer le plus gros de la fureur. Peu à peu le désespoir prenait le dessus sur la haine : ce terrible sanglotait... Et il en vint ainsi à une idée dont je pouvais m'arranger :

« Oui !... père Pitois !... Oui, laissez-moi !... Je ne tuerai pas : je vous le promets... Mais laissez-moi le traîner comme un chien près du lit de mort !... qu'il y vienne demander pardon !... pardon à deux genoux !...

— Oh çà — répondit le paisible père Colombe — ça, c'est autre chose... L'idée est bonne : faites-lui crier miséricorde si fort qu'il pourra... Oui !...

oui !... Ça, c'est à faire !... Tenez ! je vous le rends !... Voici votre homme ! »

Le père Noret ne se le fit pas dire deux fois. Il me sauta à la gorge ; et tout vociférant, dans des tressauts de rage, d'injures et de sanglots, il m'entraîna pendu tout débraillé sous son poing féroce. Le papa Colombe suivait avec sa bonasse nonchalance.

C'est dans cet équipage-là que j'ai traversé le village, et que je suis entré dans la maison sacrée où la mort était déjà... attendant son heure.

CHAPITRE IV

J'ai bronché en franchissant le seuil. Il y avait de quoi. Mais une main terrible me poussait, et je suis entré.

Je n'ai d'abord rien vu, rapport à la pauvreté de la lumière. Les premières ténèbres étaient déjà là. Le soir les apportait... un soir, voyez-vous, qui avait comme des larmes dans les yeux. Oui... tout de suite... dès l'entrée... nous avons été, pour ainsi dire, saisis par une sorte de silence encore inconnu. Alors, comme au commandement, notre cœur à tous trois désarma ; mon bourreau me lâcha ; j'ai redressé la tête ; et, c'est avec des yeux presque chrétiens que je regardais l'ombre, sérieuse comme le Christ, qui m'entourait.

La mère Noret était debout près du poêle. Elle goûtait et sucrait une tisane. Rien chez elle ne

semblait indiquer la grande douleur. Elle était, cette femme, toute à son affaire. Elle ne prit pas garde à nous.

Près d'elle, presque à ses pieds, il y avait un murmure... la frêle jaserie... C'était un petit enfant, dans les cinq ans. Il jouait là, et faisait rien qu'avec lui seul ce léger brin de causette qui met une vie mignonne chez les jeux des tout petits.

Dans le fond de la salle, la porte de la chambrette était ouverte. Il y avait là un carré de lumière... Oh! une pauvre lumière touchante qui tirait à sa fin !... On ne voyait pas la scène de souffrance qui se passait dans cette chambrette. On n'entendait pas davantage. Mais on devinait !... O mes amis !... mes amis!... peut-être fait-il meilleur s'en aller comme ça que de vivre comme j'ai vécu !...

Mais où en suis-je? Ah! oui... disons un mot du père Noret. Hé bien !... le pauvre bougre !... il était bien embarrassé... et de moi, et de lui!... Il m'avait lâché — vous l'ai-je dit? — Dans le silence sa gronderie s'éteignit... Le geste tomba... Il ne sut que faire de son corps brusque aux

mouvements encore militaires. Il allait et venait avec les allures tortillons que je lui connaissais. Les bras ballants, l'air perdu, il eut deux-trois redressements de tête qui avaient l'intention de signifier de grandes choses. Il s'approcha de sa femme, et l'interrogea à voix basse. Pour toute réponse, elle fit un triste signe de tête, en continuant de remuer le sucre dans la tasse.

Noret alla alors s'asseoir silencieusement sur une chaise, et se prit la tête dans les mains comme un malchanceux. Mais voyez ! il se rappela soudain qu'il avait quelque chose à faire de moi. Il vint, et me montra à sa femme d'un doigt colére ux. Je ne lui en veux pas : il se donnait bien du mal, le malheureux, pour entretenir une colère qui ne voulait plus de lui.

« Tu vois ce gredin ! — grondait-il — c'est le vrai meurtrier de notre enfant. Il a... Il a... » — Et dans un sanglot déchiré, comme si les mots pour sortir brisaient une barrière : « ... Il est cause que j'ai douté de notre enfant ! »

... Il en resta là : la mère le regardait. Elle n'avait pas douté, elle !... Ça se voyait bien !... Il y avait sur le chéti visage cette fermeté hau-

taine qui en appelle au Ciel et qui méprise tout le reste: La résignation de cette mère en disait long sur ce que sont les chrétiens.

... Alors le vieux prit sa femme dans ses bras : « Louise !... Louise !... sanglotait-il. Je ne sais ni ce que je dis, ni où j'en suis. » La femme embrassait son mari sur le front en lui écartant les cheveux gris. Elle lui donnait là de fières caresses.

Mais du fond de la chambrette, une petite voix nous arriva faiblement :

« C'est toi... papa?...

— Mais oui, mon enfant, c'est moi...

— Viens donc !... » fit la petite voix avec une gaieté dolente.

Le père y alla. Arrêté dans l'entrebâillement de la porte, il regardait son enfant. Pour lui faire risette, il secouait sa tête ravagée, et se forçait à des sourires de bébé, pendant que les yeux lui sortaient presque de tête à force de retenir leurs larmes... Il revint bien vite vers nous ravaler dans sa barbe de grosses poignées de larmes.

Nous aussi, le père Colombe et moi, nous pleurions. Nous nous étions assis dans un coin sans

avoir même l'idée de nous en aller. Et nous nous laissions aller au chagrin. Moi, je pleurais à demi-voix, mais éperdûment. Le père Colombe, lui, y mettait de la tranquillité comme dans tout ce qu'il faisait. Et sa grosse figure de charbonnier, qui ruisselait de larmes bonhommes, adressait en même temps des sourires guillerets au petit garçonnet joueur. Il n'en faut pas tant pour amener un petiot à vous grimper sur les genoux, et à vous y faire ses aguicheries de bébé.

Mais moi je pleurais comme un misérable. A la fin, hélas !... les sanglots s'entendirent. La petite voix dolente s'éleva à nouveau :

« Qui donc est là qui pleure ? » demandait-elle...

Le père Noret eut un instant d'embarras, en nous regardant, et comme tout stupéfait de nous revoir là.

« Mon enfant — fit-il enfin — c'est le père Colombe...

— Le père Colombe !... Je voudrais le voir. »

Le père Colombe alla donc lui aussi sourire dans les larmes à cette jeunesse qui s'en allait.

« Ça ne va donc toujours pas fort — disait le vieil innocent.

— Pas fort — répondait doucement la mère.

— On dit qu'on arrête bien des maladies avec de la centaurée, rien qu'en mêlant un petit doigt d'un jus un peu sucré où on aurait trempé vôtre herbe. Cette centaurée a fait de vrais miracles : on le dit...

— ... On le dit — reprit la mère. Puis elle ajouta — notre malade parle souvent de vous... Elle vous aime : vous la faisiez jouer...

— Mais c'est vrai ça !...

— Il n'y a pas longtemps encore, elle se rappelait avoir été au muguet avec vous...

— Mais c'est bien vrai tout cela !... C'était en une fin de mai... Chère fille !... Prenez voir un peu en patience votre mal... »

Je n'en entendis pas davantage, car un coup m'était donné. Voyez donc !... Le petit garçonnet, que le père Colombe avait quitté, s'en était venu porter vers moi ses câlineries... Et malgré le chagrin, il fallut bien le prendre sur mes genoux, ce bébé ... lui sourire... Alors j'ai reconnu

tout à coup celui qui câlinait... Je l'ai reconnu, l'enfant de la Mailloche... le mien !...

Et voyez encore : la Mailloche entra juste à point pour me voir serrer à pleins bras le petit être !... Elle ne me reconnaissait pas d'abord. Elle est venue me regarder sous le nez. Puis soudain... voyant à qui elle et le petiot avaient affaire, elle m'a quasiment arraché des mains le petit être. Elle me montrait à lui, avec une grosse figure exaspérée : « Fais... fais les cornes à ça !... petiot !... » grondait-elle.

Alors le petit est venu en riant me présenter ses deux petits doigts troussés... Mais il n'y avait point de haine dans le geste du pauvret... rien que du rire, de l'enfantillage, du bon cœur. C'était pour lui prétexte à venir se faire embrasser les petits doigts... Lui aussi m'embrassa, car il voulut regrimper sur mes genoux. Il me plaquait sur les joues de gros baisers, où il mettait tout son courage. La Mailloche, un instant abasourdie, laissa faire. D'ailleurs la malade l'appela. Elle y alla, et nous revint bientôt torchonner la table en sanglotant comme une bonne âme. Comme je l'ai appris plus tard, depuis des mois

elle soignait Marie-Rose avec tout le dévouement du remords et du désespoir. Cela ne l'empêchait pas de tenir le ménage des Noret avec goût. C'était une fille qui avait tellement le travail en main, et — grâce à son père — l'habitude du désespoir, qu'elle pouvait tout mener de front : sangloter à rendre l'âme, sans en oublier un coup de torchon aux meubles.

Enfin, M. le curé Thévenin que la Mailloche venait d'aller prévenir, arriva.

« Mes chers amis — demanda-t-il — où en est votre courage de chrétiens ? »

Le père Noret fit signe que ce courage-là ne le menait pas loin. Mais la mère Noret joignit les mains, et son visage prit l'air fléchi de la prière. Le curé alla alors vers celle qui l'attendait en paix...

Moi, j'aurais dû partir ; mais voyez-vous, il n'eût pas fallu avoir de cœur pour ne pas sentir la présence du suprême Pardonneur de l'Évangile. J'ai compris que c'était l'heure — alors ou jamais — de lui crier : « Miséricorde ! » Oui, ma place était là !... A genoux sur le carrelage, j'étais un de ceux qui répondaient

« Amen », à un « Ave Maria... » qui m'entrait pour la première fois jusqu'au fond du cœur. Près de moi, l'enfant, que j'avais renié, me demandait tout gentiment : « C'est le petit Jésus ?... dis ?... Il vient chercher la tante Rose ?... » Là-bas, dans la chambrette, à deux pas, c'est le chuchotement d'une âme sans tache qui s'en va vers la mort en murmurant à mon profit le pardon des offenses... Oh ! je revois !... J'entends !... Ah ! quel silence !... Personne ne songeait plus à la fin prochaine, aux souffrances, au deuil... C'étaient là les choses humaines. Or quelqu'un de plus grand que tout cela était là, aussi présent que sur toutes les croix. Il était là, avec tous les moyens de sa miséricorde. Et à le sentir ainsi près de soi, on comprenait que la mort, entre ses mains, était une générosité. Écoutez ceci : au moment de la communion, ma pauvre âme, à moi aussi, se leva comme pour prendre sa part du pain du Christ... Elle se leva avec sa misère de toute sorte... Elle osa adresser sa prière... Avec tous les autres, elle osa appeler « Père » l'être de pardon qui était là, sans chair et sans os... tout en esprit...

... Écoutez encore ceci, et ce sera tout. Après le départ du prêtre, la petite mourante a demandé qu'on lui apportât le Claudet de la Mailloche... le mien. Elle prétendait toujours, paraît-il, qu'elle avait failli le priver pour à jamais de son père. Or, elle ne pouvait s'en consoler. Avant de mourir, elle voulut donc revoir cette petite tête bouclée. Le dernier sourire de la jeune vie fut pour lui.

Et moi... j'ai osé — oui, je l'ai fait — j'ai osé approcher!... Mais ce qui s'en est suivi, nul n'en saura rien. Qu'il vous suffise de savoir qu'une voix, qui traversait presque déjà la mort, m'appela à mon devoir... Jeanne Mailloche et moi, nous avons en effet obéi à celle qui nous commandait de joindre et d'unir nos mains devant elle...

Mais le père et la mère Noret nous ont demandé doucement de les laisser seuls, dans la suprême amitié de leur enfant et de cette dernière nuit.

***

Le lendemain, à Gevrey, dès le petit jour j'étais déjà debout.

Une aube tout comme une autre se levait. Elle

s'en venait avec de petits pas tout gris et tout grelottants, et en cherchant sa route. Et malgré moi je savourais ce matin rougi et frais comme un groseiller mûr.

Bientôt les voix de l'Angelus se sont partout levées des villages et des clochers. Voix de la Terre, elles allaient vers le Ciel où montaient les rayons.

Mais écoutez. Toutes ces voix de courage et d'espoir se sont tues. Il n'y en a qu'une qui persista au loin... Hélas !... Je la reconnais !... Je reconnais ce qui sonne là-bas, par chez nous !... Je démêle dans cette voix égrenée qui vient du pays une rumeur de mort... Et dans l'air ensoleillé, sous le ciel clair, sur la terre des misères, le glas répandit sa désolante sonnerie... Puis il se tut... J'avais compté les tintements : il y en eut vingt-deux... autant que d'années retranchées sur terre. Vingt-deux ans !... C'était tout aussi précis que si notre clocher de Saint-Philibert avait su me parler français, et me dire avec son fort accent de bronze : « Marie-Rose est morte... »

... Et voilà !... Pendant que je regardais le soleil nouveau, celle qui m'a aimé et racheté

était rappelée ! Tout était fini !... Et tout comme Judas, voyez-vous, j'ai vendu le Dieu d'amour, venu sur terre mourir pour moi !... Moi aussi, je l'ai vendu aux brigands et sans les marchander... pour le même petit prix : trente francs pièce !... Pleure !... Gilles !... Pleure, mon vieux !...

... Hé oui ! voici la vie du jour qui recommence sur terre ! Mais à quoi bon ?... Voici les portes qui s'ouvrent !... l'éveil des fermes !... les chevaux vont boire en nonchalant le pas !... les premières charrues sortent en sonnant nerveusement le fer sur la route !... La vie reprend partout !... A quoi bon ? Des grimaces, tout cela !... Car cette terre, où il y a l'aube, c'est le pays où règne le crime et la mort !... On y tue les innocents pire que dans l'ancien temps !... Il y a là-dedans des gens qui souffrent, qui peinent, qui meurent. Il y a, tant qu'on en veut, des cruautés et des misères. Et si on avait l'oreille fine du Christ, on entendrait de là-bas venir vers soi le murmure de tous les justes qui vous diraient : « Il ne fait pas bon pour nous sur terre ! »

... J'en appelais donc au seul être possible qui vaille la peine qu'on vive et qu'on meure... « Mon Dieu !... Mon Dieu !... » criais-je... Oui, il n'est pas possible, voyez-vous, que nos douleurs et nos morts se passent comme des crimes de brutes, que personne ne voit et qu'on cache dans la nuit ! Il n'est pas possible que ces prières, où les pauvres gens mettent tout leur cœur, s'en aillent vers un indifférent ! Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelqu'un pour accueillir une Marie-Rose ! qu'un tout à fait grand Juste ne se lève pas pour elle de ce monde immense où il y a place pour lui !... qu'il ne se lève pas pour prendre dans ses bras inconnus la petite âme, qui vient d'entrer chez lui avec confiance et en l'appelant par son nom... comme un enfant !...

Et alors j'ai fait ce que doivent faire ceux qui ont été créés et mis sur terre... Oui,... sur le bord de la route, et à deux pas d'un pays qui déjeûnait en rigolant... je me suis agenouillé au milieu de la chétite rosée qui brillait en silence autour de moi... Quelque chose se déchirait en moi. Je peux bien le dire : c'est le cœur ouvert

au grand large que j'en ai laissé sortir la prière... « Mon Dieu !... Mon Dieu !... — criais-je — pardonnez-moi... car je vous ai diablement offensé ! »

CHAPITRE V

A cet instant de ma vie, je vous entends dire : « Bien ça !... Gilles !... Bravo, mon vieux !... Bravo, mon garçon !... C'est ça !... Redevenez un honnête homme !... On en avait assez de vous voir vous soûler tout le temps. »

... Brave homme ?... Certes oui, je l'ai été... pendant deux ou trois jours : le temps d'enterrer la Marie-Rose avec tout le chagrin nécessaire. J'étais sincère, et je comprenais l'indignité de ma fichue existence.

J'étais donc décidé à m'amender tout mon content. J'étais même tout décidé à quitter les Postes pour reprendre la vie de travail et retourner à la charrue. Je ne voyais rien de mieux alors que d'avoir la paire de chevaux convenable, les vaches qu'il faut, deux ou trois co-

chons bien décidés à manger jusqu'à en crever. Et avec ça, avoir une brave femme qui fasse bien dans le ménage, avoir des petiots vigoureux, et soi-même être un honnête homme, sans cependant se faire voler!... Prendre son plaisir à aller à la charrue en temps voulu... à avoir un orge sarclé, et un bétail bien en viande!... Voilà la vraie vie!... Et pour avoir de la gaîté dans l'âme, ne pas trop compter sur les fêtes municipales ou sur les soirs d'élection!... Compter bien plutôt sur son bon cœur, et sur la santé de sa famille!...

Mais il y a autre chose encore sur quoi j'en pensais long. Il ne faut pas en effet s'en tenir à travailler la terre, à remuer le poussier, et mettre toute son âme dans la fumure d'un pré! Car alors s'il ne s'agit dans la vie que de prendre du poids et de la santé, les denrées et le bétail nous valent. La meilleure des betteraves a fait son devoir quand elle est deux tiers de fois la grosseur d'un chou; et il n'y a rien de plus héroïque pour un cochon que de dépasser les trois cents. Mais, pensais-je, nous avons, nous, d'autres devoirs que ceux des brutes. Ce

n'est pas pour rien que le monde est grand et doux. Il y a quelqu'un d'où nous vient toute cette amitié. Le soleil et le ciel ont leur père, et nous sommes, nous aussi, de la famille. Là-haut chez les étoiles, Dieu crucifié sur terre, distribue la miséricorde à nos morts. Oui... au temps où Marie-Rose mourait, un souffle de foi me passait sur le cœur... Il y a longtemps qu'il est loin. Tout ce que j'en rappelle en effet maintenant est désintéressé. En fait d'âme, je n'ai plus grand chose de bon... une fichue fripe, roussie comme si elle avait récuré tous les chaudrons de l'enfer. J'ai trop de politesse pour vouloir aller présenter ce drillon à saint Pierre. C'est tout juste bon pour ce vieux Satan, qui me la réclame depuis longtemps avec insistance.

Qu'est-ce que vous voulez ? J'ai été repris par les uns et par les autres... La faute en est aux gouapes : il y en a trop dans le pays. Il est difcile de les éviter. Gouape par gouape, café par café, verre par verre, j'en suis venu, par les semaines qui ont suivi, à recommencer la tournée du coquin. Et me voilà bien avancé maintenant, sans même avoir droit à ma retraite pro-

portionnelle d'employé des Postes! « Je vous croyais converti ? » direz-vous !... Hé oui!... Mais il s'est trouvé un gueux de notaire qui me fit révoquer, et m'entrava ainsi les bonnes résolutions que j'avais. Ça ne vous étonne pas d'un notaire, n'est-ce pas ?

Je ne vous apprends rien en vous disant que le notaire est le fléau d'un pays. Il fait plus de mal aux immeubles qu'un tremblement de terre. Voyez-le un peu le dimanche tantôt rassembler la foule devant lui, dans les salles de café, comme pour faire des tours de physique !... Son gros travail, c'est d'allumer des bouts de chandelle, qui lui sont un prétexte pour crier à tue-tête : « Vendu ! »... Vendu ?... Vendu... Hé, charlatan !... c'est « volé ! » qu'il faudrait plutôt dire !... Et à côté de cet effronté-là, son gros crieur fait le tapage pour qu'on lui paye le bon vin le soir. Le soir venu, ces deux voraces, soûls comme des chantres, s'en retournent, en remplissant de leur ventre toute la capote de la calèche. Ils remmènent en gouaillant un malheureux clerc accroché, plus mort que vif, au derrière de la carriole.

Il peut bien être content le gros notaire ! Il a la joue grasse, et la bouche délicieuse. Il y a de quoi... La journée s'est bien faite : il a vendu les terres, dépecé les domaines, détruit les héritages. Hé ! rigole donc, sans-cœur !... Le voilà, celui qui nous mange le capital et les rentes !... Les terres, les prés, les fermes... tout fait ventre chez lui, tout lui passe sous la dent ; et il vous croque un domaine comme une praline. Il nous dévore la France pièce par pièce... champ par champ... Voilà cent ans qu'il est à table devant elle, ce gueurlu-là !... Voyez notre Côte pouilleuse : il en a fait son déjeuner !.. Le reste de l'univers, ce seront ses quatre heures.

« Hé ! — me direz-vous — vous ne les aimez guère, les notaires ! » Hé !... puisque je vous le dis : c'est un notaire qui m'a, à lui tout seul, empêché de redevenir complètement l'honnête homme que je me proposais d'être. Il est vrai que celui-là c'était un numéro rare, un notaire renforcé, un double notaire, et par conséquent une triple canaille.

Néanmoins il faut vous dire que moi-même j'avais une peccadille sur la conscience. Quoi ?...

Oh ! pas grand chose !... Mais encore ?... Rien, vous dis-je... Une bien petite histoire même !... Je ne sais si vous vous la rappelez : il s'agit de ces huit cents francs que m'avait remis un notaire de Gevrey, et dont je m'étais laissé dévaliser... Ah ! vous vous en souvenez ! Cela m'étonne !...

Hé bien ! qui le croirait ?... Voilà cependant la petite chose qui me laissait de vrais remords. Depuis que le monde est monde, il y a, chez les Garain, quelque chose de plus fort qu'eux qui les empêche d'être des voleurs. Or, la mort de Marie-Rose m'avait rendu une conscience qui avait son exigence. Une bien fâcheuse voix d'honneur s'était réveillée chez moi, et me disait d'aller trouver le notaire... J'y suis allé... Je suis allé lui dire : « On vous a fait tort... Mais je travaillerai et vous rendrai l'argent. »

Le gros homme, couleur de suif, m'a écouté, d'abord stupéfait, puis avec un petit sourire ravi... Il a appelé ensuite sa femme. Elle est descendue de l'étage par un petit escalier qui se tortillait rageusement dans un coin du bureau... Et peu à peu, pressé de questions hypocrites, j'ai fini par faire à ces deux gros monstres la confi-

dence de mon indignité, en en appelant à leur pardon et à leur honneur...

Ah ! je m'adressais bien !... J'avais choisi mon homme !... Il n'y a pas eu pire dans le notariat que ce douceâtre de bigot d'homme, bénin, papelard, mielleux, un cafard de messe, une tête de veau marinée dans du sucre, confite à l'eau bénite... A jeun, en effet, il cagotait mielleusement comme un cierge qui coule... Mais quand il était à moitié soûl et entre deux vins, il gouaillait. Il se tapait sur le ventre en disant : « Chez moi, il y a de la poésie. » Il prétendait alors être artiste... Alors aussi il racontait les gobelotages fameux qu'il avait faits aux dépens de tout chacun. Il en venait ainsi à parler de ses clients : « Ce sont de tels idiots — disait-il — que je suis toujours obligé de les voler plus que je ne voudrais. » Mais quand il était plein soûl, il devenait méchant ; ses yeux voraces insultaient tout chacun ; il bavait l'injure sur toute la création... demandait que tout y crevât... jurait et sacrait comme une rosse.

Sa femme était une énorme balourde, qui avait de l'esprit comme une livre de mou. Quand elle

s'asseyait, son grand ventre flasque croulait de tous côtés comme une averse. Avec cela un visage et vidé fondu, et les peaux jaunes lui pendaient sous le menton comme du linge qui sèche. Les yeux dans la graisse, et la langue dans les tripes, elle parlait comme on chique, et disait par exemple : « quiaute » au lieu de dire « croûte ».

Voilà les deux êtres à qui je demandais de l'aide pour redevenir un honnête homme. Autant eût valu implorer un corbillard ou apitoyer une fosse à purin !

Quand en effet j'ai eu bien tout dit, le brigand qui m'écoutait, s'est levé alors soudain comme pour me bondir dessus : « Ah! canaille !... ah ! voleur !... — glapissait-il — ah ! je te tiens cette fois ! » Puis, il s'est précipité dans la salle des clercs y ramasser tous ceux qui s'y trouvaient : les deux clercs, et trois clients de montagne, sérieux et têtus, venus pour un partage... Il a appelé aussi le jardinier... Et il s'est mis à hurler devant tout ce monde rassemblé l'histoire de ses huit cents francs...

Mais je l'ai arrêté... Je me suis mis en effet

dans une colère terrible : « Faut-il être canaille pour inventer une pareille histoire !... » braillais-je... J'ai traité mon homme comme il le méritait. Je racontais que j'étais venu tout bonnement me faire payer une commission qui m'était due depuis longtemps... J'en ai fait un tapage !... Le gros notaire n'en menait pas large... Les trois montagnards voulaient l'étrangler... Moi aussi... Les deux clercs eurent de la peine à m'en empêcher... « Oh ! Oh ! Patron !... patron !... » faisait le principal clerc, d'un air désapprobateur, et en secouant la tête. Pensez donc un peu en effet à toutes les canailleries que ce brigand-là avait déjà faites ! « Cette fois... gros voleur !... tu vas le payer cher ! » lui ai-je crié en partant.

Il le paya cher en effet... Tout le pays prit parti contre lui. La chambre des notaires s'émut, car tous les jours c'était quelque nouvelle escroquerie inventée par lui. On en avait assez. Je suis venu, moi, lui donner le coup du lapin. Trois mois après il fut forcé de vendre son étude, et le pays fut débarrassé.

Mais de mon côté, j'ai eu quelques ennuis. Ceux des postes, qui prétendaient me connaître,

m'ont tracassé... Ils ont eu des soupçons... Ils m'ont demandé des explications... J'en ai donné... Elles n'ont pas plu, et on m'a révoqué.

***

En quelque chose malheur est bon. Ma fâcheuse aventure m'a fait faire des réflexions qui me furent avantageuses. C'est bien d'être un honnête homme. Mais il ne faut pas l'être à outrance. Il faut ce qu'il faut : ni trop, ni pas assez... et se saler un pot, ni gras, ni maigre, mais entrelardé. Il y a des forcenés qui font de la vertu en furieux : ils se compromettent, et voilà tout !... Où en serais-je, moi, si j'en étais resté sur le pied où je m'étais mis après la mort de Marie-Rose ?... Le notaire m'a ramené à la juste proportion d'une honnêteté suffisante pour me laisser profiter. Et j'en suis resté ainsi, au point qu'il faut pour être bien en chair, dans un juste intermédiaire entre le coquin rien qu'en graisse que j'ai été, et la pauvre couenne que j'ai failli être. Mais il faut réserver le cas où on a affaire au gouvernement et à ses gens de justice. Car

alors il faut être aussi rosse que lui, et prendre une conscience comme la sienne : rien qu'en papier timbré à coup de griffes.

***

Cependant, une fois révoqué, j'ai d'abord été bien embarrassé. Puis je me suis décidé à aller trouvé M. de Marandon. Ça me gênait un peu, car pendant les trois ans qu'on avait été en République, j'avais perdu l'habitude de le saluer. On lui avait aussi rapporté des propos que j'aurais, paraît-il, tenus sur lui un soir d'élection en 1848. Mais, malgré tout, je me suis risqué.

J'avais connu jadis un homme puissant, fort en couleur, un peu tempête même... Je retrouvais un grand vieux desséché, à moitié paralysé, et qui, du fond de son fauteuil, me montrait la porte avec un doigt furibond. Malgré le mauvais accueil, et sous des regards sauvages qui me fusillaient, je me suis expliqué. J'ai sollicité « ... un petit emploi fixe... Que diable, je saurais le tenir ! »

Le vieux a fini par se calmer. Il a haussé les

épaules, et s'est mis à réfléchir tristement en s'accoudant à la table... « Je verrai — a-t-il enfin dit — allez-vous en ! » Et grâce à lui en effet les Messieurs de la Berchère m'ont pris comme garde-chasse.

Ce M. de Marandon n'était pas méchant... Mais c'est toujours la même chose avec ces gens-là : ils aiment dominer.

Quant à moi, j'ai fait le garde-chasse pendant trois ans. C'est un bien petit métier. J'aurais dû me marier. Il y avait en effet une promesse sacrée à tenir... une Mailloche à épouser.

Je n'en étais guère pressé. Ce n'est pas elle, la pauvre fille, qui me gênait. Mais le Mailloche n'était pas un beau-père bien engageant.

Depuis deux ans il ne travaillait plus et ne dessoûlait pas. Il regardait les charrues d'un air d'exécration, et appelait « feignants » tous ceux qui avaient un outil en main. Il rôdait sans cesse à travers le pays, toujours ivre, toujours droit, toujours vociférant. La rue était à lui, et cet animal-là nous valait une vraie terreur. Un petit Jossand tout jeunet... dans les douze ans... fut relevé, avec une joue broyée : il avait en effet

regardé sans politesse un mendigot hargneux. Moi-même je ne pouvais guère passer par devant ce Mailloche sans me faire traiter de soûlard.

Le grand Mailloche distribuait sa justice féroce et appliquait sa bonté impitoyable sur tout ce qui lui passait à portée de main. Les petiots n'osaient plus sortir. Les femmes ne se risquaient guère. Les hommes prenaient des détours. Les gendarmes vinrent par deux ou trois fois. Arrêtés paisiblement sur la place, les mains croisées sur la poignée du sabre, ils entendirent les uns, les autres. « Évidemment ! — dirent-ils — évidemment ! » Et ils rentrèrent ensuite dans leur gendarmerie.

On fut donc obligé d'en passer tous sous la loi de terreur du grand Mailloche. Chacun dut respecter au passage ce bras tendu dans une crise continue de fraternité terrifiante, et cette vocifération perpétuelle. Alors le grand Mailloche connut des jours heureux. Terrasson l'abreuvait gratis. Tout tremblant il lui versait de grandes verrées d'un trois-six coupé de vitriol, en murmurant en son par dedans : « Hé !... Crèves-en donc !... » Mais Mailloche buvait et souriait, heureux de se

sentir enfin le gosier un peu gratté quand ça passait. On en vint alors, tout par les maisons où il faisait sa tournée du matin, à lui verser l'alcool des lampes. Mais notre Mailloche vidait les lampes avec un sourire, et, plus ferme que jamais sur ses jarrets de fer, s'en allait protéger l'humanité en assommant les gens.

Un beau soir cependant, j'ai pris mon courage à deux mains, et je me suis décidé à aller voir s'il n'y avait pas lieu d'épouser.

C'était le soir enfumé dans le pauvre logis d'une misère proprette. Le grand Mailloche venait de se mettre à table : « Entre ! — hurla-t-il, en m'apercevant au seuil — entre !... N'aie pas peur !... Viens t'asseoir... Assieds-toi, je te dis !... là !... là, près de moi !... là donc !... »

Je me suis assis, et il me fit alors de grotesques amitiés :

« T'es un vieux frère !... T'es un ami !... T'es franc !... Tiens ! ce n'est pas tout ça, je te paye à boire !... »

Et s'adressant à sa fille :

« Va vite chercher vingt sous d'absinthe !...

Allez! trotte sec!... grosse bête!... — Puis dans un geste violent, il me montra la malheureuse qui rinçait un grand verre: — Tu vois ça!... Ça a fait la noce quand c'était jeune!... Ça couchait!... Je ne me rappelle plus avec qui... Si je le savais, bonsoir de bonsoir!... Car je suis un homme d'honneur, moi — Et il braillait comme un forcené — Heu là! gueuse!... demande pardon!... demande pardon!... »

Et l'ivrogne se dressait debout, avec des vociférations terribles. La pauvre Mailloche épouvantée s'enfuit chercher son absinthe. Tous les soirs Terrasson lui en donnait ainsi pour vingt sous, et la malheureuse payait cela avec sa journée de travail. L'ivrogne l'attendit en grondant. Le pauvre petit Claudet était là, lui aussi, pâle et muet.

Mais le Mailloche fut pris d'attendrissement en voyant sa fille rentrer avec le verre plein en main:

« C'est ça!... T'es une brave petiote!... une bonne fille!.... Aussi, tiens,... bois d'abord!... Allons, bois, je te dis!... Veux-tu boire, bonsoir de bonsoir!... »

La Mailloche fut alors obligée de tremper ses lèvres dans le verre. Puis ce fut aussi le tour du Claudet, que l'ivrogne menaçait. Ensuite de quoi les deux pauvres êtres furent obligés de manger au commandement leur soupe bouillante, avec une cuiller qui leur tremblait dans la main.

Heureusement pour eux, l'effroyable brute parlait maintenant d'aller chercher le crucifix et de faire boire la goutte au Bon Dieu. Mais il s'avisa soudain de moi :

« Qu'est-ce que c'est que ce cadet-là ? Qu'est-ce qu'il fout là ?... Sale cochon !... Sale Jésuite !... Tu voudrais boire, toi !... Mais bernique, Judas !... » Et d'un simple geste sûr et droit, où le verre s'enleva comme dans un vol, le Mailloche se l'envoya à plein gosier... Il n'en broncha pas plus que pour de l'eau claire.

Mais, par après, ce fut une flambée de colère contre les deux pauvres êtres assis en silence en face de lui. Ça l'offensait de les voir manger leur soupe. Ils durent poser la cuiller, écarter l'assiette, et se tenir tête baissée, les mains croisées au bord de la table. Lui, le bras

tendu sur eux, les rugissait comme un lion maboule. « Voraces !... gourmands !... Ne bronchez pas ! » hurlait la brute... Dans cette tête blondasse et osseuse, sous le visage sinistre, il n'y avait pas plus d'âme que dans un fumier. Dans les yeux se tortillait un brin de regard, incolore et mou comme un ver de terre. En face de lui, la misérable Mailloche !... Et un Claudet, avec son air de petit Christ et sa mince figure de jeûneur !... C'était ainsi tous les soirs, paraît-il. Voyez ce qu'a pu être l'effroyable vie de ces deux-là !... Qu'il y ait un Dieu, et qu'il laisse faire cela ?... En tous cas, à côté de cela, son bourreau d'enfer est une cajolerie qui dorlote... et à côté du Mailloche, son Satan est une demoiselle.

Bientôt cependant le Mailloche se prit à dodeliner de la tête, et à faire l'assommé. Bien vite les deux se précipitèrent. Ils le prirent et le déshabillèrent avec le tour de main de l'habitude. Le Claudet lui tira les bottes comme s'il enlevait des pantoufles. En un rien de temps le Mailloche, qui ronflait, fut déculotté et couché.

Mais moi, pendant ce temps, j'étais parti sans

rien dire, et plus mort que vif de tout ce que j'avais vu.

L'air frais me ranima. J'ai regagné tout guilleret mon torchon de logement. « Au diable le mariage ! — me disais-je en m'en allant — au diable les promesses et le devoir, si c'est pour entrer dans un enfer pareil !... Au diable la femme et le petiot !... Qu'ils se débrouillent voire seuls !... Moi, j'en ai la chair de poule. »

Et vrai comme je le dis, je serais ma foi peut-être resté un vieux garçon, si, aux vendanges, le Mailloche n'avait eu l'heureuse idée de se faire tout bonnement tuer. Il n'y mit pas de malice... Un grand trinqueballe en effet s'en était venu de Noiron et essayait de tourner le coin de chez Terrasson pour gagner la Bussière. Le voiturier, un petit bosco, pendu à la bride du cheval de tête, y vociférait de tout son courage. Chacun se garait. Mais notre Mailloche continua de baguenauder au milieu de la place, en se faisant de la main de rondes glorioles au-dessus de la tête, et tout comme s'il avait couronné de fleurs le firmament. Il arriva alors ce qui doit arriver,

quand il y a quatre forts chevaux épouvantés d'avoir à tourner droit en se sentant au cul une gerbe de chênes de trente pieds chacun. Allez donc retenir un pareil équipage !... La grande rame faucha le tiers de la place ; de son geste facile, elle nous ramassa avec négligence notre grand Mailloche. Tout y craqua chez lui : les tibias, les côtes, les reins ; et il fut précipité au mur Truchot avec la tête fendue comme une prune mûre. Il en resta tout coi, aussi mort qu'on peut l'être, et sans plus jamais envie de boire même gros comme un pipi d'oiseau.

Cet accident est venu fort à propos. En effet, un coup de plus, et j'allais peut-être malgré tout me marier avec une fine enjôleuse de Gevrey, mais qui était une lingère de mérite. Elle gagnait gros. « Une femme comme ça —me disais-je — serait d'un meilleur rapport qu'une ouvrée de Chambertin, et il n'y a pas tant de coups de pioche à y donner. » Mais la mort du Mailloche me ramena l'idée sur sa fille.

Qu'est-ce que vous voulez, je la raimais !... En effet, je la voyais, elle et son Claudet, et je

me disais : « En voilà deux qui m'aideraient bien, s'ils le voulaient !... Le petiot est mince, mais il sera vigoureux. » Hé ma foi !... J'avais à considérer mon entretien. Pas gai de manger les haricots graissés rien qu'au persil !...

***

Nous avons enfin bâclé l'accord à la foire de la Saint-Martin à Gevrey.

Belle foire, ma foi !...

J'ai d'abord été faire un tour aux Marronniers, y voir les cochons. Les voitures à grillages les y débarquaient en bandes de grognons qui poussaient des cris hardis. Les maquignons rougeauds se chamaillaient avec eux sans jamais avoir le dernier mot. Les vignerons venaient, d'un air timide, tâter le dos des petits gouris, et leur demander s'ils se laisseraient graisser vite. Mais les petits grigne-dents se fâchaient à outrance. Des Côterons, qui en avaient déjà l'eau à la bouche, regardaient avec confiance les gros

gorets prêts au saucisson. Des forbans de maquignons étaient venus aussi amener quelques chevaux et des vaches, et cherchaient à nous effaroucher.

Mais la vraie grande foire à tapage des forains était plus haut. Elle tenait toute la grande rue de Paris, depuis la maison commune jusqu'aux écoles. Les étalages y étaient empilés les uns sur les autres. Sur eux se dégorgeaient en vrais flots tous les miracles d'outils et de bricoles sortis de la main nerveuse de l'homme. Il n'y avait pas grand comme l'ongle de place inoccupée. Au milieu des champs de sécateurs et des plates-bandes de tire-bouchons, des marchands de gaufres, grimpés à la risque-tout, rissolaient leur pâte à même sur les fanferluches de soie du mercier ; et d'effrontés auvergnats rôtissaient les marrons jusque sur les bijoux frelatés d'un horloger de foire. Les gens de montagne s'en étaient venus humblement apporter des provisions dépenaillées d'oignons, et garnissaient d'un air têtu les trottoirs et les marches d'escalier. Mais les marchands de tabliers les y pourchassaient, pour s'y camper sous de gros parapluies rouges.

Au milieu de la rue, pour la foule, il y avait juste un mince boyau qui serpentait entre les deux rangs d'étalage. On y avançait épaule par épaule. Ils étaient tous là, les gens des trois pays. Le Côteron avait déjà son tricot de malgracieux; le Pays-Bas, qui aime vivre, était tout en petit feutre plat. Quant au montagnard, blousé tout du long, de dessous son grand feutre, il regardait d'un air de four à chaux un monde plus grand et plus vif que tout ce qui peut se rêver de plus exalté dans les montagnes.

Chaque forain clamait et hurlait sa marchandise avec une fureur de la vendre qui le rendait à moitié fou. Les uns meuglaient dans des cors; d'autres braillaient dans des porte-voix, tout cela pour vendre une paire de lacets ou un cornet de pastilles.

Mais parlons surtout de trois ou quatre énormes chars, cabossés de dorures, et du haut desquels de hardis charlatans, à gueules de taureau et d'un air de matraque, vous démolissaient le reste des oreilles à coup de trompe!...

Il y en avait un surtout... A lui le grand succès!... Il avait une cuirasse et un casque comme

pour lutter les lions. Mais il se contentait d'arracher les dents ; et, quand il avait tiré le méchant chicot d'une fermière, il le brandissait avec arrogance au bout de son outil, et sonnait de la trompe comme après un gros combat de cavalerie.

Après avoir trifouillé sa mâchoire à tout le pays, il se mit à vendre « l'eau de soleil ».

« La voici ! l'eau de soleil !... — clamait-il — C'est l'eau du grand Océan, celui qui occupe les trois quarts de la Terre. J'en suis le seul amodiataire. C'est l'empereur Jules César qui m'en a donné l'adjudication. Et le Soleil lui-même a besoin de mon autorisation écrite pour s'y baigner chaque soir. Ou plutôt c'est moi qui l'y débarbouille. Car vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il me rentre crotté, après s'être toute la journée frotté les rayons sur des crasseux comme vous tous. Sans moi, il ne serait pas plus appétissant et pas plus éclairant qu'un pissenlit. C'est moi qui lui donne son air fiérot, en lui faisant, soir et matin, sa toilette avec cette eau universelle, où macèrent depuis trois cent mille ans des clairs de lune choisis. Car dans ces pays-là,

la lune n'est pas la diablesse cornue de par ici, qui couche dehors toutes les nuits, change de quartier tous les huit jours, et est pleine tous les mois. Mais tenez !... dans un instant, je vais partir lui faire sa barbe... au soleil, et lui friser les rayons. Britannicus !... — criait le charlatan à sa femme — prépare déjà le savon !... Et vous tous, croquants, achetez mes flacons !... Achetez l'eau du grand Océan !... l'eau de soleil ! C'est elle qui maintient frais l'air du ciel !... Elle vaut cent millons; mais comme nous sommes en République, je la vends quarante sous !... Qui en veut ?... La voici, celle qui guérit les rages de dents, et le mal d'amour !... Tenez, grosse fille, la voilà bien... votre affaire !... Allez, prenez-moi ce flacon !... Mais d'abord donnez vos quarante sous !... Non ?... Elle refuse ?... Ça ose me tenir tête, cette trousse-vache !... »

Alors la foule s'amusa : « Achètera !... Achètera pas !... — criait-on — Allons, belle enfant, vas-y !... Oh ! laissez-là : tenez, elle pleure. »

J'ai cherché, moi aussi, à apercevoir la fille. Or, par dessus les têtes, j'ai aperçu qui... ma Mailloche et son pauvret de Claudet !... Bien vite,

j'ai écarté les gens et je les ai emmenés, ces deux-là. Et j'ai cherché à calmer cette Mailloche qui sanglotait. Mais, paraît-il, elle ne pleurait pas seulement à cause du charlatan, mais à propos de toutes sortes de choses... son père, par exemple. « Parce qu'il est mort — faisais-je — il y a bien de l'hasard de celui-là !... » Mais voilà : trente ans avant, ce Mailloche était un ouvrier comme un autre, et même un bon cœur, dit-on... Il avait fait sauter sur ses genoux cette Jeanne, en la chantonnant de tendresses. Et elle, elle se rappelait cela !... rien que ça !... Misère !... Moi, j'étais gêné de voir qu'il y eût des larmes pour un pareil homme.

J'ai promené alors mes deux Saint-Philbas à travers la foire... Ils en étaient trop effarouchés pour rien trouver à dire de bien sensé. Ils regardaient avec un sérieux pitoyable. Elle, la pauvre fille, elle regardait des collets de tartane en les mangeant des yeux. Elle avait en effet une vraie toilette de gâte-sauce : pour corsage, la drille même; et, dans sa grosse jupe à bouffes, les reprises grimpaient de tous côtés comme des bandes de petites chenilles. Le pauvret, lui, l'accompa-

gnait en silence, et doucement lui tenait la main.

J'ai emmené ensuite mes deux compagnons casser la croûte au café Rolland. Nous avons eu de la peine à y trouver un coin. Le café était bondé de dîneurs. Les mâchoires y travaillaient partout avec un tapage comme dans une scierie à vapeur. Nous avons tâché, nous autres aussi, de nous mettre à l'unisson.

Ma pauvre Mailloche n'en revenait pas. Elle regardait sans fin autour d'elle, en tournant longuement sa cuiller dans sa bouche. Elle mangeait avec la lenteur étonnée et satisfaite d'un pauvre être qui en a perdu l'habitude. Quant au Claudet, ce n'était pas de la joie : c'était du ravissement et de la stupéfaction. Voyez un peu ce pauvret, avec sa mince figure de souffrance, assis à une table de foire, bien au chaud, encadré entre père et mère, et ayant un choix à faire entre trois poissons et douze rôtis ! Je lui ai garni son assiette d'une belle meurette de carpe. Quand le pauvre gros s'est vu à la tête d'un pareil quartier, il n'en osait ni manger ni remuer, et se demandait si c'était bien vrai.

Mais en voyant le bonheur de son Claudet, la

pauvre Mailloche en devint toute rouge de joie. Elle se mit à embrasser le petiot en me regardant... Ses bons gros yeux roussâtres en disaient long...

... Tout par un coup cependant, je me suis avisé que par à côté de nous il était question de moi. Il y avait là le puissant Cornillont... soûl à outrance. Il parlait comme on grogne, dans un langage épais où les mots barbottaient.

« C'est moi... c'est moi... — disait-il — qui les ai payées, ces vingt-cinq bouteilles !... Au feignant qui n'a pas eu le cœur de les gagner, j'ai repris sa parole à mon compte. Ça m'a coûté soixante francs que j'ai remboursés au Vaissin... Je ne les regrette pas... Car moi je sais ce que c'est que l'honneur... Il y en a chez moi ! »

Et, en disant cela, il se tapait sur le ventre. Hé oui !... son honneur était peut-être bien en effet là-dedans, entortillé dans la graisse et enfoui sous les digestions.

Les autres cadets de la tablée approuvaient et admiraient... C'était ça leur homme !...

... Et un peu partout c'est cela en effet, le

joyeux compagnon de maintenant, avec un cœur trempé plutôt dans l'absinthe-sucre que dans le catéchisme... un honneur logé au fond des litres... et en guise de Bon Dieu, un fabricant de vermouth ou de curaçao !...

D'aucuns voudraient voir s'avancer sur tout cela une tempête... A quoi bon ? Attention même, car la France est déjà bien usagée !... Et puis, il faudrait remettre partout, dans de jeunes poitrines toutes mordues de tord-boyau, le cœur attendri des grands-pères, et ramener dans des yeux — où il y a des regards à jouer du couteau — le regard clair des anciens... Allez donc faire cette chirurgie-là !...

... En tous cas, ce jour-là, un Cornillont me méprisait dur !... Il me méprisait de toute la férocité de ses petits yeux enfouis dans la graisse, gouailleurs et impitoyables... Écarlate comme un chou rouge, il se leva, et s'en alla cracher dans la rue... à ma santé sans doute.

Je n'en ai pas fait grand cas, et je suis sorti bientôt après avec mes deux compagnons, en me disant, qu'à part ces deux-là, l'univers était pour moi une bande de brutes. Aussi, c'est avec

les yeux de la tendresse que je regardais ma Mailloche. Et elle aussi, en me regardant, mettait dans ses yeux toute la charité de la vie... Et c'est ainsi, en avançant pas à pas dans la foule, que nous avons fini par nous fixer le jour de s'épouser.

... Tout juste à ce moment-là, ce grand imbécile biscornu de José, s'en est venu me regarder sous le nez, et me dire que tout un café se foutait de moi. Alors, en voyant cette sale tête fripée, cette ch'tite gueule frite, cette paillasse d'homme... la colère m'a saisi. J'ai expédié tout droit, à travers tout cela, un beau coup de poing, serré et lancé comme avec une carabine. Du coup, tout l'individu dégringola dans l'étalage fragile du forain... Je l'ai laissé se relever, se tenant le nez à pleine main, crachant les dents, et demandant aux gens, d'une voix de châtré, s'il n'était voire pas mort.

***

Quelques mois plus tard, à la Saint-Georges, le temps d'un petit deuil convenable étant à peu

près passé, Jeanne Mailloche et moi nous nous sommes mariés.

Ce furent de pauvres noces. En fait de ripaille, on a payé un verre aux quatre témoins, et on s'en est tenu là.

Nous voulions nous installer à Gevrey, et y faire la vigne. On y avait retenu un petit logement. Le soir des noces, ma Jeanne nous y prépara un pot-au feu. Mais au moment où tous trois nous allions nous mettre à table, les jeunes gars du pays sont venus nous faire un peu de musique gratis. C'est en effet l'habitude de venir ainsi, le soir des noces, tambouriner et corner en l'honneur de la mariée, quand elle a sa fleur d'oranger déjà endommagée.

Hé bien, la fille du Mailloche, la mère du Claudet, la victime et la sacrifiée de l'existence, a eu aussi son aubade, car il faut bien que la jeunesse s'amuse.

Ils étaient tous là, les jeunes gars du pays, avec des fifres, des violons, des trompes, des cors, des grelots et des tambours. Sous notre petite fenêtre, tout cela sonnait, tambourinait, couaillait et râclait. Puis la bande s'éloignait.

On se croyait délivré, mais elle revenait en sourdine. On l'entendait se ramener en petit bruit doucereux, pour éclater tout à coup contre les vitres en une vraie tempête, où se mêlaient et se broyaient tous les bruits possibles. Tous ces jeunes meuglaient les vaches, beuglaient les veaux, aboyaient les chiens, et braillaient l'âne avec toutes les capacités et la réussite d'un vrai bétail.

Moi, j'aurais pu en rire. Mais ma Jeanne en était pâle de désespoir. Et le Claudet ?... Pauvre petiot !... Tout ce qui peut y avoir de terrible dans la vie, celui-là l'avait déjà senti ou deviné. Le malheureux petit s'était rendu compte de tout !... Nous n'avions rien à lui apprendre. Ainsi, il savait ce qu'il en était, de ce tapage bestial. Et il y avait en lui un sens délicat de l'honneur, qui lui venait de je ne sais où. Pensez un peu si son cœur saignait !...

Alors voici ce que nous avons fait. Nous avons pris nos petites choses, et nous sommes partis. Nous avons quitté Gevrey, au milieu de la bande des tambourineurs, qui nous ont laissés passer, tout surpris. Nous sommes descendus à Saint-

Philibert ; et c'est dans la vieille baraque des Mailloche que nous avons passé la nuit.

... Avant de nous coucher, nous sommes restés un instant dehors, sous la douceur d'une nuit qui avait de la tendresse et déjà du printemps. Jeanne et moi, nous avions notre Claudet entre nous deux. Nous l'entourions de nos bras. Sous cette double caresse qu'il n'avait jamais eue, il restait silencieux et satisfait. On le sentait heureux. Mais il n'avait pas l'habitude du bonheur, et il le savourait avec la gravité d'un homme. Sa figure de petit pâtre brillait aux étoiles. Il les regardait s'élever tout doucement du fond des bois, et gagner le ciel. Elles aussi semblaient le contempler avec une façon de regard humain et une sorte de connaissance de lui !

.... Hé bien ! il n'a voire jamais été plus méchant que cela, et n'a jamais fait plus de bruit. Mais les petites étoiles — avec qui il échangeait des regards — savent mieux que moi où il est maintenant. Car il repose en face d'elles... Il est couché pour toujours, à trois kilomètres du Mans, sous la même croix que les autres militaires...

... Cependant on ne pouvait pas rester comme cela toute la nuit : « On va se rentrer coucher, Jeanne », ai-je dit à ma femme.

Avant de se coucher, il fallut faire quelques rangements à travers la maison. Pendant ce temps, le Claudet s'endormait sur sa chaise. Ma femme l'a pris alors dans ses bras, et je les ai entendus dans leur prière. La mère la disait ; l'enfant la répétait. Mais le Claudet, encore un peu endormi, perdait et rattrapait parfois les mots. Cela m'a fait quelque chose d'entendre ainsi ces deux pas chanceux remercier Dieu « du grand bonheur qui leur était donné sur la terre » — disaient-ils...

... Comme nous n'avions qu'un lit, nous avons couché le Claudet avec nous, entre nous. Il s'est endormi, lui... comme un jeune. Mais Jeanne et moi nous ne pouvions pas fermer l'œil. Alors, par dessus notre Claudet, nos mains se joignaient et se pressaient en silence...

... Les heures ont passé ainsi.

CHAPITRE VI

Qui revient vers les champs revient vers la santé.

C'est le Claudet qui m'y entraîna. Le petit les aimait... tous ces blés verts du pays ; il les enviait... ces aînés qui s'en allaient à la charrue, ou rouler les trémis... Il m'y entraîna, voyez-vous !... D'ailleurs comment refuser à celui qui me disait « père » d'une voix où il mettait tout son cœur.

Le lendemain du mariage, au matin, il m'a pris par la main. Et pendant que notre Jeanne mettait en état notre petit chez nous, nous nous en sommes allés nous promener, comme deux rentiers, à travers les terres des uns et des autres... un pays touchant rempli de souvenirs, voyez-vous !...

C'était une belle fin de février. Trop belle, même ; car en février il vaut mieux voir un loup qu'un homme tout nu. Il faut que l'hiver se fasse, en effet... Cependant, les bois, près de nous, sentaient une odeur d'eau fraîche. Sur leur lisière, déjà blanchissaient les trembles ; déjà les marsaules avaient un jaune éclairement ; et le soleil, pas très hardi, nous était un jeune compagnon. L'année promettait. Les blés étaient serrés ; les orges d'hiver étaient drues ; les artificiels s'annonçaient bien. Peut-être les luzernes seraient-elles un peu claires. Mais il y a vraiment une joie à regarder les fiers blés à peine levés s'emplir déjà d'un petit souffle, et porter le vent. Un vent câlin passait en effet sur cette terre partout verdie. Au milieu de tout cela, notre courtaud de clocher piquait vers le ciel, et semblait un petit doigt fiérot qui montre le Bon Dieu, en disant : « N'ayez pas peur : il est là haut. »

Le Claudet, qui me tenait la main, me parlait sans cesse, d'une voix toute jeunette encore. Il me racontait ses plaisirs : aider à la charrue... aider les rentrées... se donner déjà — tout petit qu'il était — tout entier au travail. Et ce pauvret

de onze ans me parlait des fermes avec des airs ravis comme s'il en sentait le lait frais.

... C'est alors, voyez-vous, que mon cœur — gagné doucement par cette pure tendresse et cette voix d'enfant — a rompu les vieilles entraves... Et j'embrassais ce fils en y reconnaissant ma chair.

Hé bien ! il n'a plus été question ni du gamay, ni du passetougrain. Il n'était plus question non plus de faire le garde-chasse. J'avais quitté ce petit métier pour venir me marier... Vous l'ai-je dit ?... On s'en est donc tenu tout simplement à la petite culture, dans notre Saint-Philibert. J'y ai pris quelques champs d'amodiation. La Jeanne vaait fait le miracle de courage de conserver en état les deux-trois bouts de champ de son père. Ceux-là à entretenir, et la maisonnette, ça nous faisait déjà un petit quelque chose. A la Notre-Dame d'août, en faisant argent de tout, on eut aussi la vache et le cheval — un nerveux petit être aussi, celui-là, un peu fou, mais bon cœur... A la Notre-Dame de septembre nous allions à la charrue tout comme d'autres.

... Je nous revois, tenez !... par un beau matin, sur une terre rafraîchie... Nous étions là, mon petit compagnon et moi... « Hardi, fils !... » disais-je. Et notre travail, voyez-vous, avait la vraie douceur de l'amitié.

Mais vous ne pouvez pas vous douter combien ce Claudet prit de cœur, en grandissant.

Les bêtes l'aimaient. Vaches et chevaux tournaient vers lui leurs cous veinés, et remuaient la queue, ce qui est une manière de sourire chez les grosses bêtes. Le matin, la soupe une fois gaillardement expédiée, il était le premier à se lever de table en disant : « Père !... la charrue presse. »

Grâce à lui et dès qu'il put se mettre aux gros travaux, notre culture s'améliora année par année. J'ai pris à ferme la Bossière. On s'y est donné tout son content aux bêtes et aux blés. Nous y avons fait les drainages nécessaires, car la ferme a ses fonds rebutants. Mais pas un comme le Claudet pour débourber des ornières du Bas-Creux, un gros tombereau. La main à la bride, les jambes maigres nerveusement cram-

pies, il envoyait à son gros cheval l'appel d'une voix claire et juste ; et sans autres efforts, semblait-il, que dans son petit poignet frémissant, les deux grosses masses, la bête et le tombereau, s'arrachaient de la terrible boue.

Dans les champs, c'était encore cette jeune voix qui se levait derrière les charrues — une mince voix chaste qui semblait la sœur du chant de l'alouette.

Il en était d'ailleurs encore ainsi un peu partout. Jadis, à travers champs, on entendait ceux des charrues dire partout gaiement : « Diôô... petit ! Viens !... » Et ils s'en allaient tous, paisiblement fléchis partout sur la tranquille charrue.

Mais maintenant vous avez derrière chaque charrue un gars dépoitraillé, qui braille comme un taureau après des milliards de Créateurs à la fois, et qui se démène comme à la manœuvre du canon... Et le Ciel, plus ancien que les hommes, entend cela et ne dit rien !...

... C'est à la Bossière que sont nés nos trois autres fils : le Bénigne, l'Auguste, et ce fûté de Gaspard... un petit monde robuste, où ma femme

avait mis sa grosse santé, mais où j'avais glissé un brin de malice. Le Claudet, pas jaloux, regarda avec bien du contentement venir à la vie tous ceux-là.

Il aimait les petits plaisirs pauvres : faire risette à un petiot frère... jouer au loup avec un ch'ti Gugusse... ou bien travailler de bon cœur. Le dimanche — en fait de collations ou de jeux de quilles — lui et sa mère s'en allaient faire d'archi-dévotions à un Bon Dieu sur qui personne n'est renseigné. Ah ! les innocents !...

... Ainsi ont passé les années...

Puis les Prussiens sont venus. Le Claudet s'en est fait bien du mauvais sang. Un an de plus, et il partait de son sort... C'est à la Toussaint qu'on vit chez nous le premier Badois. On disait d'ailleurs que Paris allait être pris.

« On ne peut pas laisser faire ça !... » me disait le Claudet d'un air hésitant.

Mais moi, qui lui voyais son idée, de répondre :

« Ah !... Qu'est-ce que tu veux ?... Un de plus... un de moins... »

Cependant des bruits nouveaux se répandent : ceux de Paris appellent !... ceux d'Orléans répondent... Il y aura là-bas, disait-on, une journée de cœur, qui sauvera bientôt la France.

« Avec votre permission — nous fit le Claudet un soir — je pourrais peut-être y aller voir, moi aussi...

— Aller voir quoi ? » répliquai-je malgracieux.

Le Claudet essayait un peu de discuter :

« Ah !... ah !... ils manquent de bras par là-bas...

— Et moi ?... moi, avec ma culture, est-ce que je n'en manque pas, de bras ?... Sont-ils élevés ceux-là ?... »

Et je montrais les trois autres fils.

Le Claudet baissa alors le nez sur son assiette, et ne dit plus rien. Mais il avait son idée.

... Le lendemain il avait son petit paquet à la main, et il nous disait « adieu ».

... La mère l'embrassa sans dire mot. Mais moi, le chagrin me brisait les jambes. A peine si j'ai pu le reconduire, ce fils, jusqu'à la croix de Prandin. Il faisait un froid !... Une peste de

bise, un voyou de vent nous mordait la figure, et y gelait les larmes...

Le Claudet nous a écrit trois fois. Il ne se plaignait pas, et avait de bons chefs, disait-il. Mais il s'inquiétait de chez nous...

... Un matin cependant le maire s'en est venu nous trouver, les larmes aux yeux. Et voilà comment nous avons appris que le Claudet avait été tué...

... On l'a enterré à trois kilomètres du Mans. Il repose là sous la même croix que les autres militaires... Nous n'en savons pas davantage.

***

Voyez cependant l'étrange chose !... C'est à moi que le malheur a semblé faire du chagrin ; mais c'est la mère qui en est morte...

Après la mort du Claudet, elle s'est mise en effet à dépérir avec une insistance qui faisait regret.

Vous l'avez connue portante, n'est-ce pas ?...

Hé bien, cette belle santé s'en est allée peu à peu. Un jour, c'était la joue qui faisait peute mine ; une autre fois, le nez prenait un air aiguisé de pierre à fusil. Enfin un pauvre visage plein de plis grelottants apparut, là où il y avait eu une des belles santés du pays. Tout par un beau matin, il ne me resta donc, en fait de Mailloche, qu'une pauvre bonne petite vieille tout étriquaillée.

Tout cela s'est fait sans à-coups, vous dis-je,... à force de petits chétifs repas et de songeries. D'ailleurs ce désespoir-là sut toujours être convenable, et ne faire jamais souffrir personne. Cette pauvre femme conservait même une manière de gaieté en nous causant. Mais l'idée était ailleurs. La nuit, couché à côté d'elle, je l'entendais égrener ses prières dans un petit murmure cassant, et parler à son Claudet. A la fin, j'en fus si fort impressionné qu'il me semblait sentir aussi la présence touchante du mort... Quelqu'un s'approchait, épiait... C'est ainsi que ces deux-là s'entendirent pour se rejoindre l'un l'autre. Le bon curé Thevenin descendit jusque chez nous ; il confessa notre malade, et partit en déclarant qu'il se souhaitait pour lui une

mort aussi digne. Le surlendemain, une fois de plus, je vis rentrer chez nous le grand crucifix des morts.

***

A la vérité, je dois reconnaître que depuis déjà longtemps cette pauvre mère ne nous rendait plus de bien grands services. Plus d'une fois les fils, obligés de traire les vaches, trouvèrent à redire. C'étaient déjà de grands et forts ouvriers... beaux buveurs et joueurs de quilles. Mais il ne fallait pas leur demander de finesse.

Or, ils se déplaisaient à la culture. L'un braillait : « Il n'y a rien à gagner avec les blés. » Un autre en voulait à tous les fourrages. Le troisième était dégoûté du bétail. Tous trois s'entendaient pour dire : « La vraie vie c'est la vigne. Au moins avec elle on a de bons mois, et un hiver tout entier pour se chauffer. Pas besoin de se lever toujours au petit matin. On y moissonne avec la goussette au lieu de la faux, et un tout petit panier y remplace la voiture à gerbes. Au lieu de se sacrifier pour le bétail, on songe à soi, rien qu'à soi. Quant au raisin, il cuve tout seul, et pour lui faire faire « glou-glou » dans la cuve,

on n'a pas besoin de le battre au fléau pendant trois mois »... Allez donc raisonner ça !...

Enfin, pour tout dire, mes trois cadets m'ont fait quitter la culture pour venir faire la vigne à Gevrey.

Il est vrai de dire qu'à ce moment-là, en 1875, tout était à la vigne. On ne voyait qu'elle. On en plantait partout. La première vigne plantée au bas de la route fut celle du père Berton, à la Croix des champs. Le coup de feu de 1848 lui en donna l'idée. En 1851 on récoltait déjà du vin à la Burie, mais un vin qui sentait le cresson. Puis tout de suite par après, tout le pays entre la route et le chemin de fer fut mis en vignes. Et dans ces terres neuves, il y eut de bons rendements. Mais le tempérament de la terre finit peu à peu par reprendre le dessus. Voici nos vignes des bas en déroute !... Arrachons-les donc, ces gueux de ceps qui se tortillent comme des cagneux, après nous avoir tous ruinés !

Mais attention !... Le coteau de Gevrey reste franc, avec ses vignes gracieuses, miracles de

flamme et de courage !... Il n'est pas certain, voyez-vous, que dans tous les milliards d'étoiles accrochées au ciel, il y ait un pays capable de donner un passetougrain qui vaille le Gevrey. Mais remarquez un peu comme c'est limité, cette générosité. Le vin fort et franc, le pinot courageux, s'essaye un peu déjà sur Fixin. Il continue sur Brochon. Mais c'est sur le finage de Gevrey, dans un gravier têtu, qu'il prend tout son feu et toute sa vigueur, jusqu'à en être parfois même farouche. A Morey, à Chambolle, à Vosne, il s'adoucit... un rien de nonchalance s'y glisse même. Plus loin, il a déjà un air de petit farceur; et, vers Beaune, il devient souvent cette fichue bonne bête de vin passe-partout qui fait si bien l'affaire du commerce en gros.

Et ne parlons pas du reste de la France !... Ne parlons pas du Beaujolais avec son goût désolé, qui nous fait regretter de ne pas l'avoir fait avec des pommes. On parle du Bordeaux !... Je n'en ai bu qu'une fois dans ma vie, à un repas de noce où toutes les bêtises se firent. En le goûtant, il m'avait semblé entrer dans un hôpital : ça avait le même goût de bocal que le doc-

teur ou le pharmacien. Quant au Champagne, il est la honte des vins. Là-bas, en effet, ce n'est pas par ouvrées qu'on parle... c'est par fabriques; et le finage, ce sont les cheminées d'usines.

Mais le vin maudit, celui qui nous ruine, c'est ce vin pouilleux du Midi crasseux, cette horreur qui sent la puce. Ces vinochets fiévreux sont misérables jusqu'à en être violets comme des pendus. On en accepte avec résignation; on en boit avec désespoir. Aussi, voyez le Parisien qui se soûle rien qu'avec le Béziers!... Il s'en va en se rongeant le sang, et de coliques en coliques!... C'est ce vin-là qui nous vaut la République frénétique de maintenant. Il nous continue une ruine que le phylloxera avait commencée, et que le mildew a l'air de vouloir achever. Tous les fléaux se sont mis sur nous: les parasites, les champignons, les gens du Midi, la grêle, la gelée et la Chambre des députés!... Nous avons contre nous toute la bande de dépenaillés crottés partis de Marseille, de Béziers ou de Carcassonne, pour s'en aller gouverner la France à coups d'apéritifs et à la risque-tout. Et voici maintenant ces grigne-dents broussail-

leux qui parlent de nous empêcher le sucrage du pinot !... Cette fois-là, le Midi l'aura... le Bourguignon ; il l'aura tout entier... os et viande. cuir et poil !...

Pensez un peu si mes gros gars de fils ont été les derniers à se décourager ! Les deux aînés ont bien vite envoyé les vignes au diable. Le grand Bénigne, qui était un gros jureur, s'emportait avec les chevaux et ne ménageait pas les gens, a pris le métier de messager. Ses soûleries et ses cabocharderies sont la gloire du Morimont. Il tient le vin, le bougre !... On lui racontait, étant petit, qu'il nous avait été apporté par l'enfant Jésus... Fameux cadeau aux cafetiers !... La pauvre Mailloche ne reconnaîtrait jamais le fruit de ses entrailles compatissantes dans ce fort vivant archi-gueulard qui a toujours le verre à la main... Je ne le vois pas souvent. L'année dernière cependant, je lui ai encore porté un panier de noix pour la Saint-Vincent. Je comptais qu'il allait me payer la goutte. Mais il était couché, et tellement soûl que sa femme n'a pas osé me le montrer. Cette femme c'est — je crois — une Choissenot de Bévy. Ils auraient, paraît-

il, deux ou trois gars de fils qui ne sont guère endurants non plus.

Quant au Gaspard, les idées de compter et de recompter l'argent l'ont cherché pendant toute sa jeunesse. Aussi, le voici à Paris !... Il est marchand de vins. Il gagne des sous et a un beau ventre... et surtout il n'a pas froid aux mains l'hiver. Il est venu voir le pays il y a quatre ans. Il nous a fait mourir de rire, car il n'y a pas pire singe qu'un Parisien... On le dit marié et père de famille.

C'est le Gugusse le moins bien avantagé. Il a continué les vignes, lui... Il n'en est pas plus heureux... Voilà cependant en effet des vignes que nous avons payées en 1875 jusqu'à des cinq et sept cents francs l'ouvrée. Or ces soixante ouvrées-là, on les aurait maintenant chacune pour une douzaine de pièces de quarante sous !... Y a-t-il de quoi être gai?... Aussi ce Gugusse est bien le pire des Jean-grogne-tout. C'est chez lui que je vis retiré, car ils n'ont pas d'enfants. Il voudrait que je lui lâche mes sous de mon vivant... Pas si bête !... Alors il jure tout son content. Depuis qu'il a vu ses vignes échamplées

cet hiver, il ne dessoûle plus. Il rentre tous les soirs en sacrant, et en braillant qu'il faut reguillotiner tous les curés.

Fameuse gouape, direz-vous!... Mais non... Mais non... Et en tous cas il y en a d'autres, et qui s'y sont pris plus tôt que lui. Jadis en effet une vraie gouape ne commençait le métier qu'à l'âge de vingt-cinq ans, après le retour du régiment. Il se mettait d'abord à être vivant et à ne pas refuser d'aller prendre un verre. Puis il s'en venait à fréquenter les messagers... Ça le menait loin!...

Mais maintenant le curé est obligé d'aller chercher au café ses premières communions. Aussi je vais me dépêcher de m'en aller afin de ne pas voir les petiots de six ans cambrioler les filles, pour s'en aller tirer au sort en culs-de-jatte.

Ceux de maintenant ne sont plus ceux du temps ; et moi qui suis un ancien, je m'ennuie maintenant sur terre. La mort sera une distraction. Voici qu'en effet mon temps s'avance, et je sens déjà fraîchir un vent du soir. Mais, s'il

y en a de trop pressés, qu'ils passent donc devant!... J'ai bien parfois quelques regrets, car j'ai derrière moi une vie qui fut un peu de risque-tout. Mais le Maître de la mort a, paraît-il, plus de miséricorde qu'on n'en trouve à la ville et aux champs. Cela fait bien mon affaire. Aussi, avec la petite confiance du misérable, je me laisse aller doucement au courant des jours, vers le repos où ils conduisent sans doute le juste... peut-être aussi le pécheur.

Université

879 X 8
135

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002416336b

CE PQ 2635
.0957V5 1913
COO ROUPNEL, GAS VIEUX GARAIN
ACC# 1240691

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 05 14 10 5